BIBLIOTECA · DE · OSTUNI

47=7. 62=8

Sek 213
n 24

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME TRENTE-NEUVIE'ME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME TRENTE-NEUVIEME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :
CONTENANT
CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE':
AVEC LES MŒURS DES HABITANS,
LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET
d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :
ENRICHI
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.
TOME TRENTE-NEUVIE'ME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

CARTE
DES ISLES
PHILIPPINES,
Dressée
sur la Carte Espagnole
du R.P. Murillo de Velarde
1re Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
Par le Sr Bellin Ingr
de la Marine.
1752.
Echelle
Lieues communes de France
Isles Babuyanes ou Batanes
Rochers sous l'eau
C. Boxeador
I. Palanguin
Cap del Inganno
Bangui
Ranahan
Babanglo
Pasuquin
Carrimao
Lavao
S. Nicolas
Port de Salomague
Isle et Port de Calositan Bucao
Bigan
Ste Catherine
Narbacan
Ste Marie
Ste Cruz
Tagurin
S. Juan
Palandan
Bavon
Ago
Paven
Sagagian
Pte Bolinao
Mangaldan
Bayombong
Dupac
Buhay
Puncan
Pangasinan
Pte de Ste Adrienne
Bavalican
Ylocos
Cordilleres Id.
Pangasinan
Negres Idol
Lac de Cagayan
Tuburan
Tabuquiro
Cabuan
Fernando
Ste Rose
Yuga
Farao
Nouv. CASTILLE
ISLE LUZON
ou LUZ
Ytalones
Mexico
Tunas
Cindava
Playa honda
Lubao
Morom
Pellilla
Calyphala
Sinilloan
Pangul
Polo
I. Capones
Samal
Albucay
Ste Cruz
Manille
Lac de Bay
Passanghan
Marivelles
Tabuco
Bay
Tanauan
Balayan
Sala
Rosario
Galiran
I. des chevres
I. Luban
I. Maricaban
Port de Balayan
Mindoro
Verde
Baco
Calapan
Pola
Pabuan
Subli
Manboro
Baleto
Panton
Pinamalayan
Ponsol
Bongabon
Pinamadayan
Sebon
Bandoc
Pte de Tinaloongan
Ylin
Mangarin
Amboton
I. d'Ylin
I. Romblon
Cabrador
I. Sibuyan
I. Occidentales
I. Malbate
Isle du Duble
Isle d'Alibat
Piedra Jaradada
I. de Cantadnanes
Pascuao
Lupi
Binanoan
Malinao
Nagas
Bato
Bantay
Tabong
Albay
Pte Montehar
Pasay Rey
Embouch. de S. Bernard
San Bernardino
Tabonas
I. Burias
Panito
I. Ticao
I. Masbate
Tara
Batangan
Buaran
I. Coron
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
13 7
13 8
13 9
14 0
14 1
14 2
10
18
17
16
15
14
13
12

CARTE DES
ISLES PHILIPPINES
Dressée sur la Carte
Espagnole du R. P.
Murillo de Velarde.
2e Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par le Sr Bellin Ingr de la Marine.
1752.
Echelle
Lieues communes de France
5 10 15 20 25
Cap du St Esprit
I. Calamiane
I Linacapan
I. Dumaran
I. Balaba
I. Bohol
I. Panay
I. Negres
I. Mindanao
I. Basilan
I. Jolo
I. St Jean
I. Cabusao
I. Panaon
I. Stargao
Isles Mangis
Partie de l'Isle de Borneo
On prétend qu'il y a dans ce parage beaucoup d'Isles de différentes grandeurs, dont on ne connoit ni l'estendue ni le nombre ni la situation
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
Nº 3. Tome X. Page 3

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVIe Siecle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

INTRODUCTION.

ON se propose pour guides, dans cette Description, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de Bañcelos y Carillo, & de Ferdinand de Las-Rias-Coronel, le Mémoire pour le

INTRODUCTION.

Commerce de Dom Juan-Grau y Montfalcone, Procureur Général des Isles Philippines; la Relation d'un Religieux Espagnol, qui y avoit passé dix huit ans; une Relation Espagnole de l'Isle de Mindanao; les Observations de Dampierre, de Gemelli-Carreri, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms seront cités dans les Notes.

§ I.

Idée générale de ces Isles.

Origine de leur nom.

L'AUTEUR de la nature a placé dans la vaste Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Isles, qui ne sont connues aujourd'hui que sous le nom de Philippines, vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaça, de Siam, Camboie, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'Archipel de Saint-Lazare, parce qu'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de Saint-Lazare. Vingt deux ans après, Louis Lopez de-Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, héritier présomptif de la

Monarchie d'Espagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, sous le regne de Philippe II, lorsque Michel Lopez-Legaspi en fit la conquête pour l'Espagne. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellassent autrefois *Luçones*, du nom de la Principale, qui est Luçon, ou Manille : le mot de Luçon signifiant un Mortier, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le Pays des Mortiers. En effet les Insulaires font certains Mortiers de bois, d'un demi-pied de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent leur riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles, nommé Biloas. Il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte ; & plusieurs en creusent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manilles, que les Portugais donnent aux mêmes Isles, est leur premier nom ; connu, disent ils, depuis Ptolomée.

Les Vaisseaux, qui viennent de l'Amérique à l'Archipel de Saint Lazare, ou des Philippines, voient nécessairement, lorsqu'ils commencent à découDisposition de ces Isles.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vrir la terre, une des quatre Isles qui se nomment Mindanao, Leyte, Ibabao, & Manille, depuis le Cap du Saint-Esprit, parce qu'elles forment en face une espece de demi-cercle, de six cens milles de longueur. Manille se présente au Nord-Est, Ibabao & Leyte au Sud-Est, & Mindanao au Sud. A l'Ouest, on trouve Patagua, qui est la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles un triangle, dont la pointe, qui est du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Espagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Isles qu'on a déja nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui se nomment Mindoro, Panay, l'Isle des Noirs, Sebu & Bool.

Leur nombre & leurs noms.

Ainsi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Isles remarquables par leur grandeur (1). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont aussi leurs Habitans, & qui se trouvent dans la route de la nouvelle Espagne. Leurs noms sont Luban, Marinduque, Isla de Tablas, Romblon, Sibugan, Masbate, Ticao, Capoul, & Catanduanes, hors du Détroit. Personne n'a donné une

(1) Ptolomée n'en compte aussi que dix.

Relation exacte de quantité d'autres petites Isles, les unes habitées, d'autres désertes, qui ne laissent pas d'être bien connues des Indiens, parce qu'ils y vont chercher des fruits. On sçait en général que vis-à-vis de Manille, du côté du Nord, entre le Cap de Boxeador & celui de l'Enganno, à vingt quatre milles de terre, on trouve les deux petites Isles, qui se nomment Los-Babuyanes, dont la premiere est habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Espagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne sont pas éloignés des deux Lequios & de l'Isle Formose. Près de Patagua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Isles qu'on appelle Calamianes, après lesquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Ensuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt dix milles au-de-là des Calamianes, vis-à-vis de Caldera, qui est une pointe de Mindanao, on trouve Taguima, Xolo, & plusieurs autres petites Isles voisines. Celles de Cuyo sont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'Otton & de Maras. L'Isle du Feu est proche de celle des Noirs. Bantayan est proche de Sebu. Pangla touche presqu'à Bool. Panamao, Maripipi, Camiguin, Siargao & Pan-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

non se trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il seroit difficile de compter, & dont on ignore les noms. Ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup d'avantage (2).

Leur position.

La situation de toutes ces Isles est sous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarrangan, ou le Cap de Saint-Augustin, se trouve à la latitude de cinq degrés trente minutes; & les Babuyanes, avec le Cap d'Enganno, au vingtieme. L'Embocadero de Saint-Bernardin est au treizieme degré; & la ville de Manille, au quatorzieme & quelques minutes. La longitude, suivant les meilleures Cartes, est entre cent trente deux & cent quarante cinq degrés (3).

(2) Voyage de Gemelli Carreri, de l'Edition de Paris, 1719, Tome V, page 60.

(3) Les Philippines, suivant Dampier, comprennent environ treize degrés de latitude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de latitude Septentrionale jusqu'au douzieme degré, & ont en largeur environ six degrés de longitude. Ptolomée met les Isles Manioles ou Manilles au cent-quarante-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Les différentes opinions, sur la maniere dont les Isles Philippines ont pû se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les Isles du Monde. Cependant on remarque particuliérement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au sommet des montagnes. Les tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine y laissent-ils subsister une maison. Les Ouragans, que les Insulaires nomment Baguyos, déracinent les plus grands arbres, & chassent dans les terres une si grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de bancs entre les Isles, surtout proche de la terre; & l'embarras est extrême à chercher les Canaux, qui ne laissent pas de s'y trouver pour la communication. Ces observations font juger que, si dans l'origine du Monde,

Comment elles se sont formées.

deuxieme degré de longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter du même point. Il y a, suivant les observations de Dampier, douze ou quatorze Isles au Midi de Luçon ou Manille, habitées par des Espagnols. » Outre celles-là, dit il, » il y en a une infinité d'au» tres petites, qui ne sont » d'aucune considération. » Il y en a même de grandes, qui ne valent pas » mieux. Plusieurs n'ont » pas de nom, ou en ont » du moins de si différens, » que les Géographes va» rient extrêmement là» dessus. *Voyage de Dampier, Amsterdam*, 1701, *Tome I, page* 324.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

toutes ces Isles, ou quelques-unes d'entr'elles étoient jointes à la terre-ferme, il n'est pas besoin de recourir au déluge universel pour expliquer leur séparation.

Anciens Habitans des Philippines.

Les Espagnols y trouverent trois sortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des Mores-Malais, qui venoient, comme ils le disoient eux-mêmes, de Borneo, & de la terre-ferme de Malacca. D'eux étoient sortis les Tagales, qui sont les naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & sur-tout à leurs usages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Isles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embrasserent le Christianisme. Carreri, qui se trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fideles, qui avoient deux robes aussi longues que des soutanes Ecclésiastiques, avec des manches rondes & larges. Celle de dessous étoit serrée de deux ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs hauts-de-chausses

Trois sortes de Peuples.

Malaies & Tagales.

étoient fort longs, & leurs souliers ressembloient aux socs des Religieux Franciscains, qu'on nomme Pénitens. Leurs cheveux étoient courts, & rasés sur le devant jusqu'au sommet de la tête (4). DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Mais ne se peut-il pas aussi que les vûes du commerce & l'espérance du gain aient amené volontairement des Malais aux Philippines ?

Les Peuples, qu'on nomme Bisayas & Pintados, dans les Isles de Camerines, de Leyte, de Samar, Panay & plusieurs autres, sont venus vraisemblablement de l'Isle Celebes ou de Macassar, dont les Habitans, dans plusieurs Cantons, ont, comme eux, l'usage de se peindre le corps (5). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Espagnols ont trouvés Maîtres de ces Isles, paroissent venus de Ternate, qui n'est pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui sont les mêmes, & sur-tout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les Habitans de cette Isle. Bisayas & Pintados.

Les Noirs, qui vivent dans les ro- Noirs des Montagnes de Manille.

(4) Carreri, *ubi supra*, page 64.

(5) On a vû dans les Journaux de Noort, de le Maire, &c., que cet usage est commun dans les Isles de la Mer du Sud.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

chers & les bois épais dont l'Isle de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres Habitans. Ce sont des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment Tapisse, avec quelques brasselets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une Montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent

quelqu'un, ils célébrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crane. Leurs armes sont l'arc & les fleches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrémité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs ennemis; avec la zagaie ils portent une espece de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre Race de Noirs, qui se nomment Manghians, & qui habitent les Isles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crêpus que les Negres d'Angola. D'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jésuites & de plusieurs autres Missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vû à plusieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (6).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Race sortie d'eux.

On trouve, dans les Isles, quelques autres especes de Sauvages, tels que les Zambales, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les Ilayas, les Tinghians, & les Igolottes.

(6) *Ibidem*, page 62.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'ayent pas été vaincus par les Espagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Missionnaires l'assurerent unanimement que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la seule trace de culte qu'ils aient apperçu dans les montagnes est une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour lesquels ils marquent une sorte de vénération (7). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conservent quelque penchant pour les superstitions du Mahométisme, par la correspondance qu'ils entretiennent avec l'Isle de Ternate & les Malais.

Il paroît, suivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Isles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui sont venus de Sumatra, de Borneo, de Macassar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour se retirer dans les Montagnes. Aussi, dans toutes les Isles où cette race de Noirs subsiste encore, les Espagnols ne possedent que les Côtes. Ils ne les possedent pas même entiérement. Depuis Mari-

(7) page 60. Il ajoute dans leurs cabanes, quelqu'on a trouvé néanmoins, quelques Statues informes.

beles jusqu'au Cap de Bolinea, dans l'Isle même de Manille, on n'ose descendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui sont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Isle; & l'épaisseur des bois est seule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit, dans les Relations mêmes des Espagnols, que de dix Habitans de l'Isle, à peine l'Espagne en compte un dans sa dépendance. Passons, avec Carreri & Dampier, à la description particuliere des Isles.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ II.

Description de l'Isle de Luçon, nommée aussi Manille.

CETTE Isle passe pour la principale des Philippines. Son extrêmité Orientale est au treizieme degré trente minutes; & celle du Nord touche presqu'au dix-neuvieme. On compare sa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans son épaisseur, puisque du côté de l'Orient on peut la traverser en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur, d'une mer à l'autre, est de trois-

Forme de l'Isle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

te à quarante lieues. Toute sa longueur est de cent soixante lieues Espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande riviere, qui forme une Baie de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle sort d'un grand Lac nommé Bahi, qui est à dix huit milles de leur Capitale. C'étoit dans le même lieu, c'est-à-dire, dans l'angle formé par la mer & la riviere, que les Insulaires avoient leur principale Habitation, composée d'environ trois mille huit cens maisons. Elle étoit environnée de plusieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain qui produisoit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir, à Lopez-Legaspi, pour en faire la Capitale Espagnole, sous l'ancien nom de Manille (8). Ce dessein fut exécuté le jour de Saint Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête : mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de Sainte Potentiane, qui est le 19 du même mois, cette Sainte fut choisie pour la Patrone de l'Isle.

Origine de sa Capitale.

(8) On renvoye sa Description à la fin de l'Article.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Baie de Bahia, ou de Manille.

La Baie eſt profonde dans preſque toutes ſes parties, fort poiſſonneuſe, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui ſe nomme Cavite. Vers ſon entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Iſle Mirabilla, dont la terre eſt fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Eſpagnols y entretiennent une garde de ſix Soldats, commandés par un Officier, qui fait auſſi l'office de Corregidor, dans un village de cinquante maiſons, qui regarde la ville de Manille. On diſtingue trois paſſages, pour entrer dans la Baie. Le premier, qui eſt le plus fréquenté, parce qu'il eſt le plus profond, n'a pas moins d'une demi-lieue de largeur. Il eſt entre l'Iſle & la pointe qu'on nomme Pointe du Diable. Le ſecond eſt large d'un quart de lieue, entre la Côte oppoſée, & ce qu'on nomme l'Ecueil des chevaux. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés ſous l'eau, le rendent moins ſûr. Le troiſieme, qui a trois lieues de large, eſt entre l'Ecueil des chevaux & la Pointe de Marigondon. Les bancs, dont il eſt rempli, ne permettent point d'y entrer ſans beaucoup de précautions.

Trois paſſages dans cette Baie.

En ſortant de la Baie, ſur la gauche,

Province & Baie de Baiavan & Bombon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

par la route que prennent les Vaisseaux de la Nouvelle Espagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baie de Balayan & Bombon, qui a trois lieues de tour, & derriere laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Est, on passe la pointe du Souffre, l'on entre dans la Baie de Batangas, qui n'est habitée que par des Indiens. Près de la pointe, on rencontre la petite Isle de la Caza, qui est remplie de gibier, & le Port de Malcaban, qui est entre cette Isle & la Pointe.

Province de Calilaia ou Tabayas.

Après avoir passé la Baie de Batangas, on trouve les villages de Lovo & de Galban, dont le voisinage offre des apparences de Mines. C'est là que se termine la Province de Balayan, qui commence à l'Isle Mirabilla, & qui contient environ deux mille cinq cens Indiens tributaires. On entre ensuite dans celle de *Calilaia* ou *Tayabas*, qui s'étend jusqu'au Cap de Bondo, & dans les terres jusqu'à Maubun, sur la Côte opposée de l'Isle. Elle est plus grande & mieux peuplée que la premiere. On passe, de cette Province, dans celle de Camarines, qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, Capitale de la Jurisdiction de Catanduanes, Bulan, Sorsekon, Port où l'on construit les gros Vais-

Province de Camarines.

seaux du Roi, & la Baie d'Albay, qui est hors du Détroit, & proche de laquelle est un Volcan très haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Espagne. La Montagne du Volcan a quelques sources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on présenta au Gouverneur des Philippines, Dom François Tello, une écrevisse dont la moitié seulement étoit pétrifiée, parce que dans la vûe de rendre ce phénoméne plus sensible, on avoit pris soin qu'elle ne le fût pas entiérement. Dans un village, nommé Trui, à deux lieues du pied de la Montagne, on trouve une grande source d'eau tiede, qui a la même propriété, sur-tout pour les bois de Molaie, de Binanuio & de Naga (9).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Source dont l'eau pétrifie.

Au-de-là d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de Buysagai. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laissant à droite les Isles Catanduanes, qui en sont éloignées de deux lieues. Ensuite, côtoyant l'Isle, on trouve la riviere de Bicor, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de Caceres, ville fondée par Dom François de-Sande, second Gou-

Ville & Evêché de Caceres.

(9) Carreri, *ubi supra*, page 77.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

verneur & Propriétaire de ces Isles. L'Evêque du nouveau Caceres y fait sa résidence ; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon sont sous sa Jurisdiction.

Province de Parecala.

De la Province de Camarines, on entre dans celle de Parecala, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, sur-tout d'excellentes pierres d'aimant. On y compte environ sept mille Indiens, qui payent tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat & fertile. Il produit particuliérement des arbres de Cacao & des Palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baie de Mauban dans le pli du bras. Au dehors de cette Baie est le Port de Lampon, qui ressemble à celui de Mauban.

Les Mines d'or, & d'autres métaux.

Nouvelle Segovie, Capitale de la Province de Cagayan.

Depuis Lampon jusqu'au Cap Del-Engano, la Côte n'a pour Habitans que des Infideles & des Barbares. C'est là que commence la Province & la Jurisdiction de Cagayan, la plus grande de toutes ces Isles. Elle s'étend l'espace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale est la nouvelle Segovie, fondée par le Gouverneur Dom Consalve de-Ronquille, avec une Eglise Cathédrale, dont le

premier Evêque fut Michel de-Benavides, en 1598. La ville est située sur le bord d'une riviere du même nom, qui vient des Montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverse presque toute la Province. C'est la résidence d'un Alcade Major, avec une garnison. On y a construit un Fort de pierre, soutenu par d'autres ouvrages, pour se défendre des Montagnards. Les Paroisses de cette Province ont été confiées aux Dominicains. On observe que le Cap d'Engaño, qui est le plus Septentrional de l'Isle, est fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir suivi la Côte de l'Est à l'Oueſt, pendant quinze lieues, on trouve l'autre pointe, qui se nomme Boxeador. Au-de-là de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans Tributaires sont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province est fertile; & ses Habitans, dont on vante la vigueur, se partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les Montagnes y fourniſſent une si grande abondance de cire, qu'étant à vil prix, les pauvres s'en servent au lieu

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois estimés, tels que le brésil & l'ébene. Les Forêts y sont remplies de sangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

Province d'Iloccos.

La Province d'Iloccos passe pour une des plus peuplées & des plus riches de toutes ces Isles. Elle a quarante lieues de Côtes, & sa situation est sur les bords de la riviere de Bigan. Guido de Laccazaris, Gouverneur Espagnol, y fonda, en 1574, une ville qu'il nomma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parce qu'on trouve, à cette distance, des Montagnes & des Forêts habitées par les Igolottes, Nation guerriere & de haute stature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une armée Espagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces Montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet de la Montagne, qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux sauva-

ges leur fourniſſent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangaſinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On paſſe enſuite dans la Province de Pangaſinan, dont la Côte a quarante lieues d'Eſpagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses Montagnes produiſent beaucoup d'une eſpece de bois, que les Indiens nomment *Sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province eſt habité par des Sauvages, qui vont errans dans les Forêts & les Montagnes, auſſi nuds, auſſi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils ſement néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reſte de leur rravail conſiſte à ramaſſer, dans le lit des rivieres, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens Tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille; & ſept mille dans celle de Pangaſinan. C'eſt dans la derniere qu'eſt le Port de Bolinao & la Plaga-Onda, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Eſpagnols y remporterent ſur la Flotte Hollandoiſe d'Olivier Noort. Province de Pangaſinan.

La Province de Pampangan, qui fait Province de Pampangan.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

la séparation du Diocèse de la nouvelle Segovie & de l'Archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'Isle. Les Habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les Vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que ses Forêts sont sur la Baie, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses Montagnes sont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crépus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Juridictions sauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Province de Bahi.

Bahi est une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des Vaisseaux. On recueille, autour du Lac de son nom, & des villages voisins,

les meilleurs fruits de l'Isle ; sur-tout de l'Areca, que les Habitans nomment Bonga, & du Betel, qu'ils appellent Buys. Le Betel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en mâchent-ils du matin au soir. Les Habitans tributaires de cette Province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper, ou scier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour ce travail, une piastre par mois, & leur provision de riz.

Betel de Manille.

Entre Pampangan & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmier. Elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province de Bulacan.

Enfin l'on met au nombre des Provinces de Luçon ou Manille, plusieurs Isles voisines de l'embouchure du Canal, telles que Catanduanes, Masbate, & Bourias. La premiere a trente lieus de circuit, & sa figure est triangulaire. Elle est des premieres qui se présentent à l'approche des Philippines, & si proche de l'Embocadero de S. Bernardin, que plusieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, se sont jettés entre des

Province des Isles.

Isle de Catanduanes.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve plusieurs rivieres, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme Catandangan. Les Espagnols lui ont donné le nom de Catanduanes, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites Barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calelaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, cousue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerriere. Elle se peint comme les Bisayas; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la maniere des Bisayas, d'une robe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de rose.

rose. Elles portent, sur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit se fait entendre, lorsqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'esprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Après avoir fait le tour de l'Isle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuse Description, que celle de sa Capitale. La ville de Manille est dans une position (10) qui la fait jouir d'un Equinoxe presque continuel. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits, ne different pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une pointe de terre que la riviere forme en se joignant à la mer. Son circuit est d'environ deux milles, & sa longueur d'un tiers; dans une forme si peu réguliere, qu'elle est fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte six portes; celles de Saint-Dominique, de Parian, de Sainte-Lucie, la Royale, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que

Description de la ville de Manille.

(10) Le même, *ibid.* page 18.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

cinq petits tours, garnies de pieces de fer ; mais à la pointe, elle eſt défendue par un fameux Baſtion, qui ſe nomme *Della Fundizione*, & plus loin par un autre. C'eſt entre ces deux Ouvrages que ſe trouve la Porte Royale, qui eſt garnie d'une bonne artillerie de fonte, avec pluſieurs Ouvrages extérieurs. On trouve enſuite le Baſtion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui eſt monté auſſi de pluſieurs pieces de fonte. En continuant de ſuivre la riviere, on voit la tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre ; & l'on acheve le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine ſa longueur. Ainſi, Manille eſt baignée au Midi par la mer ; au Nord & à l'Eſt par la riviere, ſur laquelle on entretient des Ponts levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Ses Maiſons quoique de ſimple charpente, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tirent aſſez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues ſont larges ; mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empreſſement pour les rebâtir. C'eſt la même raiſon qui fait que la plûpart des maiſons ſont de bois. On comptoit,

à la fin du dernier siecle, trois mille Habitans de Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Amériquaine, ou d'un Amériquain & d'une femme Espagnole. Le Métif vient d'un Espagnol & d'une Indienne; le Castis, ou le Terceron, d'un Métife & d'une Métive; le Quarteron, d'un Noir & d'une Espagnole; le Mulâtre, d'une femme noire & d'un Blanc; le Grifo, d'une Noire & d'un Mulâtre; le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambo.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Distinction des Races qui viennent de différentes unions.

Les femmes de qualité, dans Manille, sont vêtues à l'Espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile des Indes, qui se nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour servir de juppe; & une autre qu'elles appellent *Chanina*, qui leur sert de manteau. Dans un Pays si chaud, elles n'ont besoin, ni de bas, ni de souliers. Les Espagnols de la ville sont habillés à la maniere d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux, dont

Habits des Espagnols de Manille.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

la condition est aisée, font porter, par un domestique, un large Parasol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes se servent de belles Chaises, ou d'un Hamac, qui n'est, comme ailleurs, qu'une espece de filet, soutenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

Fauxbourgs qui agrandissent beaucoup Manille.

Quoique la ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses Habitans, elle devient très grande, si l'on y comprend ses Fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve un du même nom, qui est le quartier des Marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a plusieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de soie, de belles porcelaines, & d'autres marchandises. On y trouve toutes sortes d'Artisans & de Métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien est entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, sans y comprendre ceux des autres parties de l'Isle, qui sont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plûpart périrent dans diver-

Des Chinois, nommés Sangleys, qui font le Commerce.

ſes ſéditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées, & qui attirerent d'Eſpagne une défenſe à tous les autres de demeurer dans l'Iſle. Cet ordre eſt mal obſervé. Il en arrive tous les ans quelques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampans qui apportent à Manille quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent eſpérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque temps, pour éluder la Loi. Enſuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Eſpagnols, font fermer les yeux ſur leur hardieſſe.

Leur Gouvernement.

Les Sangleys de Parian ſont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une ſomme conſidérable. Ils ne ſont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiſcal, qui eſt leur protecteur déclaré, pour l'Intendant & les autres Officiers; ſans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer (11), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pieces de

(11) Leur Jeu ſe nomme *La-Metoua*. C'eſt un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoies en un monceau, qui eſt pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu font ſi adroits, que la longueur & la hauteur du monceau leur font connoître le nombre des monnoies. Quelquefois il leur ſuffit d'en enlever ſubtilement une petite piece, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſé.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

huit. On ne leur laisse néanmoins cette liberté que très peu de jours, pour ne les pas exposer au risque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils sont contenus rigoureusement dans le devoir. On ne leur permet pas de passer la nuit dans la maison des Chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer sans lumiere. Carreri assure que c'est pour les détourner d'un vice abominable qui est fort commun à leur Nation (12).

Quinze Fauxbourgs à Manille.

Après avoir passé la riviere sur le Pont qui est proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, Saint-Michel, Saint-Jean de Bagumbaia, Saint-Jacques, Notre-Dame de l'Hermite, Malati, Chiapo, & plusieurs autres jusqu'au nombre de quinze, qui sont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, sous la direction d'un Alcade. La plûpart des maisons y sont de bois, & bâties sur des piliers le long du Fleuve. Elles sont couvertes de Nipas, ou de feuilles de palmier. Les côtés sont garnis de canne. On y monte par des échelles, qui sont nécessaires dans un terrain humide & souvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit con-

(12) *Ubi suprà*, page 22.

servé sous la puissance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pieces d'artillerie ; mais il fit peu de résistance aux armes des Espagnols. Dans l'espace qui est entre ces Fauxbourgs, on trouve, sur l'un & l'autre bord de la riviere jusqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maisons de campagne.

College des Jésuites de Manille.

Carreri eut la curiosité de visiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ses Observations. Le College des Jésuites est fort grand, orné de très longues & très hautes voutes, avec de spacieux Dortoirs ; mais, depuis le premier étage jusqu'au sommet, tout est de bois, dans la crainte des tremblemens de terre. Par la même raison, toute la partie supérieure de l'Edifice est soutenue par de hautes colomnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne résisteroient pas autrement à de si violentes secousses. On voit, au centre du College, un magnifique Cloître, & une Eglise du même éclat, dont le Maître-Autel est richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail est d'une pierre fort estimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette maison, qui se nom-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

me Saint-Ignace, fut fondée en 1581 sous le premier Evêque de Manille, par le Pere Sedigno-Alonso. Assez proche, est un autre Edifice, nommé Saint-Joseph, qui porte plus proprement le titre de College, où les Jésuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philosophie & la Théologie. On y prend tous les degrés. Outre ses revenus particuliers & les pensions du Roi, il s'y trouve des Etudians, qui payent une pension annuelle de cent cinquante pieces de huit. Ils sont vétus de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour se distinguer des Humanistes, portent un collier de la même étoffe.

Distinction des Etudians.

Divers Couvens.

Le Couvent de Sainte-Claire n'a de remarquable, que d'être composé de quarante Religieuses qui vivent d'aumônes, sans dot & sans domestiques, & de s'être soutenu dans cette austerité depuis l'année 1601, que ses Fondatrices vinrent de la Nouvelle Espagne.

La Chapelle Royale est devant le Château. Elle est fort ornée de dorures. Huit Chapelains la desservent, à chacun desquels le Roi donne par mois quinze pieces de huit, & cinquante au Doyen. Ils sont obligés d'enterrer les soldats, pour une somme fixe qu'ils

n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La Miséricorde est un Monastere dédié à Sainte Elisabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Espagnols & de Métifs. Lorsqu'elles trouvent l'occasion de se marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pieces de huit.

Le Couvent des Augustins est spacieux. Les Dortoirs en sont voutés. On admire, dans l'Eglise, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif. La Sacristie est d'une richesse, qui mérite la curiosité des Voyageurs.

Château Manille.

Le Château, qui porte le nom de Saint-Jacques, est situé sur la pointe Occidentale de la ville. La mer le baigne d'un côté, & la riviere de l'autre. Le fossé, qui le sépare de la ville, est fort profond, & se remplit d'eau lorsque la mer monte. On le passe sur un Pont-levis. Aux deux extrémités, il a deux bons Bastions, bien montés d'artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, est défendue par une Tour, qui garde tout à la fois l'entrée de la riviere, & un très petit Port, dont l'accès n'est facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

d'eau, font le reſte des fortifications. Après avoir paſſé deux portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui eſt ſuivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un ſecond Corps-de-Garde, la Maiſon du Gouverneur & une autre Place d'armes.

L'Egliſe Archiépiſcopale eſt grande, & ſoutenue de chaque côté par ſix pilaſtres. Mais elle eſt fort mal ornée. Cependant le ſeul revenu fixe de l'Archevêque eſt de ſix mille pieces de huit; & de douze Chanoines, qui compoſent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pieces, toutes payées par le Thréſor royal. Manille, après avoir eu ſon premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (13).

Les Egliſes des Auguſtins Déchauſſés & de Saint Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Colleges; l'un nommé Saint-Thomas, dont les revenus ſervent à l'entretien de cinquante Etudians, qui portent un habit verd, avec une robe de ſatin incarnat, & qui doivent être Eſpagnols. Dans l'autre,

(13) Le premier Evêque fut le Pere Salvar, Dominiquain; & le premier Archevêque, le Pere Banez, Franciſcain.

on reçoit indifféremment des enfans Eſpagnols & des Métifs. Leur habit eſt bleu, & la fondation de cet Etabliſſement les oblige d'aſſiſter, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle royale. On prend les Dégrés dans le College de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joſeph.

Obligation ſinguliere du Roi d'Eſpagne.

C'eſt une obſervation ſinguliere, que le Roi d'Eſpagne fournit de l'huile pour les lampes, & du vin pour les Meſſes, à toutes les Egliſes des Philippines; ſans autre exception que celles des terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, eſt obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui ſert à l'Egliſe.

Autres Etabliſſemens de Manille.

Les Obſervantins, que nous nommons Cordeliers, ſont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroiſſes. Ils ont une Egliſe bien dorée, qui ſe nomme Saint-François. Celle d'une Paroiſſe des Auguſtins, qui eſt à deux milles de la ville, & qui ſe nomme Notre-Dame des Remedes, a ſes murs intérieurs & ſon portail revétus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poiſſons; ce qui forme, ſuivant l'Auteur, un ſpectacle digne de la curioſité des Etrangers. Sainte-Potentiane eſt un Couvent fondé par le Roi, pour ſeize pauvres Orphelines, auxquelles

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

il fournit l'entretien, & une dot honnête lorsqu'elles se marient. Les femmes séparées de leurs maris, & les filles de débauche, y sont reçues aussi, par l'ordre de la Justice, mais sans communication avec les Orphelines, & sous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continuel. L'Hôpital Royal est à deux milles de la ville. Il n'a de singulier, que la distribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mille plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de Fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le service du Roi.

Fort de Saint-Philippe; prison de Dom Fernand de Valenzuola.

Carreri ne visita pas avec moins d'attention le Port nommé Cavite, qui est proprement celui de Manille, quoiqu'il en soit éloigné de trois lieues. Il passa par le Fort de Saint-Philippe, situé sur une pointe de terre que forme la Baie. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, est un quarré régulier, défendu par un assez grand nombre de petites pieces d'artillerie, au-tour duquel on bâtissoit alors des Casernes pour les Soldats, des Magasins & des Citernes. Il servit de prison pendant dix ans à Dom Fernand Valenzuola,

Grand d'Espagne & premier Ministre, qui s'y vit relegué en 1679 (14).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. PINES.

La ville de Cavite est à la vûe de Manille, au Sud, sur une langue de terrre assez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette situation n'a pas permis de la ceindre de murailles; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour sa défense un bon Château. Le côté opposé est fermé d'une mer à l'autre, par un mur garni de quelques pieces de canon, & par un fossé qui se remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on passe sur un Pont-levis. Avec peu de dépense, on feroit une Isle de Cavite. Le Port est en demi-cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y est à l'abri des vents du Sud, mais si peu des vents du Nord, que les gros Vaisseaux n'y trouvent pas de sûreté, s'ils ne sont fort proches de terre. Les Edifices de Cavite sont de bois ou de cannes, sans excepter les Eglises; à la réserve de celle des Augustins & du College des Jésuites, qui sont de pierre. L'Arsenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois six cens, que les Espagnols forcent de travailler à la fa-

Description de Cavite.

(14) *Ibidem*, page 2603.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

brique des Vaisseaux & des Galions. Outre que le bois de l'Isle est dur & pesant, les planches ont tant d'épaisseur & sont si bien doublées, qu'elles résistent au canon. On construit, dans cet Arsenal, des Vaisseaux d'une grandeur extraordinaire : mais l'Auteur condamne la pratique des Espagnols, qui exposent témérairement leurs biens dans ces vastes machines sur une Mer orageuse, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (15).

Lac de Bahi.

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive jusqu'à l'autre, & n'est composé que de maisons de bois, au milieu d'une Forêt d'arbres. L'Eglise Paroissiale en est fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville ; Espagnols, Indiens & Sangleys.

Le Lac de Bahi, qui donne son nom à la riviere & à la Baie, est fort long, mais fort étroit. Son circuit est d'environ quatre-vingt dix milles. On trouve sur ses bords, qui sont habités & cultivés par des Indiens conquis, plusieurs maisons de Jésuites, d'Augustins & de Cordeliers. La pêche y est toujours abondante, quoique dangereuse par le grand

(15) *Ibid.* page 265. On soixante deux coudées, & en fait, dont la quille a larges à proportion.

nombre de Crocodiles, qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poissons qui se nomment Epées; & ces deux especes de Monstres se battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant son ennemi couvert d'écailles, qui parent les coups de sa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Aussi demeure-t-il ordinairement vainqueur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'Epée, a jusqu'à six palmes de longueur, avec une bordure de dents aussi pointues que des cloux; & réunissant ainsi les qualités d'une scie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en est à dix huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles Fermes & plusieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne, à peu de distance du grand, est rempli d'eau somache, tandis que celle du grand Lac est fort douce; ce qu'on attribue aux Mineraux qui peuvent être dessous. Les arbres, dont il est environné, sont chargés d'une infinité de grandes chauve-souris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Autre petit Lac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre, & si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes aîles, qui ont quelquefois six palmes d'étendue (16). Elles sçavent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui se fait entendre de deux milles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non seulement pour se venger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de fleche en abbat infailliblement plusieurs.

Chauve-Souris des Philippines.

Source d'une chaleur surprenante.

Dans un des Couvens qu'on rencontre sur cette route, on admire une source, dont l'eau est si chaude qu'on n'y sçauroit mettre la main; & que si l'on y met une poule, on lui voit tomber, non seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ses plus durs écailles. La fumée, qu'elle exhale, ressemble à celle d'une fournaise ardente. Cette source, qui est

(16) *Ibid.* page 42.

dans une montagne voisine du Couvent, forme un grand ruisseau, qui vient le traverser, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans lesquels on la retient. L'eau en est excellente à boire, lorsqu'elle est refroidie. Une demi-lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite riviere qui sort aussi de la montagne, & dont les eaux sont excessivement froides; mais sur le bord de laquelle on ne peut creuser tant soit peu le sable, sans en faire sortir une eau fort chaude (17).

§ III.

Isles de Capoul, Ticao, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan & Tablas.

Capoul. A L'entrée du Détroit, on rencontre Capoul, & plusieurs autres petites Isles, qui, resserrant le Canal, donnent assez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois

(17) *Ibidem*, page 42.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

lieues de circuit. Son Terroir eſt agréable & fertile. Les Indiens y ont de fort bonnes habitations, à la maniere des Biſayas.

Ticao.

Ticao, qui eſt à huit lieues au Nord-Eſt de la bouche du Détroit, eſt une Iſle d'environ huit lieues de tour, habitée auſſi par des Indiens, mais la plûpart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'eſt la derniere Terre où les Vaiſſeaux touchent, en allant à la Nouvelle Eſpagne.

Bourias.

On découvre Bourias, à quatre lieues de Ticao vers l'Oueſt. Cette Iſle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens Tributaires, qui dépendent de la Paroiſſe de Maſbate, autre Iſle au Sud de Bourias, dont les Eſpagnols ne ſe rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Maſbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports ſont commodes pour toutes ſortes de Vaiſſeaux. Elle eſt habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en ſel; mais les Montagnards y ſont en fort grand nombre. Quoique les Eſpagnols des Philippines ſoient perſuadés que Maſbate a de riches Mines d'or, ils ne le font pas chercher; parce qu'ayant, tous les ans, à négocier pour

Maſbate & ſes Mines d'or.

la Nouvelle Eſpagne, pluſieurs centaines de mille pieces de huit, à dix pour cent de Commiſſion, ils ne veulent pas riſquer des frais, dont le retour eſt incertain. D'un autre côté, les Inſulaires préferent un plat de riz, qui leur cauſe peu de fatigue, à des richeſſes qu'ils ne peuvent ſe procurer que par un pénible travail. A peine ramaſſent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs rivieres. Les bords de la même Iſle ſont ſouvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent ſur le rivage.

Au-de-là de Ticao, de Maſbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues de Manille, l'Iſle de Marinduque, dont le circuit eſt d'environ dix huit lieues. Sa terre eſt fort haute, abondante en fruits, ſur-tout en cocos, dont les Habitans ſe nourriſſent, parce qu'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois : mais la cire n'y eſt pas ſi commune que dans les autres Iſles. Elle eſt habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paiſible, qui s'eſt aſſujettie à la Juriſdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine. Marinduque.

Mindoro, qui eſt à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, à Mindoro.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

soixante dix lieues de circuit. Sa figure est longue ; & sa plus grande largeur est au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Isle élevée, qui se nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de Potol. On en distingue un autre, entre Mindoro & Luban, qui s'appelle Calabite. La terre de Mindoro est haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans plusieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des rivieres, sont habités par des Indiens paisibles; Tagales, du côté de l'Est-Nord-Est & de Manille; Bisayas, sur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Isle, sont Manghiens. Ils vont nuds, & ne se nourrissent que de fruits sauvages : ils changent de demeure, suivant les saisons. Quoique voisins de Manille, ils ont encore la simplicité de changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats. Quelques Jésuites assurerent Carreri que ces Peuples ont une queue, de quatre ou cinq pouces de long (18). Ils sont braves, & fideles à payer le tribut; mais jusqu'à présent

(18) *Ubi suprà*, page 42.

ils ont rejetté le Chriſtianiſme, à l'exception d'un petit nombre, ſur le territoire de Nauhan. La Capitale de l'Iſle, où l'Alcade Eſpagnol fait réſidence, ſe nomme Baco. Son canton eſt plein d'eaux fort ſaines, qui coulent de diverſes montagnes, ſur leſquelles on trouve quantité de ſalſe-pareille. Aſſez proche de Baco, on trouve le vieux Mindoro, d'où l'Iſle a tiré ſon nom. Un de ſes Caps, nommé le Varadero, s'étend vers Tale, village de la Côte de Manille, entre les Baies de Bombon & de Boutengos; & la petite Iſle de Verte, qui ſe trouve entre les deux, reſſerre tellement le paſſage, que, n'ayant pas plus d'un mille de large, les tournans & les courans qui s'y forment ſans ceſſe, mettent les Vaiſſeaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans Mindoro & dans Louban, mille ſept cens Tributaires, qui fourniſſent de la cire, & une eſpece de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaiſſeaux du Roi, qui ſe conſtruiſent à Tale. Louban eſt une petite Iſle baſſe, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle eſt la petite Iſle d'Ambil, où ſe trouve un Volcan fort haut, que ſes flammes font découvrir de fort loin.

Louban.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle remarquable; mais au-de-là du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle Segovie, on trouve les petites Isles basses de Babuyanes, qui s'étendent jusqu'à celles de Formose & de Lequios. Dans la plus proche, que les Espagnols ont conquise, cinq cens Insulaires payent le tribut. Elle produit de la cire, de l'ébene, des bananes, des cocos, des platanes ou plantains, & d'autres commodités qui servent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux, nommés Babouyes, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Oueſt de Louban, on découvre dix sept petites Isles soumises, qui composent une Province Espagnole, sous le nom de Las Calamiones, outre plusieurs autres qui n'ont point encore été subjuguées. La plus grande se nomme Paragua. Une partie appartient aux Espagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Isle est la troisieme en grandeur, parmi les Philippines: sa figure est allongée, comme un bras, par lequel Manille & Mindoro paroissent se donner la main avec la grande Isle de Borneo. Le circuit de Paragua

Babuyanes.

Las Calamiones.

Paragua.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

est de deux cens cinquante lieues; sa longueur de plus de cent, & sa largeur de douze ou quatorze. Elle est, au centre, sous le dixieme degré; & le Cap de Taguso, qui la termine au Nord-Oueſt, n'est éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

Dans cet espace, les Isles basses sont en si grand nombre, qu'elles paroissent joindre les deux grandes Isles. Leurs Habitans, sur les Côtes, sont Sujets du Roi de Borneo, qui est Mahometan; mais le milieu des Terres est habité par des Indiens sauvages, barbares, sans Chefs & sans Loix, qui apportent tous leurs soins à se défendre également du joug des Espagnols & de Borneo. Environ douze cens des Insulaires maritimes, payent tribut à l'Espagne. Ils sont aussi noirs que les Negres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. Les Espagnols entretiennent une garnison à Taytay, sur le Cap opposé à Taguso, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort assez médiocre. Le Lampon, où le Gouverneur pour le Roi de Borneo, fait sa résidence à Lavo. L'Isle est montagneuse, remplie de toutes sortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu feconde en riz.

Province de Palamianes.

Proche du Cap Septentrional de Pa-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ragua, vers l'Eſt, on trouve les trois Iſles nommées Calamianes, qui donnent leur nom à une Province dont elles font partie. Ces Iſles, & neuf autres voiſines, ſont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fourniſſent beaucoup de cire, dont la récolte ſe fait deux fois chaque année. On trouve, ſur les rochers de la Côte, quantité de ces nids d'oiſeaux, qui paſſent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche auſſi de très belles perles. Au-de-là des Calamianes, à la vûe de la haute montagne de Mindoro, s'offrent les cinq Iſles de Cuyo, peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Eſpagnols, qui profitent de cette diſpoſition pour en tirer beaucoup de riz, de legumes & de fruits. Leurs Montagnes ſont remplies d'oiſeaux & de toutes ſortes d'animaux.

Leurs nids d'oiſeaux & leurs Perles.

Province de Panay.

La Province de Calamianes finit à ces Iſles; & l'on entre dans celle de Panay, dont la premiere Terre eſt Potol. Panay eſt la plus fertile & la plus habitée de toutes les Iſles de l'Archipel. Sa figure eſt triangulaire, & ſon circuit de cent lieues. Les noms de ſes principaux Caps ſont Potol, Naſo & Boula-

Boulacabi. La Côte, depuis Boulacabi jusqu'à Potol, court de l'Est à l'Oueſt; celle de Potol à Noſo, du Nord au Sud; celle de Boulacabi juſqu'au Cap d'Iloilo, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud; & celle d'Iloilo à Naſo, va de l'Est à l'Oueſt. Le milieu de l'Iſle eſt ſous le dixieme degré de latitude. Du côté du Nord, juſqu'au milieu des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuſe riviere de Panay ſe rend à la mer, vis-à-vis de la petite Iſle Lutaya. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay aux rivieres dont elle eſt arroſée. On n'y fait pas une lieue ſans rencontrer un ruiſſeau, ſur-tout proche de la grande riviere qui donne ſon nom à l'Iſle, & qui l'arroſe pendant quarante lieues. Les Eſpagnols aſſurent que lorſqu'il tonne dans cette Iſle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils ſuppoſent beaucoup de vertu. Pluſieurs Voyageurs ont vû de ces pierres; mais ils ne garantiſſent point que les Eſpagnols n'y impriment les croix. L'Iſle a paru mériter tous les ſoins du Gouvernement. Elle eſt diviſée en deux Juriſdictions, dont la premiere, qui eſt celle de Pa-

Fertilité de l'Iſle de ce nom.

Attentions qu'elle a eſt attirée des Eſpagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

nay, comprend tout ce qui eſt entre le Cap de Potol & celui de Boulacabi. Le reſte de l'Iſle dépend de l'Alcade d'Otton, qui fait ſa réſidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, ſur un Cap du même nom. Ce Cap s'avançant au Sud, entre les rivieres de Tig, Bavan & Jaro, forme, avec l'Iſle d'Imaras, un Détroit qui n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Iſle, ſeize mille trois cens ſoixante un Indiens Tributaires. Elle produit mille boiſſeaux de riz, meſure d'Eſpagne. Ses Habitans ſont d'une taille épaiſſe, adroits à la chaſſe, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des ſangliers & des cerfs. Leurs femmes entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Iſle de Panay a quatorze Paroiſſes dépendantes des Auguſtins; trois autres Egliſes, deſſervies par des Prêtres ſéculiers, & un College des Jéſuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un aſſez grand nombre de ces Indiens noirs qui ont été les premiers Habitans de l'Iſle, & que les Biſayas ont forcés de ſe retirer dans l'épaiſſeur des bois. Ils n'ont pas les cheveux ſi crêpus, ni la taille ſi haute, que les Negres de Guinée. Leur retraite

est dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils menent une vie paisible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils sont absolument nuds, & si legers à la course, que souvent ils prennent des cerfs & des sangliers sans le secours de leurs fleches. Alors ils demeurent, comme les corbeaux, au-tour de l'animal jusqu'à ce qu'ils l'ayent mangé.

Isle d'Imaras.

Entre les Isles qui environnent celle de Panay, on compte Imaras, vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, & dans son circuit elle n'a pas plus de dix lieues; mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de salse-pareille. Ses eaux sont excellentes, & ses montagnes bien peuplées de sangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé Sainte-Anne, qui n'est qu'à trois lieues d'Iloilo.

A dix lieues du Nord de Boulacabi, est l'Isle de Sibugan, qui ressemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin au Nord, on trouve Rombino & Batan; enfin l'Isle de Tablas, plus grande que les deux dernieres, & seulement à cinq lieues du Cap de Potol. Tous les Indiens de ces Isles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne se ressemblent pas moins dans leurs usages.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ IV.

Isles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Buntayan, Camotes, Negros, Fuegos & Panamao.

Forme de l'Isle de Samar, & ses Caps.

LEs deux grandes Isles de Manil'e & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la premiere est la plus proche de Manille. La seconde est nommée Samar du côté de ces Isles, & Ibabor du côté de la grande mer. On peut comparer sa forme au tronc d'un corps humain, sans tête & sans jambes. Sa plus grande longueur est depuis le Cap de Baliquaton, qui forme avec la pointe de Manille, le Détroit de Saint-Bernardin, sous le treizieme degré trente minutes, jusqu'au Cap de Guiguan, qui est sous l'onzieme degré. Deux autres Caps font les coudes du buste & la plus grande largeur de l'Isle. L'un se nomme le Cap du Saint-Esprit, dont les hautes montagnes se montrent de loin aux Vaisseaux qui viennent de la Nouvelle Espagne; & l'autre, qui est à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'est que d'un jet de pierre. La circonference de

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

l'Isle est d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Esprit, on trouve le Port de Borongon, qui est suivi, à peu de distance, de ceux de Palapa & de Caduvig, la petite Isle de Bin & la Côte de Catarman.

Il arrive souvent que la tempête jette des Barques inconnues sur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier siecle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre que les Isles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Isles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Isles voisines, leur rendant visite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Espagnols, sans la connoître mieux, l'ont nommée l'Isle des Amazones. On apprit des mêmes Sauvages, que la mer apportoit sur leurs Côtes, une si grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en servoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraisemblable, puisque les tempêtes en jettent beaucoup aussi sur la Côte de Palaga. Plusieurs Jésuites des Philippines se persuaderent que ces Isles, qui ne sont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, que les Espagnols cherchent depuis si

Isle des Amazones.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

long-temps, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir passé Baliquaton, on trouve la Côte de Samar, qui offre, sur ses bords, les villages d'Ibatan, Bongahon, Catbalogan, où l'Alcade Major & le Commandant des troupes Espagnoles font leur résidence, Paranos & Calviga. Ensuite, passant le Détroit de Saint-Juanillo, on va jusqu'au Cap & à la petite Isle de Guiguan, qui finit le tour de l'Isle. Elle est remplie de montagnes escarpées; mais ses plaines sont abondantes. Entre plusieurs fruits, qui leur sont communs avec les Isles voisines, on en distingue un que les Chinois estiment beaucoup, & qu'ils nomment *Seyzu*. Les Espagnols l'ont nommé Chicoy. On voit croître aussi, dans le voisinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus surprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui en avoient quelque connoissance, payoient d'abord une pistole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment fruits de Catbalogan; d'autres de Saint Ignace, parce que les Jésuites en faisoient d'heureuses expériences; mais le nom Indien est Bisay-Isagur. La plante ressemble au lierre,

Fruit précieux par ses vertus.

& s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, est de la couleur & de la grosseur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou seize noiaux, de la grosseur d'une noisette, verds & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux mêmes. Quoiqu'il en croisse aussi dans les Isles de Bentajan, d'Ilabao, d'Igasur & de Caragos, les plus estimés sont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente, si l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligazo*, & les Espagnols Pepinillo de Saint Gregorio, qui ressemble fort au baume, aussi bien que sa plante, mais qui est rempli d'une substance semblable à l'étoupe de chanvre (19).

L'Isle de Leyte prend son nom du village de Gleyte, situé dans une Baie, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baie, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, jusqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Ensuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de distance, l'Isle de Panahan, qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le

Isle de Leyte.

(19) Carreri rapporte toutes les propriétés de ce fruit, sur le témoignage des Jésuites, sur tout contre les poisons & le cours de ventre. *Ubi supra*, pages 106 & suivantes.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

premier nommé Cabalian ; l'autre, Motavan ; nom qui lui vient d'un rocher opposé, qu'on appelle aujourd'hui Sogor. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Isles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan.

De Sogor, qui se nommoit autrefois Dimasslivare, en allant vers l'Ouest, on trouve encore quarante lieues de Côte jusqu'à la pointe de Leyte. Ainsi le tour de cette Isle est d'environ quatre-vingt dix ou cent lieues. Elle est très peuplée du côté de l'Est, c'est-à-dire, depuis le Détroit de Panamao jusqu'à celui de Panahan ; & ses plaines y sont si fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la divisent en deux parties, causent tant de différence dans l'air, que l'Hyver regne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle saison. Une moitié de l'Isle fait la moisson & l'autre seme ; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Insulaires. D'ailleurs les montagnes sont remplies de cerfs, de vaches, de sangliers, & de poules sauvages. La pierre, jaune & bleue s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croissent sans aucun soin. Le bois de construction, pour

Elle a tout à la fois l'hyver & l'été.

Avantages naturels de l'Isle de Leyte.

les édifices & les Vaisseaux, n'y est pas moins commun ; & la mer aussi favorable que la terre aux heureux Habitans de l'Isle, leur fournit quantité d'excellent poisson. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante aussi la douceur de leur naturel, & deux de leurs usages : l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hospitalité, lorsqu'ils voyagent ; l'autre de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la disette. Enfin l'on ajoute, à tant d'avantages, que l'air est plus frais à Leyte & à Samar que dans l'Isle de Manille.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Du côté de Baybay & d'Ogmua, l'Isle de Leyte regarde celle de Bool, dont la longueur est de seize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa partie Méridionale est la plus habitée, depuis Obog, sa Capitale, jusqu'à la presqu'Isle, ou la petite Isle de Panglao. Elle est bordée de trois autres Isles, moins peuplées. Son Terroir ne produit point de riz ; mais il est riche en Mines d'or. Le fruit de ses palmiers & ses racines suppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes sont remplies de bêtes fauves, & les Isles voisines lui fournissent du coton. Les Habitans ont le même langage que les

Isle de Bool.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Bisayas ; mais ils sont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves aussi sur mer & sur terre.

Sibu ou Sogbu.

Sibu, Cebu ou Sogbu (20) devoit occuper le premier rang dans cette Description, si l'on avoit suivi l'ordre de la Conquête. C'est la premiere Isle où les Officiers de Magellan planterent l'étendart Espagnol en 1521, & d'où ils sortirent, en 1564, pour subjuguer Manille & les autres Isles. Mais on s'est attaché à l'ordre naturel, en les suivant de l'Est à l'Oueſt. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & sa circonference est d'environ quatre-vingt quatre. Son principal Cap, qui est au Nord-Est, se nomme Burulaque ; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Est au Sud-Oueſt, jusqu'au Détroit de Tanay, & l'autre du Nord au Sud, jusqu'à la petite Isle de Matta & la ville du Nom de Jesus. Cette ville est située sur une pointe, presqu'au milieu de l'Isle, sous le dixieme degré. Elle n'est éloignée de la petite Isle de Matta, du côté de l'Est, que de la portée du mousquet, & de celle du canon à l'Oueſt. C'est dans ce lieu que Magellan, son beau-pere, & le Capitaine Juan-Serrano furent tués

Sa Capitale.

(20) Pigaphetta la nomme Zubu.

par les Indiens (21). On trouve, entre ces deux terres, un Port où l'on eſt à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Eſt & de l'Oueſt; mais ſes bancs exercent l'attention des Pilotes. La ville a perdu ſon ancienne ſplendeur, depuis que Manille s'eſt accru. C'eſt néanmoins la réſidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcades & de quelques autres Officiers. Elle eſt défendue par un bon Fort. La garniſon conſiſte en deux compagnies, d'Eſpagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Auguſtins, fondé, comme la ville en 1598, y conſerve une image de l'Enfant Jeſus, qui fut trouvée, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des vaincus. On jugea qu'elle avoit été laiſſée par quelque ſoldat de Magellan, au temps de la premiere découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la ville du Nom de Jeſus, cinq mille maiſons. Les Jéſuites y ont un College. De deux Bourgs, qui ſont dans le reſte de l'Iſle, celui de Payran eſt habité par des Marchands & des Ouvriers Chinois; l'autre, par des Indiens

(21) Le même Voyageur ne parle pas du Beau pere, & raconte que Juan-Serrano fut abandonné vif, dans l'Iſle, par ſes Compagnons. *Page* 42.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. originaires de l'Isle, qui sont exempts du tribut, parce qu'ils ont été les premiers à recevoir les Espagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Isles. Le principal fruit du Terroir est une sorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Insulaires. Il est de la couleur du millet; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'abaca blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante se seme. On la bat dans sa maturité, pour en tirer les fils; comme le Gamuto, qui est une autre espece de filasse, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne résiste pas si long-temps à l'eau. Il y croît aussi beaucoup de coton & de tabac. On trouve dans les montagnes, quantité de cire & de civette. Les femmes Indiennes font de très belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne est de coton.

Productions de Sibu.

Isles qui l'environnent. Sibu a plusieurs Isles au Nord-Est, telles que Batayan, qui est environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans lesquelles on ne compte que trois cent Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrique des toiles.

A l'Eſt, entre Sibu & la Côte d'Og- DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.
much & Leyte, on trouve les petites Iſles de Camotes, dont la principale eſt Poro, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé Tanion, confine à l'Iſle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'eſt ſéparée que par un petit canal, large d'un lieue & très dangereux par ſes Courans. Cette Iſle s'étend, depuis le neuvieme degré, juſqu'au dixieme trente minutes. Elle eſt aſſez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Iſles voiſines, après avoir payé ſon tribut. Les montagnes ſont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, dont l'Iſle a tiré ſon nom, & qui ont diviſé entr'eux ces cantons ſauvages. Les uns en occupent les ſommets, & les autres ſont établis ſur les panchans. Outre la jalouſie des limites, ils ont ſouvent l'occaſion de ſe battre, parce qu'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils ſe ſont enlevées mutuellement. Auſſi le ſang coule-t-il ſans ceſſe dans cette farouche Nation. On diſtingue une autre eſpece de Noirs, qui demeurent aux embouchures des rivieres, ſans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Eſpagnols. Cependant, lorſque l'Iſle eſt attaquée par les Iſles des Noirs.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Corsaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défense commune ; mais ensuite ils se retirent aussi-tôt dans leurs cantons. Les Bisayas habitent les Plaines, & le plus grand nombre est du côté de l'Oueſt, sous le gouvernement des Jésuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Isle, dont la principale occupation est de faire du cacao, qu'on a porté dans la Nouvelle Espagne aux Philippines. Les montagnes produisent du riz, qui croît naturellement sans eau.

Isle de Fuegos & de Panamao.

L'Isle de Fuegos, ou de Siquior, est proche de la derniere & de Sibu. Quoique petite, elle est habitée par des Peuples courageux, qui se font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Isle de Panamao, située vers l'Oueſt, n'est éloignée de Leyte que de la portée du mousquet. Son circuit est de seize lieues, sa longueur de quatre, & sa largeur proportionnée. Elle est mongneuse, arrosée de plusieurs rivieres, & remplie de mines de souffre & de vif-argent. C'est depuis peu d'années qu'elle a cessée d'être déserte, & son Gouvernement dépend de celui de Leyte.

Dans toutes les Isles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Cou-

ronne d'Espagne, Espagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on subjugué la douzieme partie. Les Indiens mariés payent dix piastres de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix huit ans jusqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reste dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pieces de huit, qui ne suffisent point pour l'entretien des quatre mille soldats répandus dans les Isles, & pour les gages excessifs des Ministres. Aussi la Cour est-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoye de la Nouvelle Espagne.

§ V.

Isles de Mindanao & de Xolo.

Situation & grandeur de Mindanao.

ON compte ces deux Isles entre les Philippines, quoique la premiere soit à deux cens lieues de Manille au Sud-Est. Sa situation est depuis le sixieme degré jusqu'au dixieme trente minutes, entre les Caps de Saint-Augustin, de Suliago & de Samboengan. Elle forme ainsi comme un triangle,

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dont ces trois Caps sont les pointes. On trouve, entre celui de Suliago & de Saint-Augustin, c'est-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuse Province qui se nomme Los Caragos. Celle d'Illigan, qui dépend de Dapitan, & celle de Subanos, sont entre Suliago, qui est au Nord-Est, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Est à l'Ouest depuis ce dernier Cap jusqu'à celui de Saint-Augustin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de Buhayen & de Mindanao. Le circuit de l'Isle entiere est d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes si profondes, qu'on peut la traverser en un jour & demi. Elle est environnée de plusieurs Isles, entre lesquelles on distingue Xolo, à trente lieues de Samboangan, Basilan, Sangail, & la presqu'Isle de Santrongan.

Avec tant d'éloignement & de division entre ses parties, Mindanao se ressent de divers climats, & se trouve entourée de mers orageuses, sur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui est sous le Gouvernement de Samboangan, est très temperée. Les vents y sont agréables, les tempêtes rares, & les pluyes fréquentes. Dans les Pro-

vinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Mores, les Terres sont marécageuses, & remplies de moucherons fort incommodes. On compte, dans l'Isle, vingt rivieres navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuses sont celles de Buhayen & de Batuan, qui viennent de la même source, mais dont la premiere coule vers Mindanao, & la seconde se joint à la mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troisieme, nommée Sibuguey, prend sa source près de Dapitan, & sépare les Provinces de Mindanao & de Sambiongan. L'Isle contient aussi deux Lacs; l'un qui se nomme Mindanao, d'où elle a tiré son nom (22), & qui est d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé Malanao, & situé dans la partie opposée de l'Isle. Tout le pays est rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produise beaucoup de riz, & des racines fort nourrissantes. On y trouve de toutes parts, principalement sur la Côte de Caragos, & près de la riviere de Butuan, une grande abondance de ces

Ses productions particulieres.

(22) Mindanao signifie, en langue du Pays, homme de Lac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

palmiers, dont les fruits se nomment Sagu, de la farine desquels on fait du pain & du biscuit comme aux Moluques.

Outre les productions communes aux autres Isles, Mindanao a le Durion, fruit estimé sur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une substance molle & blanchâtre, avec un noyau semblable à celui des prunes, qui se mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'est-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboangan, dans une étendue de soixante lieues, particuliérement dans les cantons élevés; mais sur-tout dans les Isles de Xolo & de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits.

Canelle de Mindanao.

La canelle n'est pas moins particuliere à l'Isle de Mindanao. L'arbre, dont elle est l'écorce, y croît sans culture, sur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en saisit le premier. De-là vient apparemment que dans la crainte d'être prévenu par son voisin, chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mure; & quoi-

qu'elle ſoit d'abord auſſi piquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans ſon goût & ſa vertu. On la recueille dans vingt cinq Villages, ſur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un ſeul village de la Province de Cagayan. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Les Habitans de l'Iſle y trouvent de fort bon or, en creuſant aſſez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivieres, en y faiſant des foſſes avant l'arrivée du flot. Les Volcans leur donnent beaucoup de ſouffre, ſur-tout de Sanxil, qui eſt dans le voiſinage de Mindanao. Il s'y éleva en 1640 une haute montagne, qui vomit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entiere de l'Iſle. Souffre des Volcans.

On pêche de groſſes perles dans les mers voiſines. Le Pere de-Combes, Jéſuite, qui a publié l'Hiſtoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très profond, on en connoît une, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les eſpeces d'oiſeaux qui ſont dans les autres Iſles, Mindanao produit le Charpentier, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuſe quantité de ſangliers, de che- Ses Perles & ſes nids d'oiſeaux.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vres & de lapins ; mais sur-tout de singes très lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons.

Peuples qui l'habitent.

Les Insulaires sont divisés en quatre Nations principales, sous les noms de Mindanaos, de Caragos, de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Isles de Mandanao, de Xolo & de Basilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux au bord des rivieres ; & leur nom signifie *Nageur*. Ces Peuples aiment si peu la terre, que ne s'embarrassant jamais du soin de semer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce ; & la liaison qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos, dont le nom signie Habitans des rivieres, sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les Vassaux des Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une pique à cette espece de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les Dapitans,

qui font auſſi comme une Nation ſéparée, ſurpaſſent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puiſſamment aſſiſté les Eſpagnols dans la conquête des Iſles voiſines. DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

L'intérieur du pays eſt habité par des Montagnards, qui ne deſcendent jamais ſur les Côtes. On y trouve auſſi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de ſervir à la conſervation de leur liberté. Tous ces Inſulaires ſont Idolâtres, ou ſans Religion; mais, depuis Sanxil juſqu'à Samboangan, le Mahométiſme regne ſans partage, ſur-tout dans les Iſles de Baſilan, & dans celle de Xolo, qui eſt comme le ſiege de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parce que celui qui en infecta ces Iſles, y avoit ſon tombeau, que les Eſpagnols détruiſirent à leur arrivée. Au fond, dit Carreri, la plûpart ſont Athées, & ceux qui ont quelque Religion ſont Sorciers (23). Les Mahométans ne connoiſſent de la leur, que la défenſe de manger du porc, la Loi de la circonciſion & la liberté d'entretenir pluſieurs femmes. D'ailleurs ils ſont fort ſobres. Leur nourriture eſt un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, ſans Leur Religion.

(23) *Ubi ſuprà*, page 214.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aucun assaisonnement d'épices. Avec le poisson même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du sel. Leur habillement n'est pas moins simple : un même habit leur sert de haut-de-chausse, de pourpoint & de chemise. Ils portent au côté un cri, espece de poignard dont le manche est doré, & une ceinture au-dessus du haut-de-chausse, ou plutôt une écharpe si large qu'elle leur tombe sur les genoux. Les femmes ont une sorte de sac, qui leur sert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas sur une mauvaise natte pendant la nuit. Leurs maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sieges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocos de tasses.

Usages & Loix fort barbares.

Les usages des Nations, qui habitent les montagnes, sont plus barbares que ceux des Mahométans. Un pere, qui rachete son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave ; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur pere. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, sur la liberté d'autrui ; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connoissent point l'humi-

nité pour les Etrangers. Ils ont le vol en horreur ; mais l'adultere leur paroît une faute légere, qui s'expie par quelque amende. Ils puniſſent l'inceſte au premier dégré, en mettant le coupable dans un ſac, & le jettant au fond des flots. Jamais une nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à venger quelque injure, s'efforcent, par toutes ſortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils ſe croyent offenſés ; ſans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adverſaires. Le plus foible a recours aux préſens, pour arrêter les pourſuites. Celui qui ſe propoſe de commettre un meurtre, commence par amaſſer une ſomme d'argent, pour ſe mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi dont il veut ſe défaire. Après ſon expédition, il eſt mis au rang des Braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle diſtinction, qui eſt établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'eſt-à-dire, un turban de diverſes couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué ſept hommes.

Adminiſtration de la juſtice, & degrés de Nobleſſe.

Les deux Rois Mores de Mindanao

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

adminiſtrent la Juſtice par les mains d'un Gouverneur qui porte le nom de Zarabandal. Cet Office eſt la premiere Dignité dans chacune des deux Cours. On y diſtingue des degrés de Nobleſſe. *Tuam* eſt le titre des Grands. Otançayas eſt celui de perſonnes riches, qui ſont Seigneurs d'un certain nombre de Vaſſaux. Les Princes du ſang royal ſe nomment Cacites. En général, les ſimples Sujets ont beaucoup à ſouffrir de l'oppreſſion des Grands, parce que l'Autorité ſouveraine eſt trop foible pour réprimer cette tyrannie.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Iſle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils poſſedent, pour vêtir d'habits neufs, le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, au-tour du ſépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums ; & s'il eſt queſtion d'un Prince, ils enferment ſon tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendarts blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'eſclaves, pour ſervir de cortege au Mort. Mais leur uſage le plus ſingulier eſt celui qui les oblige de faire leur cercueil pen-

dant

dant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Leurs femmes sont chastes & modestes; mais elles trouvent dans leur laideur un grand secours pour l'exercice de cette vertu. Les noces se célebrent avec beaucoup de pompe, & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conserve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

L'arme, que les Mahométans portent sans cesse, est un poignard ou un cri, dont la lame est flamboyante. Les Seigneurs sont distingués par le manche, qui est d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond; ce qui les distingue aussi des Habitans de toutes les autres Isles, qui portent un bouclier de forme longue. En mer, ils ont l'usage de certaines petites cannes de la grosseur du doigt, qu'ils nomment Babacaies, & qui sont si dures & si pointues, qu'étant tirées comme des fleches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent sur terre, à la lance & au cri, un cimeterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originairement de Bor-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

neo, en apportent pour preuve, un autre usage, qui leur est commun avec les Habitans de cette Isle : c'est celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la seule force du souffle, de petites fleches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort, si le remede n'est pas appliqué sur le champ ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain est le plus sûr.

On trouve, au-tour de Mindanao, plusieurs villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Isle, qui n'a jamais pû le subjuguer. Ce peuple est Idolâtre, & les Nobles sont Mahométans.

Isle de Xolo, & ses propriétés.

A trente lieues de l'Isle, vers le Sud-Est, on rencontre celle de Xolo, qui est gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Mores, qui ne cessent pas d'y aborder, font nommer justement la Foire de toutes les Isles voisines. C'est la seule des Philippines qui offre des éléphans. Les Insulaires, n'ayant pas l'usage d'apprivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chevres, dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. Le Salagan, si renommé aux In-

Nom de l'oiseau dont on mange les nids.

des, par l'usage qu'on fait de ses nids pour la bonne chere, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'espece de pomme, que les Espagnols ont nommée le fruit du Roi, parce qu'elle ne se trouve que dans son Jardin. Sa grosseur est celle d'une pomme commune; & sa couleur, un assez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la grosseur des gousses d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la semelle d'un soulier; & le goût en est très agréable. On vante, dans cette Isle, une herbe, nommée Uboſbamban, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles, qui se pêchent sur les Côtes, sont distinguées par leur beauté. C'est une méthode singuliere des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc. La mer jette beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis Mai juſqu'à Septembre; temps pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Ouest.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Fruit du Roi.

L'Isle de Basilan, qui n'est qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Pro-

Isle de Basilan nommée le Jardin de Saubraugan.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

vince de Sambrangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de sucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de Boaba dans l'Isle de Pintador, est de la grosseur d'une noix. Il renferme, dans son écorce, trois ou quatre pepins si doux & si délicats, qu'on en peut manger une quantité surprenante, sans en ressentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme Tugup à Leyte, est un autre fruit de ces deux Isles qui a l'écorce coroneuse, & qui devient aussi gros que le melon. La substance en est molle & de fort bon goût. Il contient de petits noyaux qui ressemblent aux Atas & aux Cirimayas de la Nouvelle Espagne. Le Balono, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noyau qui est environné d'une poulpe d'un doigt d'épaisseur. On le confit au vinaigre avant sa maturité. Basilan produit beaucoup de riz, qui ne differe pas moins en couleur & en odeur, que par ses autres qualités. Dans une si petite Isle, les rivieres sont grandes & difficiles à traverser. Les sangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y est propre à bâtir. Enfin la mer concourt à l'abondance du Terroir, en fournissant aux

Insulaires tous les poissons connus en Europe, & d'autres especes qui sont particulieres au climat ; sur-tout de belles tortues de la seconde espece, c'est-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richesses, deux sortes de *Jais*.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ VI.

Conquête des Isles Philippines.

APRÈS la découverte des Philippines, les Espagnols, satisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornerent, pendant plus de vingt ans, à soutenir leur établissement, dans ces dernieres Isles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Portugal & en Espagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Astrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal ; & le peu d'Espagnols, qui restoient aux Moluques, les abandonnerent volontiers, sans autre con-

Lenteur des Espagnols pour cette entreprise.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dition que d'obtenir leur passage en Espagne.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença sérieusement à tourner ses vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entreprise de Magellan, elle résolut de conquérir des Isles, sur lesquelles on ne lui contestoit pas les premiers droits. Ruys-Lopez de-Villalobos reçut ordre, en 1542, de partir du Méxique avec cinq Vaisseaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Isle de Los-Ceralos, & de-là celles des Larrons, qui prirent ensuite le nom d'Isles Marianes. Ensuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Isles à l'onzieme degré. Il se vit forcé de mouiller dans la Baye de Caraga, au mois de Février 1543, & non seulement il y perdit presque tous ses gens par la faim & les maladies, mais les tempêtes abîmerent quatre de ses Vaisseaux, & rejetté par les Portugais, qui lui refuserent des rafraîchissemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Isle d'Amboine.

Entreprise de Lopez Legaspi.

Cette disgrace rebuta les Espagnols, jusqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'interêt qu'ils avoient à la con-

quête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Auguſtin, nommé le Pere Urbanetta, donna de nouveaux ordres au Viceroi du Mexique qui fit partir, en 1564 une Eſcadre de quatre Vaiſſeaux de guerre, & d'une Frégate, montée de quatre cens hommes, ſous le commandement de Michel Lopez Legaſpi. Urbanetta & quelques Religieux du même Ordre, s'engagerent dans une entrepriſe dont on devoit le plan à leurs conſeils. La Flotte arriva dans l'Iſle de Leyte au commencement de l'année ſuivante; & paſſant heureuſement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de Sibu le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un More de Borneo qui connoiſſoit toutes ces Iſles, & que Legaſpi avoit pris à bord près de Panaon. Les Eſpagnols ne trouverent point d'obſtacle à leur deſcente; mais, ayant conçu quelque défiance des Inſulaires, ils emporterent d'aſſaut la ville Indienne de Sibu. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jeſus dont le nom fut donné à la ville & au premier Couvent que les Auguſtins y fonderent. Après l'établiſſement des Eſpagnols, Urbanetta partit ſur l'Amiral avec Dom Philippe de-Salzedo,

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Il ſe rend Maître de Sibu & bâtit une Ville.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

pour découvrir & fixer une route juſqu'à la Nouvelle Eſpagne, dans des Mers immenſes qu'on n'avoit encore traverſées qu'au haſard. Il fit heureuſement ce Voyage ; mais l'honneur de la découverte lui fut ravie par Dom Alonſo de-Arellana, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle Eſpagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumieres & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes néceſſaires pour cette Navigation, après avoir obſervé fort ſoigneuſement la route.

Service qu'Urbanetta rend à la Navigation.

En 1570, Legaſpi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Epagne, qui lui ordonnoient d'étendre ſes Conquêtes. Il ſe préſenta, l'année ſuivante, devant la ville de Manille ; & l'ayant ſubjuguée ſans effuſion de ſang, il y jetta les fondemens de celle qui ſubſiſte aujourd'hui. Bientôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaſpi mourut en 1572 ; mais Guido de-Labazarris, qui ſuccéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Iſle, & fit préſent à ſes plus braves ſoldats de pluſieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuſes diſtinctions, que la Cour d'Eſpagne

ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Espagnols se trouverent assez forts pour repousser une Flotte de soixante dix Barques, qu'un Corsaire Chinois, nommé Limahon, avoit rassemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de-Sande, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuse expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Isle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Isles de Mindanao & de Xolo. Ses successeurs marcherent vivement sur ses traces. Stefano Rodriguez de-Figueroa entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ses propres frais, & rendit le nom Espagnol redoutable à toutes les Isles; mais il mourut dans le cours de ses exploits. Dom Juan de-Ronquillo prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-temps avec divers succès. Enfin le 6 d'Avril 1635, Juan Chaves se rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Isle se vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à plusieurs conditions, dont la principale étoit une amitié si sincere, que dans toutes les offenses & les accusations de mécontentement, les

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Accroissement des Espagnols aux Philippines.

Leurs Conquêtes dans l'Isle de Mindanao.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne seroit jamais rompue qu'après l'espace de six mois (24). Le Roi de cette partie de l'Isle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mousquets que les Hollandois leur avoient vendus, de fleches & d'autres instrumens militaires. Sa résidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de palissades & de quelques pieces de canon. Après avoir vécu long-temps avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille se croyant menacé par les Corsaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Espagnols lorsqu'ils en voudroient rétablir la garnison. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne cesserent point d'y entretenir un Alcade Major, avec quelques troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'Illigan, dans la Province de Dapitan, qu'ils continuerent de faire garder avec le même soin, quoique les Habitans de cette Province ne se fussent jamais relâchés de la fidélité qu'ils

Paix qu'ils font avec le Roi,

(24) On trouve ce détail dans l'Histoire de Mindanao, par le Pere de-Roblis.

avoient promise à l'Espagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur soumission. En voyant les Espagnols, l'épée au côté, manger du biscuit, & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monstres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomissoient de la fumée.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Opinions que les Habitans ont des Espagnols.

On observe que les Jésuites entrerent dans l'Isle de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la conversion des Insulaires, & pour remplir toutes les fonctions Ecclésiastiques. Dom Ferdinand Tello, Gouverneur de l'Isle pour l'Espagne, leur confia le soin des Paroisses. Illigan & Dapitan furent comprises dans cette distribution.

Dom Sebastien Hurtado de Corcuero, Gouverneur de Manille en 1638, conquit l'Isle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de six cens Espagnols. La paix qu'il fit avec les Insulaires fut cimentée par l'établissement du Christianisme, sous la direction des Jésuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Espagne, & renouvellée en 1646, à

Conquête de Xolo.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit braſſes. Deux ans après, l'Iſle fut attaquée par les Hollandois, qui trouverent une réſiſtance inſurmontable dans la valeur des Eſpagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occaſion pour rompre ſon dernier Traité, parvint à ſe délivrer de ſes Vainqueurs. La néceſſité força les Eſpagnols d'accepter des conditions à leur tour. Il ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Iſle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

Les Eſpagnols en ſont chaſſés.

Lorſque l'union des Couronnes de Caſtille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient ſous la domination de l'Eſpagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte conſidérable pour achever la Conquête des Iſles : mais étant parti dans une Galere, pour ſe rendre à bord de l'Amiral qui avoit déja mis à la voile, ſes Rameurs, qui étoient des Sangleys, ſe mutinerent, le tuerent avec tous les autres Eſpagnols, & conduiſirent ſa Galere à la Chine. Dom Louis de-Las-Marinas, ſon fils, ſuccéda au Gouvernement, & n'abandonna point ſon entrepriſe. Les Gouverneurs ſuivans ont tourné tous

leurs efforts à la même vûe ; & le succès a répondu si mal aux espérances de l'Espagne, que suivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas subjugué la dixieme partie des Insulaires.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ VII.

Gouvernement de Manille & des autres Isles.

MALGRÉ l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Espagnol, de ces Isles, est établi sur des Loix si sages, & d'une forme si propre à les rendre constantes, qu'elles ne servent pas moins à soutenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ses abus.

Gouvernement Ecclésiastique.

L'administration Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui est nommé par le Roi. Il décide, non seulement toutes les causes de son Diocèse, mais encore celles des Evêques, ses Suffragans, par voie d'appel. Cependant, si sa Sentence ne s'accorde point avec la premiere, on est libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui est revêtu d'un pouvoir particulier du Saint Siege. Outre l'Ar-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

chevêque & ſes trois Suffragans, qui ſont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Eſpagnols nomment Evêque à l'Anneau; il prend le Gouvernement de la premiere Egliſe vacante, afin que tous les devoirs ſoient remplis ſans interruption. On n'a pu trouver de meilleur expédient, pour conſerver au Roi d'Eſpagne le droit de nomination, & pour aſſurer le repos des Fideles, qui ſeroient ſix ans ſans Paſteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commiſſaire de l'Inquiſition eſt nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

L'adminiſtration civile & militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine général.

Tribunal Suprême.

Son Office dure huit ans. Il eſt Préſident du Tribunal ſuprême, qui eſt compoſé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiſcal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent deſtinés, en 1590, à l'entretien d'un corps de troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magiſtrats des vil-

les, & juge des violences commises par les Ecclésiastiques, comme le Tribunal de la Force en Espagne. Le Gouverneur y assiste en qualité de Président; mais il n'a point de voix; & si celles des quatre Auditeurs sont également partagées, il nomme un Docteur qui fait pancher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur sont de quatre mille quatre cens pieces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiscal sont les mêmes; mais il a de plus six cens pieces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cens, comme Procureur de la Sainte-Croisade. Les appointemens reglés du Gouverneur montent à treize mille trois cens pieces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Président de la Cour, & cinq mille trois cens comme Gouverneur, ou Supérieur civil. S'il meurt dans le cours de son administration, le plus ancien Auditeur jouit de ses appointemens, & prend soin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte ensuite au nouveau Gouverneur.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Appointemens des principaux Officiers.

On doit trouver surprenant que dans un pays où les vivres, les étoffes, & tout ce qui sert au faste, comme aux

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. PINES.

nécessités de la vie, est à plus vil prix que dans aucun autre lieu du Monde, les Officiers reçoivent de si grands salaires. Aussi les Voyageurs observent-ils que si les Isles Philippines étoient moins éloignées de l'Espagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne briguât un Gouvernement où le gain est immense, la Juridiction fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la Viceroyauté des Indes (25). Outre le Gouvernement civil, & l'administration de la Justice avec le Conseil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt deux Alcades qui gouvernent autant des Provinces, dispose du Gouvernement des Isles Marianes, lorsqu'il vaque par la mort, jusqu'à ce que la Cour y ait pourvû. Il disposoit aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces Isles appartenoient à l'Espagne. Il distribue des Seigneuries, sur les villages Indiens, aux Soldats Espagnols, qu'il juge dignes de cette récompense. Ces Fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de succession pour la femme

Prérogatives extraordinaires du Gouverneur.

(25) Carreri, *ubi supra*, page 49.

& les enfans ; après quoi la terre revient au Domaine royal. Les Seigneurs reçoivent la plûpart des droits qui seroient payés au Roi, sur-tout le tribut de dix piastres pour chaque marié, & de cinq pour les autres ; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piastres de chaque tribut, & quatre cavans de riz (26) à chaque soldat de leur District. Outre les dix piastres, le Roi tire, dans les terres de son Domaine, deux cavans de riz par tête.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Eglise Archiépiscopale, & n'est obligé qu'à le faire sçavoir au Roi, qui confirme sa nomination. Pour remplir les Paroisses séculieres, & les Bénéficiers royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre lesquels le Gouverneur en choisit un. Les Paroisses des Réguliers sont pourvûes par le Superieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas besoin de confirmation ; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confessions des Indiens, sans la permission des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Galion qui va tous les ans à la Nouvelle Espagne ; emploi

(26) Le Cavan pese cinquante livres d'Espagne.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

qui rapporte plus de cinquante mille écus. il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Espagne; parce qu'il a le pouvoir de distribuer, aux Indiens, des commissions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Espagnole par des distinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Inconvéniens qui les balancent.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après son administration. Le droit des plaintes est accordé à tout le monde, & se publie dans chaque Province. Ce droit dure soixante jours, pendant lesquels l'oreille du Juge est ouverte. C'est ordinairement le Gouverneur qui succede. Il apporte une Commission expresse du Roi & du Conseil des Indes. Cependant la Cour se réserve le Jugement d'un certain nombre de Chefs, que le Juge envoye en Espagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce sur les cas qui ne sont pas réservés. Les Auditeurs, qui sont chargés de l'administration après la mort d'un Gouverneur, ou qui passent à quelque poste dans un

autre pays, ſont ſoumis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir en laiſſant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur eſt pouſſée ſi loin dans ces étranges Procès, que ſans égard à la grandeur du rang, elle va juſqu'à la priſon. Dom Sebaſtien Hurtado de Corcuera ſe vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de Taxardo, quelque temps de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injuſtement. A la vérité, le Conſeil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, ſans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fuſſent envoyées en Eſpagne. Cependant la diſtance des lieux empêche toujours que cet ordre ne ſoit exactement obſervé. Carreri aſſure que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs qui ſoient revenus en Eſpagne, & que les autres ſont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui ſuccede; & que le Prédeceſſeur eſt obligé de tenir cette ſomme prête, pour ſe délivrer des embarras dont il eſt menacé (27).

Triſte ſort de la plûpart des Gouverneurs.

(27) *Ubi ſuprà*, page 54.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ VIII.

Climat & richeſſe des Philippines.

Chaleur & humidité regnantes.

LA chaleur & l'humidité ſont les deux qualités générales de toutes ces Iſles; mais la premiere n'y eſt pas ſi ſenſible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle ſoit plus incommode, par les ſueurs qu'elle cauſe & qui affoibliſſent les meilleurs tempéramens. L'humidité vient du grand nombre de rivieres, de lacs, d'étangs, & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On obſerve, comme une propriété particuliere aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnere ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit regner les vents du Sud & de l'Oueſt. Ils amenent de ſi grandes pluies & des tempêtes ſi violentes, que toutes les campagnes ſe trouvant inondées, on n'a point d'autre reſſource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre juſqu'au milieu de Décembre, c'eſt le vent du Nord

Regne des vents.

qui regne ; pour faire place enſuite, jusqu'au mois de Mai, à ceux d'Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt. Ainſi les mers des Philippines ont deux mouſſons, comme les autres mers des Indes ; l'une ſeche & belle, que les Eſpagnols nomment la Briſe ; l'autre, humide, orageuſe, qu'ils appellent Vandaral.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

On remarque encore que dans ce Climat, les Européens ne ſont pas ſujets à la vermine, de quelque ſaleté que ſoient leurs habits & leurs chemiſes, tandis que les Indiens en ſont couverts. La neige n'y eſt pas plus connue que la glace ; auſſi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, ſans aucun égard pour ſa ſanté, on ne ſe ſerve de ſalpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur eſt ſi conſtante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour ſe garantir de la pluie. Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort ſain. Il retarde la digeſtion, il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards. Mais auſſi les alimens y ſont legers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de ſubſtance que celui de l'Eu-

Qualités de l'air.

DESCRIP. DES ISLES PHILIPPINES.

rope. Les palmiers, qui croiſſent en abondance dans une terre humide, fourniſſent l'huile, le vinaigre, & le vin. Comme on a le choix de toutes ſortes de viandes, les perſonnes riches ſe nourriſſent de gibier le matin, & de poiſſon le ſoir. Les pauvres ne mangent guere que du poiſſon mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air eſt la roſée, qui tombe dans les jours les plus ſereins. Elle eſt ſi abondante, qu'en ſecouant un arbre, on en voit tomber une ſorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les habitans naturels du pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plûpart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille ſans être humide de ſueur; mais elle eſt beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parce que l'air y eſt plus agité. Auſſi toutes les perſonnes riches ont des Maiſons de Campagne, où ils ſe retirent depuis le milieu de Mars juſqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur ſe faſſe ſentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun temps, on ne laiſſe pas alors de voir ſouvent, pendant la nuit, des pluies épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

On a déja fait observer que Manille est particuliérement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui se nomment Carvallos, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que delà étoit venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs allarmes sont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de Volcans, qui vomissent des flammes au-tour d'eux, & qui rempliſſant de cendres les lieux voisins, envoyent des pierres fort loin, avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous représentent le Terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute saison, l'herbe croît, les arbres fleurissent; & dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit

Tremblemens de terre.

Volcans.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

raremenr tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles soient venues. De-là vient que les Habitans des Montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne ou d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers, les citroniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent régulièrement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejetton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

Ce qui rend les Montagnards errans.

Ajoutons, avec les mêmes Ecrivains, que Manille se trouvant placée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette situation en fait un des lieux du Monde, où le Commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où tou-

Avantages des Philippines pour le Commerce.

tes

tes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle Espagne, les diamans de Golkonde, les topazes, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjouin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manille en recevoit tous les ans, deux ou trois Vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie, & des cabinets d'un admirable vernis, en échange; pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter qu'un Vaisseau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

Perte du Commerce du Japon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

§ IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

Abondance de diverſes ſortes d'animaux.

LA fécondité d'un climat ſe faiſant obſerver juſque dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une ſi grande quantité de bufles ſauvages, qu'un bon Chaſſeur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'eſpace d'un jour. Les Eſpagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des ſangliers & des chevres eſt ſurprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Iſles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle Eſpagne, qui n'ont pas ceſſé d'y multiplier. Mais l'exceſſive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Singes monſtrueux.

On ne parle point des ſinges pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il ſoit incroyable dans les montagnes; mais ils y ſont d'une grandeur monſtrueuſe, & d'une hardieſſe qui les rend capables de ſe deffendre contre l'attaque des hommes. Lorſqu'ils ne trouvent

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huitres & de crabbes. Entre plusieurs especes d'huitres, on en distingue une, qu'on appelle Taclow, & qui pese plusieurs livres. Les singes, qui les trouvent ouvertes & qui craignent qu'en se fermant, elles ne leur attrappent la patte, commencent par y jetter une pierre qui les empêche de se fermer, & la mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'elles viennent à la serrer.

Propriétés des civettes aux Philippines.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous les mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Ces Isles sont le seul endroit du monde, où l'on voit une espece de chats, de la grandeur des lievres & de la grosseur des renards, auxquels les Insulaires donnent le nom de Taguans. Ils ont des ailes, comme les chauves-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent, pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de

Taguans, ou Chats ailés.

DESCRIPT DES ISLES D'HILIPPINES.

trente palmes. On trouve, dans l'Isle de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme Mango. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau. L'Iguana se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile, mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes rivieres. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

Mango.

Iguana.

Serpens horribles.

L'humidité, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Isles, des serpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme Ibitin, se tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes. Il est si gros & si long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il se serre contre l'arbre pour les digerer (28). Un autre serpent,

(28) Carreri s'imagine qu'il les attire par son haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, est

nommé Assagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment Olopang, jettte un venin fort dangereux. Les Bobas, qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Oiseaux singuliers.

De plusieurs oiseaux singuliers des Isles, le plus admirable par ses propriétés est le Tavon. C'est un oiseau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sabloneuses. Leur grosseur est à peu près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les petits, sans attendre qu'ils soient couverts de plumes. Ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle rassemble ses œufs jusqu'au nombre de quarante ou cin-

Le Tavon & ses propriétés.

de rompre l'air qui se trouve entre l'homme & le serpent.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espece de fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids au mois de Mars, d'Avril & de Mai; temps où la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élevent point assez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidement ces nids le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits, qui sont également estimés.

La Tourterelle des Philippines.

On voit, aux Philippines, une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos, & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendroit pour une plaie fraîche, d'où le sang paroît sortir.

Le Kolin.

Le Kolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire &

cendrée, qui n'a sur la tête, au lieu de plumes, qu'une espece de couronne ou de crête de chair. Le Paloma Torcaz est à peu près de la même grosseur. Son plumage est varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'estomach; mais sa principale distinction consiste dans son bec & ses pieds, qui sont aussi du plus beau rouge. Les Insulaires donnent le nom de Salangan à ce fameux oiseau, dont les nids passent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes les Indes. Il est commun dans les Isles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa grosseur est celle d'une hirondelle. Il bâtit son nid sur les rochers qui touchent au bord de la mer, & l'attache au rocher même, à peu près comme l'hirondelle attache le sien aux murailles. L'Herrero est un oiseau verd, de la grosseur d'une poule, auquel la nature a donné un bec si dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire son nid; son nom, qui signifie Forgeron, lui vient des Espagnols, pour signifier le bruit de son travail, qui se fait entendre d'assez loin. On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiseau, nommé

Le Paloma Torcaz.

Le Salangan.

L'Herrero.

Le Colocolo.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Colocolo, a celle de nâger sous l'eau; avec autant de vîteſſe qu'il vole dans l'air. Ses plumes ſont ſi ſerrées, qu'elles devienńent ſeches auſſi-tôt qu'il les a ſecouées hors de l'eau. Il eſt de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais ſon bec, qui n'a pas moins de deux palmes, eſt ſi dur & ſi fort, qu'il prend & qu'il enleve toutes ſortes de poiſſons.

Différence de quelques animaux qui ont du rapport aux nôtres.

On trouve quantité de paons dans les Iſles de Calamianes. Au lieu de faiſans & de perdrix, les montagnes y fourniſſent d'excellens coqs ſauvages. Les cailles ſont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Iſles ſont remplies d'une ſorte d'oiſeaux verds, qui ſe nomment Volanos, de pluſieurs eſpeces de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête eſt ornée d'une touffe de plumes. Les Eſpagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde, qui n'y ont point multiplié. Ils y ſuppléent par une poule ſinguliere, qui ſe nomme Camboie, parce qu'elle vient de cette Région, & qui a les pieds ſi courts que ſes aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cedent rien aux coqs d'Inde. On eſtime une autre ſorte

de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les groſſes chauves-ſouris, dont on a déja parlé, ſont fort utiles à Mindanao, par la quantité de ſalpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Salpêtre de l'excrément des Chauves-Souris.

A l'égard des poiſſons, Pline n'en a nommé preſqu'aucun, qui ne ſe trouve dans ces mers : mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le Douyon, que les Eſpagnols ont nommé *Peſce-Muger*, parce qu'il a les parties du ſexe & les mammelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le ſang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût du porc ; mais on ne connoît point le mâle de cette eſpece. Les poiſſons, qu'on nomme Epées, ne ſont differens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles ſeroient les plus redoutables ennemis des Inſulaires, par leur abondance & leur voracité, ſi la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles ſont ſi fertiles, qu'elles font juſqu'à cinquante petits ; mais lorſqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles font à terre, elles ſe mettent dans l'endroit par le-

Le Douyon, ou le Peſce-Muger.

Les Philippines ſont infectées de Crocodiles.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

quel ils doivent passer ; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laissent échapper que ceux à qui le hasard fait prendre un autre chemin. En second lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excremens, vomissent ce qui leur reste dans l'estomach après la digestion. Ainsi leur nourriture y fait un long séjour, qui les empêche de ressentir souvent la faim ; sans quoi il en couteroit tous les jours, aux Isles, un grand nombre d'hommes & de bestiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monstres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des cranes d'hommes. Les Espagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, sous leurs mâchoires, de petites vessies pleines d'un excellent musc. Les Lacs des Isles ont une autre espece de poissons monstrueux, que les Indiens nomment Buhayas, & qui ne paroissent point differens de ceux que les Portugais ont nommés Caymans. Ils n'ont pas de langue ; ce qui leur ôte, non seulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Aussi ne dévorent-ils leur proie que sur le rivage. Ils seroient les plus redoutables de tous les monstres, s'ils n'avoient une

Buhayas, monstres dangereux.

extrême difficulté à se tourner. On leur attribue quatre yeux ; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les especes de poissons qui leur servent de proie, quoiqu'à terre ils ayent la vûe fort courte. On ajoute que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher seules de quoi vivre, dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carreri semble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les Chasseurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préservatif éprouvé contre les surprises des Bugayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou Nang-Kauvagan, qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en assurant qu'il a la même vertu contre les sortileges (29).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Les Mers de Mindanao & de Xolo sont remplies de grandes baleines, & de chevaux marins sans pieds, dont la queue ressemble à celle des crocodiles. Il se trouve de si grandes huitres dans ces Isles, qu'on se sert des écailles pour

Huitres & Raies d'une extrême grandeur.

(29) *Ubi suprà*, page 176.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

abreuver les buffles. Les Chinois en font de très beaux ouvrages. On y distingue deux sortes de tortues ; l'une dont la chair se mange & dont l'écaille est négligée ; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les raies y sont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui est fort épaisse, se vend aux Japonois pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Fruits divers.

Passons aux fruits qui ne sont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les Isles Philippines. On en distingue deux, également estimés des Espagnols & des Indiens. Ils croissent naturellement dans les bois. On

Santor.

a deja vanté le premier qui se nomme Santor, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un pays où le quintal de sucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte description. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche ; mais il est un peu plat. Son écorce est douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il se confit également au sucre & au vinaigre ; & pour troisieme propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre ressembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles

plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois est excellent pour la Sculpture (30).

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

L'autre fruit, qui se nomme Mabol, est un peu plus gros que le premier, mais coroneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre est de la hauteur d'un poirier ; chargé de branches & de feuilles, qui ressemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans sa saison, approche de la beauté de l'ébene.

Mabol.

On a fait, dans un article précédent, l'éloge du Chicoy, ou du Seizu, qui se trouve dans l'Isle de Guigan. Les Bilimbins, que les Portugais nomment Carambolas, sont acides dans les Indes Orientales ; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange cruds, assaisonnés avec du vinaigre & du sucre. Le Macupa, que les Portugais ont nommé Jambo, est beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il est de même des Banchilins, des Jaccas, nommés Naucas par les Espagnols, des Tampaies, & des Cassuis ou Caguis. Les Mangas de Siam, ou de Papagallo, qui est le nom Portugais, & les Camico, qui ressemblent aux Caramboles, mais qui sont plus aigres &

Bilimbins ou Carambolas.

Macupa ou Jambo.

Autres fruits.

(30) *Ibid.* page 177.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

sans pepins, acquerent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le Lumboy, qui croît dans les Forêts, & que les Tagales nomment Dobat, est tout-à-fait semblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une cerise, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment Jambulon. Le *Dottoyan* est un arbre plus rare, dont le fruit est rouge & sans pepins, comme le Jambulon ; mais la chair en est blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Jambulon.

Dottoyan

Panungian.

Le Panungian est un fort grand arbre, qui produit un fruit de la grosseur d'un œuf de pigeon, dont la coquille est rouge, & qui a la forme & la dureté de nos pommes de pin. Sa chair, qui est transparente & de bon goût, aide à la digestion. On donne aussi le nom de Licias à ce fruit, parce qu'il a quelque ressemblance avec celui de la Chine ; mais, au fond, ce n'est pas le même.

Carmon.

Le Carmon excite l'appétit, & n'est pas desagréable lorsqu'il est bouilli. Il est aussi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & sa chair est aigre & douce. L'arbre, qui ressemble au pommier, croît facilement sur le bord des rivieres. On trouve, dans

quelques Isles, des Durions, dont l'arbre y est plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déja fait la description, croît sur le gros de la branche, comme les pomme de pin. Un goût d'oignon, qu'on lui trouve d'abord, mais auquel on s'accoutume aisément, n'empêche pas que les Etrangers ne le trouvent for agréable. Les Marans, fruit commun aux Philippines, ont quelque ressemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les Lanzones, ou les Boasbas, sont une sorte de raisins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Isles produisent des Paxos, fruit qui leur ressemblent assez par la forme, & dont le goût est exquis dans sa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Durion. Marans. Lanzones, ou Boasbas.

Paxos.

Dans les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan, on trouve des pins sauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu different des amandes & du même goût. Le Lumbon, autre arbre des Montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce est dure, & renferme une poulpe, du goût des pignons; mais ce

Amandes qui croissent sur des pins.

Lumbon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

fruit affoiblit l'estomach : on en tire une huile, qui sert, au lieu de suif, pour espalmer les Vaisseaux. Les Jamboas, fruits d'un arbre qui ressemble au citronier par sa grandeur & ses feuilles, sont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois aussi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire sur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges ; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De plusieurs especes d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne soient plus grosses que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons ; mais la plûpart sont fort doux. Les fruits de la Nouvelle Espagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras croissent heureusement dans toutes ces Isles. Les gayavas s'y sont extrêmement multipliées. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte sur celui du palmier. Ce fruit resserre avant sa maturité, & lâche quand il est très mur : ses feuilles sont un excellent vulneraire & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille & dans les autres Isles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raisin muscat,

Jamboas.

Oranges & citrons.

Aucun fruit de l'Europe ne croît aux Philippines.

qu'on y transporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Carreri s'étend beaucoup sur une autre espece d'arbres, qui font le principal revenu des Insulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaisir que d'utilité. On en distingue jusqu'à quarante especes, qu'il range toutes sous le nom de palmiers, & dont les principales fournissent les Isles de pain. Celle que les Tagales nomment Yoro, & les Montagnards Landau, portent le nom de Sagu aux Moluques. Elle croît naturellement & sans culture, sur le bord des rivieres. Toute sa substance, du bas jusqu'en haut, est molle comme celle d'une rave. L'écorce est épaisse d'un doigt, & n'est ni fort dure, ni polie. La maniere d'employer cet arbre, aux Philippines, est différente de celle des Moluques (31).

Diverses sortes de palmiers.

Une autre espece, qui donne du vin

Sasa & Nipa.

(31) Voyez l'article de ces Isles. Aux Philippines, on coupe le Sagu par morceaux. On le laisse tremper quelque temps dans l'eau, après avoir enlevé seulement une bande de l'écorce, afin que le reste serve à conserver la substance intérieure; & l'on taille ensuite cette substance blanche en très petites parties. Lorsqu'elle est taillée, on la foule avec les pieds dans des paniers de canne proche de la riviere, jusqu'à ce que le jus en sorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaisseau plein d'eau qui est dessous. On leve ensuite cette espece de pâte, on la met dans des formes composées de

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

& du vinaigre, se nomme Sasa & Nipa. Elle n'est point assez grande pour mériter le nom d'arbre. Son fruit ressembleroit aux dattes; mais il n'arrive point à sa maturité, parce que les Insulaires coupent la branche aussi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en sort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de Calinga, qui est une sorte de canelle, sert à la préparer, & l'empêche de s'aigrir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maisons; & cousues avec du fil de canne très fin, elles durent environ six ans. On tire aussi du vin des cocos, & de l'huile, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la premiere écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres commodités.

Bourias.

Le Bourias est un troisieme palmier des Phippines, dont les Isles, qui sont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris le nom. L'arbre est plus gros

feuilles de palmier, où s'endurcit un peu; après quoi, étant sechée au Soleil, sans le secours d'autre feu, elle sert de pain, fort nourrissant, & qui résiste long temps à la corruption. *Carreri, ubi supra*, page 183.

que le cocotier. Ses fruits ſont proprement des dattes, dont les noyaux ſervent à faire de fort beaux chapelets ; & ſes feuilles reſſemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une eſpece de miel & de ſucre noir, nommé Pacaſcas, qui ſe vend dans de petites boëtes, & que les Inſulaires eſtiment beaucoup. La ſubſtance de ce palmier ſe transforme auſſi en pain. On en compoſe une eſpece de farine, avec le fruit broyé qu'on y mêle ; mais cette nourriture eſt moins ſaine que le Sagu.

Bonga.

Carreri met, au nombre des palmiers, juſqu'à l'arbre qui produit l'Areca, petite pomme ou plutôt petite noix, de la groſſeur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la compoſition du Betel. Cet arbre ſe nomme Bonga. Ses feuilles ſont auſſi larges que celles du Bourias. Le tronc eſt haut, mince, droit & tout couvert de nœuds.

Yonota.

Enfin une quatrieme eſpece, dont les Inſulaires tirent beaucoup d'avantages, eſt celle qu'ils nomment l'Yonota. Elle leur fournit une ſorte de laine, qu'on appelle Baios, dont on fait des matelats & des oreillers ; du chanvre noir, nommé Jonor ou Gamuto, pour

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

les cables de Navires ; & de petits cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins de cheval, & l'on assûre qu'ils durent long-temps dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlevent d'au-tour du tronc. On tire aussi des branches, un vin doux ; & leurs bouts se mangent rendres. Il n'y a point de Palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'étoit pas sans raison que Pline écrivoit, il y a seize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger.

Diverses sortes de bois.

L'arbre, qui porte la casse, est en grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai les Insulaires en engraissent leurs pourceaux. Les Tamarins, ou plûtôt les Sampales, dont le fruit se nomme Tamarin, n'y sont pas moins communs. Le bois sert à divers ouvrages, comme l'ébene. On voit sur les montagnes diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des Vaisseaux & des Maisons, & dont

feuillage est toujours verd. Tels sont l'ébene noir ; le Balayon rouge, l'Asana, ou le Naga, dont on fait des vases, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus saine (32) ; le Calinga, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce est aromatique ; le Tiga, dont le bois est si dur, qu'il ne peut être scié qu'avec la scie à l'eau, comme le marbre, ce qui le fait nommer aussi l'arbre de fer. La difficulté de pénetrer dans ces épaisses Forêts ne permet pas, aux Insulaires mêmes, de connoître toutes les richesses qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, sur quelques montagnes de Manille, quantité de muscadiers sauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déja fait observer que Mindanao produit de très grands arbres, dont l'écorce est une espece de canelle.

Feuilles qui se transforment en animaux.

Mais ce qui doit passer pour un Phénomene des plus extraordinaires, c'est que, dans ces Isles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour se transformer en animaux vivans, qui se détachent des branches, & qui volent en l'air, sans perdre la couleur de feuille. Leur corps se forme des fibres les plus dures. La tête est à

(32) C'est l'arbre d'où l'on tire le sang de dragon.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

l'endroit, par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reste se change en aîles (33).

Cacao.

On a porté, de la Nouvelle Espagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié, pour dispenser les Habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique.

Aimir.

L'arbre, qu'on appelle Aimir, est moins remarquable, par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété, qu'il a de se remplir d'une eau très claire, que les Chasseurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc. L'espece de canne, qu'on nom-

Mambeu ou Vexuco.

(33) Carreri, qui parle de cette métamorphose, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ses termes : » Le Pere » Joseph d'Orense, Cor» delier, & Provincial de » la Province de Saint» Gregoire, aux Philippi» nes, m'a dit que pen» dant qu'il étoit Curé du » Village de Camalie, dans » une des Isles de Cama» rines, il l'avoit vû de » ses propres yeux, & » m'en a fait un écrit au» tentique, que je conser» ve. Dom Gines Barrien» tos, Evêque de Troye, » & Coadjuteur de l'Ar» chevêché de Manille, » m'a confirmé la même » chose. S'il m'appartenoit » de raisonner là-dessus, » je dirois qu'il n'y a » qu'une maniere d'expli» quer cette merveille : » c'est en supposant qu'un » ver s'engendre d'une tel» le feuille & prend en» suite des aîles, comme » on le voit tous les jours » aux mouches, aux cou» sins, aux vers à soie, & » mille autres. *Ubi supra*, page 189.

me ordinairement Manbou, à l'exemple des Portugais, & que les Eſpagnols appellent Vexuco, croît au milieu de tous ces arbres, les embraſſe comme le lierre, & monte juſqu'à la cime des plus grands. Il eſt couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorſqu'on le coupe, il en ſort autant d'eau claire qu'un homme en a beſoin pour ſe déſaltérer; de ſorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais riſque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes eſt connue par toutes les Relations.

On ne parle point des Platanes (34), des cannes de ſucre, des Ananas, que les Eſpagnols appellent Poñas, du gingembre, de l'indigo, ni d'un grand

(34) Les Portugais les appellent Figues des Indes. On a vû leur deſcription dans un autre lieu. Mais voici les Obſervations de Carreri ſur ceux des Philippines. Il y en a de diverſes ſortes & de divers goûts. L'un s'appelle *Obiſpo*, parce que ſon excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, Plantano di Pipita, que les Inſulaires cultivent autour de leurs Maiſons, non ſeulement pour jouir de l'ombre de ſes feuilles, mais pour les faire ſervir de plats & de ſerviettes; un troiſieme, Tanduque, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui ſe mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatrieme, Vendicoxol, qui n'eſt pas moins eſtimé; un cinquieme, Dedo de Dama, qui l'eſt encore plus. Les Habitans croyent ce fruit ſi ſain, qu'ils le donnent aux Malades.

Divers platanes des Philippines.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

nombre de plantes & de racines, qui sont communes à la plûpart des Régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines, qu'il faut chercher les Camotes, espece de grosses raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les Glabis, dont les Insulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'Ubis, qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les Xicamas, qui se mangent confits, ou cruds, au poivre & au vinaigre, des carotes sauvages qui ont le goût des poires, & le taylan qui a celui des patates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance, que la plûpart des Sauvages ne pensent point à se procurer d'autres alimens.

Camotes.

Glabis.

Ubis.

Xicama.

Taylan.

Fleurs particulieres à ces Isles.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en sont toujours parsemés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment Zampaga. Elle ressemble au Mogorin des Portugais. C'est une espece de petite rose blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de notre Jasmin. On en distingue deux autres, le Solafi, & le Locoloco, qui ont l'odeur de

Zampaga, Solafi, Locoloco, Balanoy.

du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de Balanoy, Torongil & Damoto, donne une petite semence de l'odeur du baume, qui est très bonne pour l'estomach, & que les personnes délicates mêlent avec le Betel. Le Daso jette une odeur aromatique, jusques dans sa racine. Le Cablin, qui est plein d'odeur, lorsqu'il est cueilli, en rend encore plus, lorsqu'il est sec. La Sarafa, nommée par les Espagnols Oja de-Saint-Juan, est une très belle fleur, dont les feuilles sont fort larges & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes sont remplies, on y en trouve une espece plus chaude & plus forte, qui se nomme Langeovas.

Daso.

Cablin.

Sarafa.

On assure qu'il n'y a point d'Isles au Monde, qui produisent plus d'herbes médicinales. Celles, qui se trouvent en Europe, ont aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort supérieur. Mais on vante encore plus celles qui sont propres au terrein & au climat. Le Pollo, herbe fort commune & semblable au pourpier, guérit, en très peu de temps, toutes sortes de blessures. La Pansipane en est une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la féve : appliquée sur les plaies,

Herbes médicinales.

Pollo.

Pansipane.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aprés avoir été bien pilée, elle en chaſſe toute la corruption. La Golondrine a la vertu de guérir preſque ſur le champ la dyſſenterie. Quantité d'autres herbes guériſſent les bleſſures, ſi l'on en boit la décoction. Une autre ſert, comme l'Opium, à faire perdre la raiſon dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'ennemi; & l'on aſſure que ceux qui en ont pris ne rendent point de ſang par leurs bleſſures. Carreri donne, pour garants de cette vertu, un Gouverneur Portugais & pluſieurs Miſſionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes, l'une qui étant appliquée ſur les reins, empêche de ſentir aucune laſſitude; l'autre, qui gardée dans la bouche, ſoutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours ſans manger.

Autres Simples d'une merveilleuſe vertu.

Les mêmes qualités de l'air, qui produiſent beaucoup d'animaux venimeux dans les Iſles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin ſi ſubtil, que, non ſeulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, juſqu'à répandre une contagion mortelle, lorſqu'elles ſont en fleur. D'un autre côté,

Poiſons & Antidotes.

on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contrepoisons. Sans parler du Bezoar, qui est d'une vertu merveilleuse aux Philippines, & qui se forme dans le ventre des chevres & des cerfs; le Manungal en poudre, donné dans de l'eau tiede, ou de l'huile de coco, est souverain pour les fievres malignes & pestilentielles. La feuille d'Alipayon, qui ressemble à celle du Platane, nettoye parfaitement une plaie, & fait revivre la chair. La racine du Dilao, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les plaies des fleches & des épines empoisonnées. Une herbe que les Espagnols nomment Culebras, & les Tagales Carogtong, est si puissante pour réunir les parties séparées, qu'un serpent, coupé en deux, se rétablit dans sa forme par l'usage qu'il en fait. Un bois, nommé Dectan, a la même vertu. Le fruit de l'Amuyon, qui est de la grosseur d'une noisette, & piquant comme le poivre, guérit les maux causés par le froid. Le Pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui se nomme Camandag, est si venimeux, que ses feuilles mêmes sont mortelles. La liqueur, qui distille de son tronc, sert aux Insulaires pour empoisonner la

Bezoar.

Manungal.

Alipayon.

Dilao.

Culebras ou Carogtong.

Amuyon.

Camandag; & sa dangereuse vertu.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

pointe de leurs fleches. L'ombre seule de l'arbre fait perir l'herbe aux environs. S'il est transplanté, il détruit tous les arbres voisins, à l'exception d'un arbrisseau, qui est son contrepoison, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déserts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbrisseau, pour se garantir de la pernicieuse vertu du Camandag.

Maca Bubay.

Le Maca Bubay, dont le nom signifie ce qui donne la vie, est une espece de lierre de la grosseur du doigt, qui croît au-tour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les Insulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes sortes de poisons. La racine du Bubay, prise du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée sur les plaies, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les bâtimens, & les pénetre de ses racines jusqu'à renverser de grands édifices. Il vient aussi dans les montagnes, où il est fort honoré des Indiens (36).

(36) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frere Jésuite, Allemand, nommé George Carrol, pour

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Plantes sensitives.

De plusieurs plantes sensitives, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuyoit sa main, & qu'elle se retiroit sous l'eau de la mer. Celle que les Espagnols ont nommée Verguenzosa, ou la Honteuse, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque légerement qu'on la touche, elle se retire & ferme très légerement ses feuilles. La Spugna & l'Urtica Marina se trouvent aussi dans les Isles.

tic aire du College de Manille, en avoit fait la description en deux Volumes *in folio*, avec les figures si bien faites d'après le naturel, qu'avec le livre en main on les reconnoissoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs vertus & la maniere de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ses connoissances lui venoient des Indiens, qui sont d'admirables Herboristes. Cet Ouvrage, dit Carreri, mériteroit d'être publié pour le bien commun. Il ajoute qu'il ne manqua point de le représenter au Supérieur & au Frere Carrol. *Page* 203.

§ X.

Langues & Uſages des Inſulaires.

Six langues différentes.

LA différence des Nations, que le haſard ou leur propre choix a raſſemblées aux Philippines, entraîne auſſi celle des langues. On en compte ſix dans la ſeule Iſle de Manille; celles des Tagales, des Pampangas, des Biſayas, des Cagayans, des Iloccos, & des Pangaſinans. Celles des Tagales & des Biſayas ſont les plus uſitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations ſauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'aſſurer que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caracteres des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils reſſemblent auſſi par leur ſtupidité. Dans leur écriture, ils ne ſe ſervent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize conſonnes. Leur méthode eſt d'écrire de bas en haut, en mettant la premiere ligne à gauche, & continuant vers la droite; contre l'uſage des Chinois & des Japonois, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Eſpagnols leur

Maniere d'écrire des Inſulaires.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivoient sur la partie polie de la canne, ou sur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & se servent de l'Espagnole.

Jugement des Causes.

La premiere Loi, parmi eux, est de respecter & d'honorer les Auteurs de leur naissance. Toutes les Causes sont jugées par le Chef du Barangué, assisté d'un conseil des Anciens. Dans les Causes civiles, on appelle les Parties; on s'efforce de les accommoder; & si ce prélude est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendans se plaint, le Juge devient sa Partie; & s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les Causes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour satisfaire la Partie offensée, le Chef & les principaux du Barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort est lui-même un des principaux, toute sa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, jusqu'au jour où

Forme Criminelle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. quelque Médiateur propose pour compensation une certaine quantité d'or, dont la moitié se donne aux Pauvres, & l'autre à la femme, aux enfans, ou aux parens du Mort.

Maniere de découvrir & de punir le vol. A l'égard du vol, si le coupable n'est pas connu, on oblige toutes les personnes de mettre quelque chose sous un drap, dans l'esperance que la crainte portera le voleur à profiter d'une si belle occasion pour restituer sans honte. Mais si rien ne se retrouve par cette voie, les Accusés ont deux manieres de se purger. Ils se rangent sur le bord de quelque profonde riviere, une pique à la main, & chacun est obligé de s'y jetter. Celui qui sort le premier est déclaré coupable; d'où il arrive que plusieurs se noyent, par la crainte du châtiment. La seconde épreuve consiste à prendre une pierre, au fond d'un bassin d'eau bouillante. Celui qui refuse de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

On punit l'adultere par la bourse. Après le payement, qui est reglé par la Sentence des Anciens, l'honneur est rendu à l'offensé; mais avec l'obligation de reprendre sa femme. Les châtimens sont rigoureux pour l'inceste. Toutes ces Nations sont livrées au plai-

sir des sens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauses pénales pour le cas de répudiation, qui ne passe pas pour un deshonneur lorsqu'on s'assujettit aux conditions reglées. Les frais de la noce sont excessifs. On fait payer au Mari l'entrée de la maison, ce qui se nomme le Passava; ensuite la liberté de parler à sa femme, qu'on appelle Patignog; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de Passalog; enfin, pour consommer le mariage, il paye aux parens le Ghina-puang, qui est proportionné à leur condition. Autrefois la dot étoit pour le Beau-pere, qui en disposoit, à sa mort, comme d'un bien propre; ou si la fille étoit orpheline, ses parens prenoient la dot, pour la distribuer aux enfans qui devoient sortir d'elle. La Noce étoit célebrée par un sacrifice, chez la Prêtresse, qui portoit le titre de Catalona, & qui donnoit sa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du festin. Si, dans la suite, il naissoit quelque different entre le mari & sa femme, on faisoit un autre sacrifice, où le mari devoit égorger la victime.

Femmes & Mariages.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Supplement à la Polygamie.

La Polygamie n'étoit point en usage chez les Tagales, mais si le mari n'avoit point d'enfans de sa femme, il pouvoit recevoir une Esclave dans son lit. Les Bisayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la premiere héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers seulement. L'or de la dot se mesuroit, & ne se pesoit point. L'adoption étoit en usage dans cette Nation.

Coutume extrêmement barbare.

Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume aussi barbare que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chérement, pour ôter la virginité aux filles; parce qu'elle étoit regardée comme un obstacle aux plaisirs du mari. A la vérité, il ne reste aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Espagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, sur le témoignage des Missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été désirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité, qui l'empêche d'être heureux avec elle (37).

(37) Carreri, *ubi supra*, page 158.

La Nobleſſe, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une diſtinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'induſtrie ou par la force, c'eſt-à-dire, en excellant dans quelque profeſſion. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chaſſe. Depuis qu'ils ſont ſoumis aux Eſpagnols, ils ont contracté la pareſſe de leurs Maîtres, quoiqu'ils ſoient capables de travailler avec beaucoup d'adreſſe. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Iſles, ils font des boëtes, des caiſſes & des étuis de diverſes couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont juſqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en ſoie cauſe de l'admiration aux Européens.

Rangs & occupations des Inſulaires.

On a remarqué, depuis long-temps, que jamais ces inſulaires ne mangent ſeuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un Mari, qui perd ſa femme, eſt ſervi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari reçoivent le même office de trois veuves. On ne

Autres uſages qui leur ſont particuliers.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

souffre point la préſence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La ſépulture des Pauvres n'eſt qu'une ſimple foſſe, dans leur propre maiſon. Les perſonnes riches ſont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, eſt placée dans un coin de leur demeure, à quelque diſtance de la terre. On l'entoure d'une eſpece de treillage; & dans la même enceinte on met une autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du Mort, ſi c'eſt un homme, & les outils du travail, ſi c'eſt une femme. Avant l'arrivée des Eſpagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'eſclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil eſt noir parmi les Tagales, & blanc chez les Biſayas. Ils ſe raſent alors la tête & les ſourcils. Autrefois, après la mort des principaux, on gardoit le ſilence pendant pluſieurs jours, on ne frappoit d'aucun inſtrument, & la navigation ceſſoit ſur les rivieres voiſines. Certaines marques apprennoient au Public qu'on étoit dans un temps de

Comment ils traitent les Morts.

Deuil ſingulier.

silence, & portoient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahison, tous les Habitans de son Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que ses parens en eussent tiré vengeance, non seulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme ennemis.

La vengeance en fait partie.

Les Indiens Mores de ces Isles sont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux jusqu'aux épaules. Les Cagyans les portent plus longs; les Iloccos plus courts; & les Bisayas encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales se les coupent par devant, & laissent pendre ceux de derriere. Toutes les femmes des Isles sont d'une couleur peu différente, excepté celles des Bisayas, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez blanches. Elles portent leurs cheveux sans tresses, mais liés d'une maniere agréable. Comme la plûpart sont noires, celles qui ne le sont point assez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du musc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs

Figure, taille, & habits des Insulaires.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire qui sert à les conserver ; & les plus qualifiées les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Espagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni moustache, par le soin qu'ils prenoient de se les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans plusieurs Isles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. L'ancien habit des hommes est un pourpoint leger, qui vient à peine jusqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent le reste du corps, de quelque étoffe, souvent ornée d'or, qu'ils passent entre leurs jambes, comme les Indiens en de-çà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles ; aux jambes, des cordons noirs, & aux doigts, plusieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient sous un bras, fait le reste de leur ajustement, avec une toile sur la tête, en forme de bonnet ou de turban, qu'ils nomment Mamputon, & dont les plus galans laissent pendre un bout sur leurs épaules. Quelques-uns se servent d'un habillement court, nommé Chinina. Les femmes n'en portent pas d'autre ; mais

elles y ajoutent une longue toile, qu'elles appellent Saras, pour servir de juppe, & lorsqu'elles sortent de leurs maisons, elles se couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reste, leur principale ambition consiste dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de souliers, pour se tenir les jambes fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui se piquent d'être vêtues à l'Espagnole, ne paroissent jamais sans être chaussées.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Autrefois, malgré leur habillement, tous ces Insulaires se marquoient la peau de plusieurs figures; & de-là vient le nom de Pintados, que les Espagnols ont donné à la principale Isle des Bisayas, qui regardoient ce bisarre ornement comme une marque de noblesse & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & suivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes se peignoient jusqu'à la barbe & aux sourcis; les femmes, une main entiere, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Ilocos sont les seuls qui conservent cet usage dans l'Isle de Manille.

Ornemens de leur peau.

Ils se saluent entr'eux fort civile-

Maniere dont ils se saluent.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ment, en ôtant, de dessus leur tête, l'espece de bonnet, qu'ils nomment Manputon. S'ils recontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps assez bas, en se mettant une main, ou toutes les deux, sur les joues, & levant en même temps un pied en l'air, avec un genou plié. Cependant, quand c'est un Espagnol qu'ils voyent passer, ils font simplement leur révérence, en ôtant leur Manputon, baissant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nourriture.

Ils sont assis, en mangeant, mais fort bas; & leur table est fort basse aussi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'est qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plûpart ne mangent de viande, que les jours de fête.

Leur Musique & leurs amusemens.

Leur musique & leurs danses ressemblent aussi à celles des Chinois. L'un chante, & les autres repetent le couplet, au son d'un tambour de métal. Ils représentent, dans leurs danses, des combats feints, avec des pas & des mouvemens mesurés. Ils expriment diverses actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Aussi, les Espagnols

ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Leur Religion, & maniere dont on la connoît.

On n'a rien trouvé, jusqu'à présent, qui puisse jetter du jour sur la Religion & l'ancien Gouvernement des Insulaires naturels. Les seules lumieres qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espece de tradition, dans des chansons qui vantent la Généalogie & les faits héroïques de leurs Dieux. On sçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un respect singulier, & que les chansons Tagales nomment Barhala-May-Capal, c'est-à-dire Dieu Fabricateur. Ils adoroient les animaux, les oiseaux, le Soleil & la Lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de riviere, qu'ils n'honorassent par des sacrifices; ni sur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins; & c'étoit un sacrilege de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

ils sont persuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils croient voir, sur la cime de ces arbres, divers fantômes, qu'ils appellent Tibalang, avec une taille giganteſque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très étendues & le corps peint. Ils reconnoiſſent, diſent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le ſoutiennent avec toutes les marques d'une forte perſuaſion; tandis que les Eſpagnols n'apperçoivent rien (38).

Apparitions prétendues.

Divinités bizarres.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Biſayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un préſidoit aux montagnes, l'autre aux ſemences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conſervation des enfans. Ils mettoient au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs biſayeux, qu'ils invoquoient auſſi dans leurs beſoins; & ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choiſiſſoient, pour leur ſépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, parti-

(38) Le Dictionnaire Tagale, compoſé par un Cordelier, s'étend fort au long ſur ces fantômes.

culiérement sur les pointes qui s'avancent dans la mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le secours des mêmes traditions, ils content quantité de fables sur la Création du Monde, & sur ses premiers Habitans.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Les Espagnols ne trouverent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute distinction. Dans les guerres continuelles que les Insulaires avoient entr'eux, ils se liguoient avec les plus hardis ou les plus puissans. Chaque petit Etat portoit le nom de Barangué, qui signifie Barque; apparemment, parce que les premieres familles y étant venues dans un Barangué, elles étoient demeurées soumises aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, & ce titre s'étoit conservé. Ils passoient les jours entiers, par mer & par terre, à chercher des victimes; & lorsqu'ils en avoient assez trouvé pour assouvir leur rage, ils reprenoient l'usage de la voix, avec leurs habits de fêtes, pour exprimer leur satisfaction, par des cris & des transports.

Ancienne forme de Gouvernement.

Dampier, qui étoit à Mindanao (39) en 1686, y fit, dans un assez long sé-

Observations de Dampier sur Mindanao.

(39) *Voyez* ci-dessus l'article de cette Isle.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

jour, quelques observations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce Portrait des Habitans : » Les Mindanayens sont » de taille médiocre. Ils ont les membres » petits, le corps droit & la tête me- » nue ; le visage ovale, le front plat, » les yeux noirs & peu fendus, le nez » court, la bouche assez grande, les » levres petites & vermeilles, les dents » noires & fort saines, les cheveux » noirs & luisans, le teint basané, mais » tirant plus vers le jaune clair, que » dans les autres Parties des Indes, par- » ticuliérement pour les femmes. Leur » coutume est de porter l'ongle du pou- » ce fort long, sur-tout celui du pou- » ce gauche. Ils ne le coupent jamais, » quoiqu'ils le raclent souvent. Ils ont » naturellement beaucoup d'esprit. Ils » sont agiles & laborieux, quand ils » le veulent ; mais, en général, fai- » néans & larrons, sans goût pour le » travail, s'ils n'y sont forcés par la » faim. A la vérité, leur paresse vient » aussi de la sévérité de leurs Princes, » qui les tiennent dans une rigoureuse » dépendance. Ces Maîtres tyranniques » leur prenant tout ce qu'ils gagnent, » ils ne pensent à se procurer que ce » qui est d'usage présent, c'est-à-dire, » ce qu'ils peuvent porter de la main

Caractere des Insulaires.

» à la bouche. La plûpart n'en ſont » pas moins orgueilleux. Ils marchent » avec beaucoup de fierté; aſſez civils » neanmoins à l'égard des Etrangers, » liant connoiſſance avec eux & les » recevant avec beaucoup de franchiſe; mais implacables pour leurs ennemis, vindicatifs au ſuprême degré, & capables d'employer ſouvent » le poiſon, pour ſatisfaire leur reſſentiment (40).

» Leurs habits conſiſtent dans une » ſimple veſte & un haut-de-chauſſe. » Ils vont jambes & pieds nuds; mais » ils ont ſur la tête un turban, dont » les deux bouts ſont garnis de frange » ou de dentelle, & ſe raſſemblent par » un nœud qui en laiſſe pendre une » partie. Les femmes ſont mieux faites » que les hommes. Leurs cheveux ſont » noirs & longs, noués & pendans par » derriere. Elles ont le viſage plus long » que les hommes, & leurs traits ſont » fort réguliers, à l'exception du nez, » qui eſt très court, & ſi plat entre » les yeux, qu'on diſtingue à peine » cette partie. Leur front n'a pas non » plus d'élévation ſenſible. De loin, » elles paroiſſent extrêmement jolies;

Peinture des femmes.

(40) Voyages de Guillaume Dampier, Tome II, pages 367 & 368.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

» mais de près, on eſt frappé de ces
» imperfections. Leurs membres ſont
» fort petits; & leur habit n'eſt qu'une
» veſte, comme celle des hommes,
» avec une juppe d'une ſeule piece,
» couſue par les deux bouts, & trop
» large de deux pieds pour le corps.
» Auſſi peuvent-elles la porter par les
» deux bouts & la tourner de haut en
» bas, en pliſſant le côté trop large,
» pour la proportionner à la groſſeur
» du corps. La veſte, ou la robe, eſt
» ouverte, & deſcend un peu au-deſ-
» ſous des reins. Les manches en ſont
» beaucoup plus longues que les bras,
» & ſi étroites par le bout, qu'à peine
» y peut-on paſſer les mains; mais elles
» ſe plient ſur le poignet (41). Le mê-
me Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, ſur-tout pour les Blancs. Elles ſe familiariſeroient aiſément avec eux, ſi l'uſage du Pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toujours ſous les yeux de leurs Maris.

Agréable maniere de mendier.

Ces Indiens ont une maniere de mendier, qui eſt particuliere à leur

(41) *Ibidem*, page 369.

Isle, & dont l'Auteur trouve la source dans le peu de commerce qui s'y fait. Lorsqu'il y arrive des Etrangers, les Insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un Camarade, termes qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il desire une Pagaly. Ils entendent par l'un, un ami familier; & par l'autre, une intime amie. On est obligé d'accepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la même voie. Chaque fois que l'Etranger descend à terre, il est bien reçu chez son Camarade ou chez sa Pagaly. Il y mange, il y couche pour son argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le betel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

La Capitale de l'Isle porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au Midi de l'Isle, à sept degrés vingt minutes de latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite riviere, qui n'est qu'à deux milles de la Mer. Les maisons y sont d'une forme extrêmement singuliere. On les éleve sur des pilo-

Ville Capitale de Mindanao, & singularité de ses Edifices.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

tis, qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Edifice. Aussi n'ont-elles qu'un étage, divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toit est large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque maison offre ainsi sous elle, un grand espace à jour, qui ressemble à nos Halles, mais qui, pour être si clair, n'en est pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourrissent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloison, & s'en font une basse-cour.

Palais du Sultan.

Le Palais du Sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve, dans la premiere chambre, une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affuts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on distingue un petit Bâtiment élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la Salle du Conseil, & celle où l'on reçoit les Ambassadeurs & les Marchands étrangers. Elle est cou-

verte

verte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les Conseillers sont assis les jambes croisées.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Il y a peu d'Artisans dans cette ville. Les principaux sont les Orfévres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfévres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les Forgerons travaillent aussi bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si peu d'invention (42). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent sur une pierre fort dure, ou sur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, sur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaisseaux. Presque tous les Habitans sont Charpen-

Arts de Mindanao.

(42) Il faut bien se garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs soufflets. C'est un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou est un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes bouchent le trou du tronc d'arbre, chassent l'air & le poussent dans le tuyau. Au reste, le tuyau du bout fait jouer aisément cette grossiere machine. *Ibid.* page 374.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

tiers. Ils sçavent tous manier la hache droite & la courbe. Mais il n'ont point de scies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux ; & de chaque moitié, ils font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible ; mais le bois, conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

Témoignage du Pere le-Clain sur les Pintados.

Le Pere le-Clain, Missionnaire Jésuite, parcourut, en 1697, la Province de los-Pintados. Ce sont, dit-il, de grandes Isles, séparées les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuse. On y comptoit déja soixante & dix-sept mille Chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante & un Missionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Isles, qui ne sont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y ayent aucune communication, & dont il raconte la découverte (43).

(43) Dans une Lettre du premier Recueil des Lettres édifiantes, seconde Edition. Le même récit se trouve dans l'Epître du sixieme Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui proposent une Mission dans ces Isles. On y en trouve même la Carte, composée sur les témoignages & de la maniere qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs assurent que si ces Isles exi-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIP. PINES.

Découverte des Isles nommées Palaos.

Par quel hasard.

En faisant la visite des Etablissemens de son Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Isle de Samal, la derniere & la plus Méridionale des Pintados. Il y trouva vingt neuf Palaos ; c'est le nom qu'il donne, aussi, aux Habitans des Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est, qui regnent sur ces Mers depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Isles, dans la Baie de cette Bourgade, qui se nomme Guivam. Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, sur deux Barques, au nombre de trente cinq, pour passer dans une Isle voisine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pû les rapprocher de terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant soixante dix jours, avec si peu de provisions, qu'ils avoient souffert long-temps la faim & la soif. Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Isle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer les avoit apperçus ; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des signes, à passer par le

étoient dans la position qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaisseaux eussent passé par-dessus, en traversant cette Mer.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Canal qu'il leur montroit, pour éviter des bancs de sable & des écueils, sur lesquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas cessé de les repousser au rivage. Alors le Guivamois, touché de compassion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit secourir avoient mal expliqué ses intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettés au milieu des flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avoit sauvés comme malgré eux, en les conduisant au Port.

Une tempête jette à Guivam deux Barques inconnues.

Ils avoient pris terre le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plûpart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidement des cocos; mais lorsqu'on leur avoit présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'Asie, ils l'avoient regardé avec admiration; & prenant les

grains pour des vermiſſeaux, ils avoient refuſé d'y toucher. Rien n'avoit tant ſatisfait leur goût que les groſſes racines, ſur-tout celles qu'on nomme Palavans. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Iſle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois ſur la même Côte. Elles les avoient auſſi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnoître auſſi pour être des mêmes Iſles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendreſſe & de joie. Les reſpects, qu'ils avoient vû rendre au Miſſionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ſes mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer ſa miſéricorde & lui demander la vie. Sa compaſſion pour leurs peines, & les careſſes qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inſpirer de la confiance. Il les avoit diſtribués dans les maiſons des Habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres; mais il avoit voulu qu'on ne ſéparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux enſemble, dans la crainte de cauſer trop de chagrin à ceux qui ſe verroient ſeuls. De trente cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en reſtoit que trente. La faim & les incommodités d'une lon-

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

gue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage ; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

Lumieres que le Pere le-Clain tire de ces Etrangers.

C'est sur leur récit, que le Pere le-Clain donne la Description de leurs Isles. Elles sont au nombre de trente deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au Midi que les Isles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude Septentrionale, & sous le même parallele que Guivam, puisque ces Etrangers venant droit de l'Est à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces Isles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'Est à l'Oüest sous le treizieme parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Oüest, l'apperçut pour la premiere fois. Les uns la nommerent Caroline, du nom de Charles II, Roi d'Espagne ; & d'autres, l'Isle de saint-Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaisseau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Ma-

tianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même Isle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été sans succès.

Etat de leurs Isles.

Les Etrangers ajoutoient que de leurs trente deux Isles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montroient un monceau de sable, pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurrec, qui est la plus considérable de leurs Isles (44), est celle où le Roi tient sa Cour. Les autres ne lui sont pas moins soumises. Il se trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du Pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fussent à demi nuds, la plûpart avoient un air de grandeur, & des manieres qui marquoient la distinction de leur naissance. Le Seigneur avoit tout

(44) Les autres se nomment Panlok, Lamululatup, Saraon, Layyay, Yarapie, Valayyay, Satavan, Cutac, Yralue, Piraulop, Ytai, Pic, Piga, Puc, Falait, Ca uvaruvong, Ylam, Lamuliur, Tavas, Saypen, Tacaulap, Rapiyang, Tavon, Mutacusan, Piytu, Olatan, Palu, Cucumyar, Pyalucunung, Piculat, Hulatan, & Tagyan. Les trois dernieres sont celles qui n'ont que des oiseaux pour Habitans.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverſes figures. Les autres hommes avoient auſſi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du viſage, ils avoient quelque reſſemblance avec les Inſulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une eſpece de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuiſſes, & qui ſe replioit pluſieurs fois au-tour du corps. Ils avoient, ſur les épaules, plus d'une aune & demie de groſſe toile, dont ils ſe faiſoient une ſorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laiſſoient pendre négligemment par derriere. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur deſcendoit un peu plus bas, de la ceinture ſur les genoux.

Leur langue n'a rien de ſemblable à celle des Philippines, ni même à celle des Iſles Marianes. Il parut, au Pere le-Clain, que leur maniere de prononcer, approchoit de la prononciation des Arabes. La plus diſtinguée de leurs femmes avoit pluſieurs anneaux & pluſieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matiere inconnue aux Miſſionnaires, qui reſſemble aſſez à de l'am-

bre gris, mais qui n'eſt pas tranſparente.

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

Ces Inſulaires n'ont pas de vaches dans leurs Iſles. Ils parurent effrayés, lorſqu'ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, auſſi bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maiſon des Miſſionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils ſe nourriſſent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils euſſent aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adoraſſent des Idoles. Toute leur vie paroiſſoit animale, c'eſt-à-dire, uniquement bornée au ſoin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour les repas. La faim & la ſoif les déterminent, lorſqu'ils trouvent de quoi ſe ſatisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne ſuffiſent point pour le cours d'une journée.

Informations ſur leurs uſages.

Leur civilité, ou la marque de leur reſpect, conſiſte à prendre, ſuivant qu'ils ſont aſſis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le viſage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques ſcies d'écaille, qu'ils

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

aiguiſoient en les frottant ſur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occaſion d'un Vaiſſeau Marchand qu'on bâtiſſoit à Guivam, de voir la multitude des inſtrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient ſucceſſivement, avec une vive admiration. Les métaux ne ſont pas connus dans leur Pays. Le Miſſionnaire leur ayant donné, à chacun, un aſſez gros morceau de fer, ils marquerent plus de joie que s'ils euſſent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce préſent, ils le mettoient ſous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'oſſemens humains. Mais ils paroiſſoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles ſe terminoient par quelques coups de poing, qu'ils ſe donnoient ſur la tête; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colere, leurs amis s'entremettoient pour appaiſer le différend. Cependant, loin d'être ſtupides ou peſans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Iſles Marianes, ils ſont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laiſſent également croître

leurs cheveux, qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils se peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoissoient tous la préparation. Leur joie étoit continuelle, de se trouver dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Isles, & d'engager leurs Compatriotes à les suivre. Le Gouverneur de Manille les faisoit encourager dans cette disposition, pour la faire servir à soumettre toutes leurs Isles au joug de l'Espagne; & les Missionnaires le secondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une si belle porte pour la propagation de l'Evangile (45).

Zele des Missionnaires.

(45) Relation du Pere le Clair, dans une Lettre à son Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jésuites, nommés le Pere Cortil, & le Pere du Beron, entreprirent, en 1710, de porter l'Evangile aux Isles Palaos, avec divers secours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Espagne. Joseph Somera, dont on a publié une courte Relation dans l'onzieme Recueil des Lettres édifiantes, nous apprend qu'étant descendus dans une de ces Isles, tandis qu'après leur debarquement le Vaisseau fut emporté au large par les Courans & les Brises, ils demeurerent abandonnés à la merci des Insulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaisseau ne débarquerent point. L'unique éclaircissement qu'ils rapporterent, c'est qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Isle, ils se trouverent par cinq degrés seize minutes de latitude du Nord, & la variation, au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord Est. Ensuite, s'étant approchés d'une autre Isle

DESCRIPT. DES ISLES PHILIPPINES.

à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils se trouverent par sept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Isle.

L'année suivante, le Pere Serrano tenta la même entreprise, muni de Brefs du Pape & d'autres pieces pour lesquelles on a déja renvoyé au sixieme Tome des Lettres édifiantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jésuite & l'élite de la Jeunesse du Pays. Le troisieme jour de leur navigation, le Vaisseau fut brisé par une violente tempête; & tous périrent, à la réserve de deux Indiens & d'un Espagnol, qui échapperent du naufrage, pour en porter la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les Isles Palaos est encore dans une véritable obscurité.

NAVIGATION AUSTRALE,

OU

VOYAGE

DE JACQUES LE-MAIRE,

Pour la découverte d'un nouveau passage au Sud du Détroit de MAGELLAN.

INTRODUCTION.

TANDIS que les Hollandois ne se virent disputer le passage du Détroit de Magellan, que par les Espagnols, diverses Compagnies, formées dans plusieurs villes de leurs Provinces, suivirent heureusement cette route sur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats mêmes de Hollande ayant accordé, à la Compagnie générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portoient défense à toutes les autres de passer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déja découvert, un Marchand, nommé Jacques le-Maire, originaire d'Amsterdam, quoiqu'établi dans la petite ville d'Egmont, employa toutes ses reflexions à trouver quelque nouvelle voie, sans

INTRODUCTION.

nuire au privilege excluſif de la Compagnie générale.

Le Maire eſt inſtruit par Cornelis Schouten.

Il avoit eu pluſieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la Marine, qui avoit fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avoit parcouru toutes les Régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conſervant ſon ancienne ardeur pour les voyages de long-cours, fit comprendre à le-Maire qu'il y avoit ſans doute une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas compriſe dans la défenſe des Etats, il devoit être permis d'y paſſer. D'ailleurs ils ſe flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux pays, d'y faire un gros Commerce, & de ramener leurs Vaiſſeaux chargés de précieuſes Marchandiſes. Le-Maire s'attribua, là-deſſus, d'importantes connoiſſances. Il conclut que ſi l'entrepriſe manquoit de ſuccès, on pourroit paſſer furtivement par l'ancien Détroit, & ſe rendre par la mer du Sud aux Indes Orientales : Voyage dont il y auroit toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux ſages Marchands réſolurent de pénétrer dans la partie Auſtrale du Monde, qui étoit

encore inconnue, au Midi du Détroit de Magellan; & de chercher un nouveau passage dans la mer du Sud, en se conduisant par diverses observations qu'on avoit faites aux environs de ce Détroit. Par leur Charte-partie, ou leur Traité, le-Maire devoit fournir la moitié des frais du Voyage, du Vaisseau & de la Cargaison; & Schouten, se chargeant de l'autre moitié avec le secours de ses amis, prenoit encore sur lui les soins de l'équipement & des préparatifs. Bien-tôt on vit entrer dans leurs vûes plusieurs personnes d'une considération distinguée, qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs, & dont le crédit leur fit rassembler de grosses sommes; mais sans déclarer, à ceux qu'ils associoient, le motif de l'entreprise, & la nature de leurs espérances. Ils équiperent, à Horn, deux Bâtimens, dont le plus grand, nommé la Concorde, étoit du port de trois cens soixante tonneaux. L'autre fut un simple Yacht. Schouten, qui entendoit la navigation, prit la qualité de Maître ou de Commandant du premier, & le-Maire se réduisit à celle de Commis. Ils avoient, à bord, soixante cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pieces de petit canon, douze pier-

INTRODUCTION.

riers, des mousquets & des munitions de guerre, deux Chaloupes, l'une à voile, & l'autre à rames, une Barque & un Canot, & double provision de toutes sortes d'agrets.

Comme leur dessein ne cessa point d'être un mystere pour le Public, la principale condition de l'engagement, pour les Officiers & les Matelots, fut d'aller où le Capitaine jugeroit à propos de les conduire. On parla différemment d'une si singuliere entreprise, & le Peuple donna aux Intéressés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de Compagnie Australe (46). Rien ne ressembloit mieux à ces premiers Voyages de Gama & de Magellan, qui avoient été entrepris avec de grands motifs & beaucoup de confiance, mais sans objet certain, sans clarté dans les lumieres, sans ressource dans les fâcheuses suppositions; en un mot, comme au hazard. Aussi l'agrément de ce Journal ne consistera-t-il, que dans une grande variété de nouvelles images. Il fut composé par Aers Classen, Commis du Yacht, sur

Chercheurs d'or, ou Compagnie Australe.

(46) Journal de la Navigation Australe de Jacques le-Maire & Willems-Cornelis Schouten, dans le Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome IV, pages 570 & précédentes.

INTRODUCTION.

les propres observations & sur celles des autres Chefs.

LE-MAIRE. 1615. Départ.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux Bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 d'Octobre, que sur le midi, à la hauteur de quatre dégrés vingt sept minutes du Nord, on entendit un grand bruit à l'avant de la Concorde. Le Pilote jettant les yeux au-tour de lui, vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit, dans la suite, que c'étoit un monstre marin, dont la corne avoit donné dans le bordage avec tant de violence, qu'elle s'y étoit rompue. Lorsque le Vaisseau fut mis en carene, au Port *Desiré*, on vit à l'avant, sept pieds sous l'eau, une corne fort enfoncée, à peu près de la figure & de l'épaisseur d'une dent d'éléphant, qui n'étoit pas creuse, mais parfaitement remplie, & d'un os fort dur. Elle avoit pénetré au travers des trois bordages, jusque dans l'éguillette, c'est-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du Bâtiment (47). Le sang étoit sorti de la playe avec assez d'abon-

Etrange accident, causé par un monstre marin.

(47) L'Auteur observe que ce fut un grand bonheur, qu'elle eût donné droit dans l'éguillette qui étoit sur le serrage; car si elle étoit passée entre

LE-MAIRE. 1615. dance, pour teindre l'eau dans un grand espace.

Les Equipages sont informés du dessein des Chefs.

Le 20 du même mois, on passa la Ligne. Les Equipages ignoroient encore l'intention de ses Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, » portant que les deux » Vaisseaux chercheroient un autre pas- » sage que celui de Magellan, pour » entrer dans la mer du Sud & pour » y découvrir certains Pays méridio- » naux, dans l'espérance d'y faire d'im- » menses profits; & que si le Ciel ne » favorisoit pas ce dessein, on se ren- » droit par la même mer aux Indes » Orientales (48). Tout le monde reçut cette ouverture avec des transports de joye, & chacun se flatta de participer aux avantages d'une grande entreprise.

On arrive au Port au Desir.

Le 6 Décembre, à la hauteur de quarante sept degrés trente minutes, on eut la vûe des terres. C'étoit une Côte blanchâtre, qui paroissoit peu élevée, & qu'on reconnut pour celle du Port *Desiré*, ou du Desir. Après avoir passé la nuit à l'ancre on courut

deux éguillettes, & qu'elle n'eût rencontré que les trois bordages, elle y eût fait apparement un grand trou, qui auroit exposé le Vaisseau à périr. *Page 574.*

(48) Page 555.

le lendemain au Sud jusqu'à Midi. On étoit alors à l'entrée de la passe ; mais comme on s'avançoit dans le fort de la marée, les rochers dont parle Olivier Noort, & qu'il faut laisser au Nord, pour entrer dans ce Havre, se trouvoient couverts d'eau. On en découvroit quelques-uns au Sud, qu'on prit mal-à-propos pour les autres, & l'on courut plus au Sud, pour les éviter. Cette manœuvre écarta les deux Vaisseaux de la véritable passe, & les fit entrer dans une baye qu'on ne cherchoit pas, où l'on mouilla sur quatre brasses & demie d'eau : mais après la marée, il n'en resta que quatorze pieds ; & la Concorde ayant touché de l'arriere sur un fond de roches, son naufrage étoit certain, si la mer n'eût pas été calme, par la faveur d'un vent de l'Ouest. On trouva, dans cette Baye, quantité d'œufs sur les roches, de fort belles moules, & diverses sortes de poisson ; sur-tout des éperlans de la longueur de douze pouces, qui firent donner à ce lieu le nom de Baye des Eperlans. Une Chaloupe s'étant avancée vers les Isles des Pingouins, qui sont à deux lieues Est-Sud Est du Port Desiré, en apporta deux Lions de mer & cent cinquante Pingouins. Ces Lions,

LE-MAIRE. 1615.

On manque la passe.

Baye qu'on nomme des Eperlans.

LE-MAIRE. 1615.

qu'Olivier Noort a décrits avec admiration, ſont ici repréſentés un peu différemment. Leur grandeur eſt celle d'un petit cheval. Ils ont la tête d'un Lion, avec une criniere épaiſſe & rude. Leurs femelles ſont ſans criniere, & paroiſſent de la moitié moins groſſes que les mâles. On éprouva, comme Olivier Noort, qu'il n'eſt pas facile de les tuer. Cent coups de levier & de pinces de fer, qui leur faiſoient rendre le ſang par la gueule & par le nez, ne les empêchoient pas de fuir & de ſe ſauver dans les flots. Il falloit les atteindre de pluſieurs balles de mouſquet, ſous la gorge ou dans la tête (49).

Lions marins.

Le 9, au matin, on s'avança juſqu'à l'Iſle qu'Olivier Noort avoit nommée l'Iſle du Roi. Quelques Matelots deſcendus au rivage trouverent la terre preſqu'entiérement couverte des œufs d'une eſpece particuliere de Mouettes. On pouvoit étendre la main dans quarante cinq nids, ſans changer de place; & chaque nid contenoit trois ou quatre œufs, un peu plus gros que ceux des Vaneaux (50). Le 10, la même Chaloupe s'étant rendue de l'autre côté pour chercher de l'eau, on creuſa quatorze pieds ſans pouvoir trouver

Prodigieuſe multitude d'œufs d'oiſeaux.

(49) Page 580. (50) Page 578.

que de l'eau saumache, sur les montagnes comme dans les vallées. On vit des autruches, & des animaux assez semblables à des cerfs, qui avoient le cou presqu'aussi long que le reste du corps, & qui parurent extrêmement farouches. On trouva, sur une montagne, des monceaux de pierres, qu'on eut la curiosité de remuer, & sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avoient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travailloit d'un autre côté à carener les deux Vaisseaux, le feu prit malheureusement au Yacht, & s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi les Hollandois se trouverent resserrés dans le seul Bâtiment qui leur restoit.

LE-MAIRE, 1615.

Squelettes humains d'onze pieds de long.

Le 18, on laissa les Isles de Sebald à trois lieues au Sud-Est, & l'on se trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante un degrés. La navigation fut tranquille jusqu'au 24. On avoit gouverné au Sud quart-de-Sud-Ouest. Le matin du 24, après avoir vû les terres du côté droit, à la distance d'une lieue, on trouva fond sur quarante brasses. La Côte couroit à l'Est quart-de-Sud-Est, & présentoit de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi,

Terres que les Hollandois découvrent

LE-MAIRE. 1615. on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Eſt, qui parut auſſi fort élevée. On jugea que la diſtance, entre ces deux Côtes, pouvoit être d'environ huit lieues, & qu'il y avoit un paſſage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vûe des Courans, qui portoient au Sud dans cet eſpace. A midi, on ſe trouvoit à cinquante quatre degrés quarante ſix minutes. Un vent du Nord porta légérement le Navire Hollandois vers l'ouverture. Mais ſur la brune, il fut pris d'un calme; & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les Courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'Equipage dans la néceſſité de courir des bordées & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Baleines à milliers.

Le matin du 25, on ſe trouva proche de la Côte la plus Orientale, qui étoit fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, couroit à l'Eſt-Sud-Eſt autant que la vûe pouvoit s'étendre. On lui donna le nom de *Terre des Etats;* & celle qui étoit à l'Oueſt, fut nommée *Maurice de Naſſau.* Schouten & le-Maire ſe flatterent ici de trouver de bonnes Rades & des Bayes de ſable, parce que des deux côtés on voyoit des rivages ſablo-

Découverte de la Terre des Etats & de celle de Maurice de Naſſau.

neux. Le poisson, les pingouins, & les chiens marins y sont en abondance; mais on n'y découvre point un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Oueſt, avec un vent du Nord. On étoit à cinquante cinq degrés trente six minutes; d'où gouvernant au Sud-Oueſt, on remarqua que la Côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrêmité occidentale du pays de Maurice de Naſſau, couroit à l'Oueſt-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt, & qu'elle ne ceſſoit pas d'être haute & entrecoupée (51). LE-MAIRE, 1615.

Vers le ſoir, le vent s'étant rangé au Sud-Oueſt, les lames furent très groſſes pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce passage étoit d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureuſement découvert un paſſage ignoré juſqu'à ce jour (52). Bientôt il ne put en reſter aucun doute. On vit des *Jeans de Jenten* d'une grandeur extraordinaire, c'eſt-à-dire, des Mouettes de mer, qui avoient le corps auſſi gros que des cygnes, & dont chaque

Prodigieuſes Mouettes.

(51) Pages 582 & précédentes.

(52) On trouvera ci-deſſous, dans d'autres Articles, des Obſervations plus récentes ſur ce paſſage.

LE MAIRE. 1615.

aîle étendue n'avoit pas moins d'une braſſe de long. Elles venoient ſe percher ſur le Navire, & ſe laiſſoient prendre par les Matelots (53).

Le 26, à la hauteur de cinquante ſept degrés, on eſſuya une groſſe tempête du Sud, qui dura vingt quatre heures, pendant leſquelles on mit à la Cape, ſans ceſſer de courir au Sud. La haute Côte ſe montroit toujours au Nord-Oueſt. On y tourna la proue; & le 26, à midi, on étoit à cinquante ſix degrés cinquante une minutes. Le froid étoit extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au Sud-Oueſt, on découvrit deux Iſles à l'Oueſt-Sud-Oueſt. On en approcha vers midi. C'étoient des rochers gris & arides, à cinquante ſept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés Olden Barneveld, du nom du grand Penſionnaire de Hollande. On ſuivit alors l'Oueſt-Nord-Oueſt; & ſur le ſoir on revit les terres, au Nord-Oueſt & au Nord-Nord-Oueſt. C'étoient celles qui ſont au Sud du Détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevoit que de hautes montagnes couvertes de neige,

Iſle de Barneveld.

Découverte du Cap de Horn.

(53) Page 582.

qui

qui se terminent par un Cap fort pointu, qu'on nomma le Cap de *Horn* (54), à cinquante sept degrés quarante huit minutes. De-là, on tourna les voiles à l'Oueſt, à la faveur d'un Courant fort rapide. Le 30, on suivit la même route avec les mêmes Courans. L'eau étoit bleue, & la mer toujours groſſe, ce qui redoubla l'eſpérance de trouver le paſſage qu'on cherchoit. Le reſte du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante huit degrés on avoit doublé le Cap de Horn, & les terres avoient diſparu. Les lames rouloient de l'Oueſt, & l'eau continuoit d'être fort bleue. On ſe crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

LE MAIRE. 1615.

Les Hollandois croyent toucher au nouveau paſſage.

Le 5 de Janvier, à midi, on étoit à cinquante neuf degrés vingt cinq minutes. On ne découvrit point de terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au Sud. Les deux Chefs de cette heureuſe expédition ne balancerent plus à faire célébrer leur découverte par une Fête publique. Le même jour, après une Délibération du Conſeil, ce paſſage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de

1616.

Ils le trouvent, & le nomment Détroit de le Maire.

(54) Ce mot ſignifie Corne.

LE MAIRE. 1616.

Naſſau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire ;* quoiqu'il y eût peut-être beaucoup plus de juſtice à lui donner le nom *de Schouten*, qui étoit revêtu du Commandement, & dont l'expérience avoit eu tant de part au ſuccès du Voyage (55).

Pendant le temps qu'on avoit employé au paſſage de ce nouveau Détroit, on avoit eu, preſque ſans ceſſe, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du ſuccès, & l'eſpérance d'en recueillir bien-tôt le fruit, inſpirerent aux Hollandois une conſtance à l'épreuve.

Les jours ſuivans, on courut au Nord juſqu'au 23, qu'on trouva les vents aliſés du Sud, à quarante ſix degrés trente minutes. On fit beaucoup de chemin, avec un vent de Sud & de Sud-Sud-Eſt. Le 28, de l'avis des quatre Pilotes qui aſſiſterent au Conſeil, on prit la réſolution d'aller relâcher aux Iſles de Juan-Fernandez, pour y rafraîchir l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut ; & le premier de Mars on eut la vûe de ces Iſles au Nord-Nord-Eſt. Elles ſont au nombre de deux. Leur ſituation eſt à trente trois degrés

Iſles de Juan Fernandez.

(55) Page 584.

quarante huit minutes, & leur terrein assez haut (56). La plus petite, qui est la plus Occidentale, est aride & stérile. On n'y voit que des rochers & des montagnes sans verdure. La plus grande est aussi montagneuse, mais couverte d'arbres & naturellement fertile. On y trouve beaucoup de bétail, tel que des porcs & des chevres; & le long de la Côte, une prodigieuse quantité de poisson. L'Auteur observe, pour l'instruction de ceux qui feront la même route, qu'on fit une très grande faute de mettre le Cap sur la Côte Occidentale de l'Isle, au lieu de courir sur la Côte Orientale pour entrer dans la Rade, qui est à la Pointe Méridionale de la plus grande des deux Isles. En faisant le tour par l'Oueſt, on tomba dans le calme, comme il arrive presque toujours le long d'une Côte élevée, & l'on se vit dans l'impossibilité d'avancer jusqu'au lieu où l'on avoit esperé de jetter l'ancre. Une Chaloupe, qu'on y envoya, trouva, sur trente & quarante brasses, & fort proche de terre, un bond fond de sable, qui change tout-d'un-coup à trois bras-

LE MAIRE. 1616.

Leur description.

(56) *Voyez* une Description plus exacte, & de nouvelles découvertes, ci-dessous, dans le Journal d'Anson. Ces comparaisons doivent paroître agréables.

LE MAIRE. 1616.

ſes, & qui fait un mouillage excellent (57). Les Matelots rapporterent qu'ils avoient vû une belle vallée, couverte de verdure; beaucoup de belles eaux, qui couloient des hauteurs, quantité de chevres ſur la montagne, & d'autres bêtes qu'ils n'avoient pû diſtinguer dans l'éloignement; & qu'à peine l'hameçon étoit jetté dans la rade, que le poiſſon y mordoit, ſur-tout le corcobado & les brêmes. On les renvoya dans l'Iſle, pour la chaſſe & la pêche. La multitude des buiſſons & des ronces ne leur laiſſa que la vûe des chevres & des porcs; mais ils prirent, en peu de temps, deux tonneaux de poiſſon du meilleur goût; ſeul avantage qu'on tira de l'Iſle, & qui ne conſola pas beaucoup les Malades. Le 11, on paſſa, pour la ſeconde fois, le Tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Ouëſt, avec un bon vent. Enſuite on trouva les vents aliſés de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt. Le 15, à dix huit degrés on changea de route; & courant à l'Oueſt, on apperçut quantité d'oiſeaux, ſur-tout des *Queues de fleches*, qui ont le corps auſſi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues,

Les Hollandois paſſent pour la ſeconde fois le Tropique du Capricorne.

Vents aliſés de l'Eſt.

(57) Page 586.

d'environ deux pieds de longueur. LE MAIRE. 1616.

Cependant la moitié de l'Equipage se trouvoit infectée du scorbut ; & le Capitaine du Yacht en étoit mort. On faisoit des vœux ardens pour la vûe de la terre. Le 10 d'Avril, on découvrit une Isle fort basse & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages & de l'eau de pluie, qui étoit tombée le même jour. On n'y voyoit qu'une seule bordure d'arbres verds. Cette Isle, qui fut nommée Isle des Chiens, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui n'aboierent point, & qui ne jetterent aucun cri, est à douze dégrés ; & suivant l'estimation des Pilotes, à neuf cens vingt cinq lieues de la Côte du Perou. Les brisans y sont fort impétueux (58). Isle des Chiens.

Le vent ayant commencé à souffler du Nord, on courut à l'Oüest, dans l'espérance de rencontrer les Isles de Salomon. Le 14, on découvrit à l'Est une grande Isle fort basse. Vers le soir on n'étoit pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un Canot monté de quatre Indiens, nuds & peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du Vaisseau, Isle sans nom.

(58), Pages 589 & 590.

LE MAIRE. 1616. à la portée de la voix, invitant les Hollandois par des cris & des signes à descendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, & qu'en approchant de l'Isle, on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, sans compter que la Côte étoit couverte d'un grand nombre d'Insulaires, dont on ignoroit les dispositions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Isle est fort longue; mais elle a peu de largeur. On y voyoit quantité d'arbres qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur est de quinze degrés quinze minutes, & son rivage parut de sable blanc (59).

Isle sans fond. Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Ouest, on fut surpris, le matin, de se trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore plusieurs hommes nuds. Trois d'entr'eux partirent dans un Canot, & s'approcherent de la Chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le Vaisseau: mais, au lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandois, il se mit à tirer les cloux des petites fenêtres d'une cabane; & son adresse parut extrême à les cacher dans

(59) Page 591.

ſes cheveux. Les deux autres, tournant au-tour du Vaiſſeau, tiroient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritoient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avoient d'eſtime que pour le fer. Ils étoient peints du haut en bas, de diverſes figures, qui ſembloient repréſenter des ſerpens, des dragons, & d'autres objets monſtrueux. Le fond de la couleur étoit bleu, tel que celui qui reſte d'une brûlure, cauſée par la poudre à canon. On leur verſa du vin, dans leur Canot; mais, après l'avoir bû, ils refuſerent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avoient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la Chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étoient armés de mouſquets, & ſix de grands ſabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, ſortant d'un bois, avec de groſſes maſſues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la Chaloupe à ſec. Ils s'étoient déja ſaiſis de deux Hollandois, qu'ils s'efforçoient de traîner dans le bois. Mais les Mouſquetaires tirerent ſur eux trois coups, qui en bleſſerent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs maſſues, ils

LE MAIRE. 1616.

Paſſion des Inſulaires pour les cloux.

Violence dont ils ſont punis.

LE MAIRE. 1616. portoient une autre arme, dont le bout paroiſſoit garni de branches, ou d'épines. Ils avoient auſſi des frondes, avec leſquelles ils lançoient d'aſſez groſſes pierres, dont ils ne bleſſerent néanmoins perſonne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes pouſſant de grands cris, prirent à la gorge ceux qui paroiſſoient diſpoſés à tenir ferme. Les Hollandois s'imaginerent qu'elles vouloient les dérober au péril, & les forcer de ſe retirer (60).

Cette Iſle fut nommée l'Iſle ſans fond, parce qu'on n'en trouve point ſur ſes bords. Sa hauteur eſt de quinze degrés, à cent lieues de l'Iſle des Chiens. Le rivage étoit planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Iſle paroiſſoit couvert d'eau. Une Terre ſi ingrate & des Habitans ſi ſauvages firent prendre au-ſitôt le large aux Hollandois, malgré les gémiſſemens de leurs Malades. Ils trouverent la mer aſſez unie & ſans briſans; ce qui leur fit juger qu'il y avoit aſſez proche, d'autres Terres au Sud. Le matin du 16, ils eurent la vûe d'une autre Iſle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures eſpérances. Ils n'y trouve-

(60) Page 593.

rent pas plus de fond qu'à la précédente, & le milieu en étoit auſſi ſubmergé. Elle étoit bordée d'arbres, qui n'étoient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les Matelots dela Chaloupe, qui allerent ſonder juſqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, aſſez proche du bord de la mer, une mare d'eau douce, d'où les briſans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils ſe fournirent, plus heureuſement, d'une ſorte d'herbe qui avoit le goût du creſſon, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui ſoulagea beaucoup les Malades. Cette Iſle eſt à quinze lieues de celle qu'on venoit de quitter. On lui donna le nom de Ouaterland, ou Pays d'eau. LE MAIRE. 1616. Iſle d'Ouaterland.

Le matin du 18, on découvrit encore une Iſle baſſe, au Sud-Oueſt, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond ſur vingt, vingt cinq & quarante braſſes, près d'une pointe, ſous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paroît finir à la portée du mouſquet. Ceux qui deſcendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverſer les briſans. Ils entrerent aſſez loin dans un bois, d'où la vûe de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent ſuivis Iſle des Mouchets.

LE MAIRE, 1616.

d'une Légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages & à leurs mains. La Chaloupe même & les rames en étoient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment, qu'à un vent frais, qui les fit disparoître en un instant. On ne manqua point de donner, à l'Isle, le nom d'Isle des Mouches.

Mauvaise situation des Hollandois.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençoit à se faire sentir si vivement, qu'on étoit réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à quinze degrés quatre minutes, le Vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames rouloient du Sud, quoique les vents fussent du Nord-Est, & particuliérement de l'Est & de l'Est quart de Sud-Est. Quelques-uns se persuaderent que la Terre australe, qu'on cherchoit, étoit encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud, comme elles roulent ordinairement du Nord-Oueſt, dans la mer d'Espagne (61). Le 3. de Mai, en cou-

(61) Page 196.

rant à l'Ouest, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on étoit alors à mille cinq cens dix lieues des Côtes du Perou & du Chili; immense éloignement, dans une mer si peu connue. Les Malades se livroient au désespoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une Barque Indienne. Elle venoit du Sud; & portant au Nord, elle passa par le travers du Vaisseau. Schouten fit tirer inutilement ses pieces de chasse pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la Chaloupe, qui étoit encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mousquet, lui en tira quatre coups. Aussi-tôt d'un assez grand nombre de Sauvages, plusieurs se précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diverses provisions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandois de la Chaloupe, n'ayant pas trouvé de résistance dans la Barque, se hâterent de la conduire à bord, pour retourner au secours de ceux qui s'étoient jettés dans la mer. Il n'y restoit que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mam-

LE MAIRE. 1615.

A quelle distance ils étoient du Perou.

Rencontre d'une Barque remplie de Sauvages inconnus.

LE MAIRE. 1616.

melle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetterent aux pieds des Officiers. L'un étoit un vieillard, qui avoit la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La Chaloupe ne put retirer, des flots, que deux hommes, qui se soutenoient encore sur une rame. Ils montroient, de la main, le fond de la mer, où ils vouloient faire entendre que leurs compagnons étoient ensevelis. Tous ces Indiens étoient absolument nuds, & peints de rouge; les femmes n'avoient qu'une petite piece d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur Barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyoient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit présent, elles donnerent deux nates très fines, & quelques noix de cocos; les seules qui leur restoient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent aussi à leurs enfans; ce que les Hollandois ne virent pas sans admiration.

Pour tendresse maternelle.

Fabrique de leur Barque.

La Barque Indienne étoit d'une fa-

brique extrêmement singuliere. Elle étoit composée de deux longs & beaux Canots, entre lesquels il y avoit quelque espace. Au milieu de chaque Canot, regnoient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvoit couler; & d'autres planches les joignoient d'un bord à l'autre. Elles étoient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'alloient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étoient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étoient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des Canots avoit un mât, avec une voile d'artimon & sa vergue. Ce mât étoit terminé par un taquet. La voile étoit de nattes; & de quelque côté que vînt le vent, ces Indiens sçavoient le prendre. Ils pouvoient faire leurs navigations sans boussole, & sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut étoit de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avoient même de nacre de perles. Leurs cordages étoient bons, & de l'épaisseur d'un cable; filés ou tissus, d'une matiere qui ressemboit beaucoup à celle des cabas de figues qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner

LE MAIRE, 1616.

LE MAIRE. 1616. du Navire, ils prirent leur route au Sud-Eſt (62).

Iſle des Cocos. Le 10, en gouvernant à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, on vit, à la gauche du Navire, des Terres fort hautes, à la diſtance d'environ huit lieues. Leur couleur paroiſſoit bleue. On continua d'avancer tout le reſte du jour, ſans en pouvoir approcher : mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on ſe trouva proche d'une Iſle fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvroit une autre au Sud. Le Navire paſſa ſur un banc, où la profondeur de l'eau n'étoit que de quatorze braſſes, fond pierreux. Auſſi-tôt qu'on l'eut paſſé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La Chaloupe fut miſe en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avoit trouvé, à la pointe de la premiere Iſle, bon fond de ſable, ſur vingt cinq braſſes. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vûe de pluſieurs Canots, qui bordoient le rivage. Cette Iſle eſt proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage des Malades, & qui lui firent donner le

(62) Pages 600 & précédentes.

nom d'Isle des Cocos. L'autre, plus longue & plus basse, s'étend de l'Est à l'Oueſt (63). LE MAIRE. 1616.

Lorsque le Bâtiment fut établi sur ses ancres, trois petits Bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze Canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits Pavillons blancs, & les Hollandois en arborerent aussi. Les Canots portoient chacun trois ou quatre hommes. Ils étoient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, & composés d'une seule piece de fort beau bois rouge. En approchant du Navire, les Indiens sautoient dans l'eau & venoient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'Ubas, qu'ils troquoient pour des cloux & de la verroterie; deux marchandises dont ils paroissoient faire beaucoup de cas. Ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre, que l'espace manquoit pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Isle, envoya sonder au-tour de la Côte, pour en trouver un plus sûr. La Chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du Navire, qu'elle se vit environnée d'une multi-

Effet de la mousqueterie sur les Insulaires.

(63) Page 601.

LE MAIRE. 1616.

tude d'autres Canots. Les Sauvages avoient l'air furieux, & portoient de gros bâtons d'un bois très dur, dont la pointe étoit tranchante. Ils aborderent la Chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors la nécessité de se défendre força les Hollandois de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorsqu'au troisieme coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne penserent plus qu'à s'éloigner. Ces Insulaires avoient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi, dont ils avoient paru saisis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer à la vûe des Hollandois, déroba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du Vaisseau, ils prenoient tout ce qui tomboit sous leurs mains, & se sauvoient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres, des couteaux; & leur passion la plus vive étant pour le fer: ils faisoient des grands efforts pour arracher les cloux & les chevilles du Bâtiment. On se crut obligé, le soir, de hâler la Chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étoient hauts, robustes &

Leur caractere.

bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avoient pas la même ressemblance dans la maniere dont ils portoient leurs cheveux. Les uns les avoient courts; d'autres, frisés avec art; d'autres, tressés & liés diversement. La situation de leur Isle est à seize degrés dix minutes (64). LE MAIRE. 1616.

Le lendemain, paroissant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'Ubas, quelques petits porcs, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux : chacun voulant être le premier à bord, sautoit de son Canot, & plongeoit au travers des autres, ou dessous, pour vendre ce qu'il portoit entre les dents, ou dans les mains. Aussi-tôt qu'ils avoient fait leur marché, la plûpart retournoient à leurs Canots. Quelques-uns ne se lassoient point d'admirer la force & la grandeur du Navire. Ils se glissoient en-bas, le long du gouvernail; & frappant sous l'eau contre le bordage, ils paroissoient observer sa force dans les différentes parties. Un autre Canot apporta un sanglier noir, & l'on crut Leurs observations sur le Vaisseau.

(64) Pages 604 & précédentes.

LE MAIRE. 1616.

connoître, à divers signes, que c'étoit un présent de la part du Roi, surtout, lorsque ceux qui l'avoient apporté refuserent les présens qu'on voulut leur faire aussi. Bientôt le Roi vint lui-même, dans une grande Pirogue à voiles, de la forme des Traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il étoit escorté de vingt cinq Canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit repéter plusieurs fois, étoit *Latou*. On le reçut au son des trompettes & des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour faire juger qu'il n'avoit jamais rien entendu d'approchant. Les Indiens de sa suite firent beaucoup d'honneurs & de caresses à l'Equipage Hollandois; ou du moins ils inclinoient souvent la tête, ils frappoient dessus avec le poing, ils faisoient d'autres postures qu'on ne pouvoit prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du Vaisseau, poussa de grans cris, & parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imités de tous ses gens. Il n'avoit rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui étoit la même, on ne s'appercevoit de son rang qu'à la soumission avec laquelle il étoit obéi. Schouten l'invita, par des signes, à passer à bord.

Forme de leurs caresses.

Il n'eut pas la hardieſſe de s'y expoſer. Le Maire, 1616.
ſon fils y paſſa, & fut traité avec diſtinction. Ceux qui monterent, avec lui, ſe jetterent à genoux, baiſerent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappoit leurs yeux. Ils ſembloient preſſer les Hollandois, par leurs ſignes, de deſcendre ſur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendoient à des roſeaux; un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles (65).

Le 13, on fut ſollicité ſi vivement par d'autres Canots, de s'approcher de la ſeconde Iſle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaiſance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante cinq Canots qui furent ſuivis d'une Flotte de vingt trois petits Bâtimens à voile. Ces Bâtimens portoient chacun vingt cinq hommes, & les Canots quatre ou cinq. Le Commerce ſe fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi: mais ce prélude n'étoit qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi ſe trouvoit dans un des petits Bâtimens. En vain renouvella-t-on les inſtances pour le faire paſſer à bord. Son obſtination

Les Hollandois ſont trahis par les Sauvages.

(65) Page 606.

LE MAIRE. 1616.

parut d'autant plus suspecte, que toute sa Flotte environnoit le Vaisseau. Enfin, il quitta son Bâtiment pour passer dans un Canot. Son fils passa dans un autre, & tous leurs gens firent aussi-tôt un grand cri, qui étoit apparemment le signal de l'assaut. En effet, le Bâtiment, que le Roi venoit de quitter, aborda le Vaisseau avec autant de force, que s'il avoit espéré de le couler à fond, & de passer par dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. Les étraves des deux Canots, qui soutenoient la machine du Bâtiment, se briserent; &, dans leur surprise, les Indiens, qui les montoient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étoient capables d'effrayer les Hollandois. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux clous. Quantité d'Indiens tomberent sans vie. Le reste, transporté de frayeur à la vûe d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avoit beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le Roi avoit rassemblé toutes ses forces; car on compta plus de mille hommes dans sa Flotte, entre

Comment ils se dégagent.

lesquels on en distingua un, qui avoit la blancheur d'un Européen (66). LE MAIRE, 1616.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'Equipage, qui n'avoit pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandoit la permission de descendre, & d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premierre Isle, qui est fort haute, fut nommée la Montagne des Cocos; & la seconde, l'Isle des Traîtres (67).

Le 14, on découvrit une autre Isle, à cinquante lieues des deux dernieres; & le desir qu'on eut, d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'Espérance. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la Chaloupe en mer, pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'Isle, qu'à deux longueurs de la Chaloupe, on cessoit absolument d'en trouver. Dailleurs, la mer brisoit avec tant de violence contre la Côte, qu'il auroit été difficile d'y descendre. On ne voyoit, dans l'Isle, que des rochers bruns, qui étoient verds au

Avanture dans une autre Isle.

(66) Page 608. (67) Page 698.

LE MAIRE. 1616.

sommet, & des terres noires, plantées de Cocotiers. Quelques maisons s'offroient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros Bourg. En général, cette Isle est montueuse, quoique les Montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la Chaloupe continuoit de sonder, on vit paroître dix ou douze Canots, qui s'en approcherent avec des intentions suspectes. Les Hollandois, n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer quelques coups de mousquet, dont ils tuerent deux hommes. L'un fut aussi-tôt renversé; & l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans le sang qui sortoit de sa plaie, tomba aussi dans la mer. Cet exemple effraya les autres; mais le Vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Embarras de leurs Chefs sur leur route.

Le 18, on étoit à seize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Ouest extrêmement variables. Schouten représenta au Conseil qu'on avoit déjà fait environ seize cens lieues, à l'Est des Côtes du Perou & du Chili, sans avoir découvert la Terre australe qu'on cherchoit, & qu'il n'y avoit aucune apparence de réussir plus heureusement: qu'on s'étoit même avancé à l'Ouest

beaucoup au-de-là de son intention ; qu'en continuant cette route ; on se trouveroit infailliblement au Sud de la nouvelle Guinée, & que si l'on n'y découvroit point de passage, comme on n'en avoit aucune certitude, ni la moindre connoissance, le Vaisseau & l'Equipage couroient sans doute à leur perte, puisqu'il seroit impossible de retourner à l'Est, contre les vents d'Est qui regnent continuellement dans ces Mers : enfin, qu'il restoit fort peu de vivres, & qu'on ne voyoit aucun moien de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il étoit nécessaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour se rendre aux Moluques par le Nord de la Nouvelle Guinée (68).

LE MAIRE. 1616.

Cet avis étant approuvé du Conseil, on tourna aussi-tôt les voiles au Nord-Nord-Oueſt, jusqu'au lendemain, qu'avec un vent du Sud on porta droit au Nord. Le 21, on se trouva proche d'une Isle d'où vingt Canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchise & de douceur. Cependant, un des Insulaires, qui étoit armé d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'éleverent au même moment, furent pris pour un

Autres Sauvages dont ils ont à se défendre.

(68.) Pages 610 & 611.

LE MAIRE. 1616.

signal d'attaque. On leur tira deux coups de canon & quelques coups de mousquet, qui en blesserent deux & qui disposerent les autres à s'éloigner. Ensuite la Chaloupe s'étant approchée de la terre avec la sonde, les Indiens de six ou sept Canots, dont elle se vit environnée, s'efforcerent d'y entrer & d'arracher leurs armes aux Matelots. Cette violence attira sur eux une décharge de mousqueterie, qui en tua six, & qui en blessa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins pressante, surtout après tant d'exemples de la barbarie des Insulaires, on n'auroit pensé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine se mit lui-même dans la Chaloupe, & trouva un fort bon mouillage assez proche dans une baye voisine, peu éloignée d'une riviere. La mer y étoit fort unie : l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere ; de sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou l'autre bord, le canon mettoit les Matelots à couvert de l'insulte des Sauvages.

Liaison qu'ils font avec eux.

Le même jour, on vit paroître plusieurs Canots, qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des cloux, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étoient pas moins exer-

ces

tés au vol que les Habitans des autres Isles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on appercevoit du Vaisseau, étoient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées presqu'en pointe. Elles avoient à peu près vingt cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvoit passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi séches que le foin, qui servent de lits aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges; & dans quelques-unes, des massues de bois.

LE MAIRE. 1616.

Forme des Maisons de l'Isle.

L'inquiétude où l'on étoit sans cesse à la vûe d'un grand nombre de Canots, qui s'assembloient de toutes les parties de l'Isle, & le refus que les Insulaires faisoient constamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même temps, six des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chere & des présens. Les autres ne marquoient pas moins d'affection aux trois Hollandois. Le Roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs. Il tint, près

Les Sauvages deviennent traitables.

LE MAIRE. 1616. d'une demie-heure, ſes deux mains l'une contre l'autre, & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant preſqu'à terre, & demeurant dans cette poſture, pour attendre apparemment que les Hollandois lui fiſſent la même révérence. Ils s'aviſerent de la faire. Auſſi-tôt, il baiſa leurs pieds & leurs mains. Un autre Indien, qui étoit aſſis près de lui, pleuroit à chaudes larmes, & leur donnoit des diſcours auxquels ils ne comprenoient rien. Enfin, le Roi retira ſes pieds de deſſous ſon derriere, ſur lequel il étoit aſſis; & ſe les paſſant ſur le cou, il s'humilia & ſe roula, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, comme un ver de terre. Les préſens qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une paſſion ſi vive pour une chemiſe blanche, qu'Aris, un des trois Hollandois, avoit priſe le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs (69).

Paix établie. Après cette eſpece de Traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux Chaloupes, dont l'une étoit armée, pour défendre celle qui portoit les ton-

(69) Pages 615 & précédentes.

neaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les Matelots en étoient embarrassés ; mais tout se passa sans désordre. Le Roi s'empressoit lui-même d'écarter les importuns, ou les faisoit chasser par ses Officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Indiens au-tour du Vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la Chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un Canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur le champ, ils chercherent le Voleur, & l'ayant amené, quelqu'éloigné qu'il fût déja, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandoient. Ils montroient avec les doigts, qu'ils lui passoient sur la gorge, que si son crime étoit connu du Roi, il lui en coûteroit la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage. LE MAIRE. 1616.

Les Insulaires redoutoient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisoit fuir en tremblant ; mais on les éprouvant beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre par des signes, que les grosses

LE MAIRE. 1616. roient auſſi. Le Roi parut deſirer une fois ce ſpectacle. On eut cette complaiſance pour lui. Sa propre attente, & toutes les aſſurances qu'on lui avoit données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ſes gens; & lorſqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs ôtages; & les trois Hollandois revinrent librement à bord. Le jour ſuivant, on fut agréablement ſurpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portoient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étoient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderolle blanche, pour ſigne de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avoit vû faire au Roi. Schouten les reçut dans ſa chambre, où leur admiration tomba particuliérement ſur une montre, une ſonnette, un miroir & des piſtolets. Après leur avoir fait quelques préſens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amuſement de la pêche avec eux.

Raies monſtrueuſes. Entre pluſieurs poiſſons, on trouva, dans le filet, deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étoient

fort épaiſſes, elles avoient la tête très groſſe, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nâgeoires, la queue étroite & fort longue, & deux petites ſonnettes aux côtés. En général, ſi l'on excepte la queue, elles reſſembloient beaucoup aux chauve-ſouris (70). LE MAIRE, 1616.

Les Hollandois ſe crurent obligés à des retours de politeſſe. Le Maire & Aris deſcendirent dans l'Iſle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, ſur le rivage, un homme courbé ſur des pierres, les mains jointes ſur la tête & le viſage contre terre. C'étoit le Roi même, & cette poſture étoit une révérence. Ils le releverent, pour ſe rendre avec lui dans ſa maiſon, qu'ils trouverent remplie de Spectateurs, ou de ſes Officiers. On étendit deux petites nattes, ſur leſquelles le Roi s'aſſit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à ſonner, l'étonnement & la frayeur ſe répandirent également dans l'Aſſemblée. Un Seigneur, que les Hollandois prirent pour un ſecond Roi, ou pour la ſeconde Perſonne de l'Iſle, entra doucement, le viſage

Viſite ſingulière & ſes circonſtances.

(70) Pages 617.

LE MAIRE, 1616. tourné vers les Etrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorſqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Enſuite il fit un grand ſaut en l'air, pour retomber aſſis, les jambes croiſées ſous lui. Comme la chambre étoit pavée de pierres, les Hollandois s'étonnerent qu'il ne ſe fût pas caſſé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on ſervit une ſorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage étoit compoſé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux Etrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher deſſus. Les deux Rois leur firent préſent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes ſur la tête de le Maire & d'Aris. C'étoit un cercle de plumes blanches, longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venoient des Perroquets de l'Iſle. On y voit un autre oiſeau, dont l'Auteur juge que les Inſulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conſeillers du Roi en avoient un perché près d'eux ſur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque reſſemblance avec le pigeon,

LE MAIRE. 1616.

ſont blancs juſqu'aux aîles, & noirs dans tout le reſte du corps, à la réſerve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont ſous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques préſens de peu de valeur, qui devinrent de précieuſes richeſſes entre leurs mains.

Obſervations ſur l'intérieur de l'Iſle.

Le 29, quelques Hollandois entreprirent de viſiter l'Iſle. Le Roi & ſon frere (71), s'étant empreſſés de les accompagner, ils monterent ſur un terrein fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux ſauvages, & quelques vallées ſtériles. Ils trouverent une Terre rouge, dont les femmes du Pays font une teinture, qui leur ſert à ſe frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils paſſerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étoient chargés de noix. Là, tandis qu'ils ſe repoſoient ſous ces arbres, le frere du Roi, ſans autre ſecours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité ſurprenante, juſqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux Etrangers, & qu'il ouvrit très facilement avec un petit morceau de bois. Le Roi fit en-

(71) Apparemment le ſecond Roi.

LE MAIRE. 1616.

tendre à ſes Hôtes qu'il avoit ſouvent la guerre contre les Habitans de la ſeconde Iſle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois qui ſervoient de retraite à ſes Sujets, où dans leſquels ils dreſſoient des embuſcades. Le Maire comprit, par ſes ſignes, qu'il demandoit le ſecours de leur Vaiſſeau pour attaquer ſes ennemis; mais on lui fit comprendre, à ſon tour, que cette faveur ne pouvoit être accordée. L'Aune diſſimule pas qu'on y auroit pû conſentir, s'il y avoit eu quelque avantage à ſe promettre de cette expédition (72).

Figure & caractere des Inſulaires.

Ces Peuples ſont d'une taille extraordinaire. La plûpart étoient auſſi hauts que les plus grands Hollandois; & ceux qui étoient diſtingués par leur grandeur, auroient paſſé pour des géans en Europe. Ils ſont vigoureux & bien proportionnés, légers à la courſe, excellens Nageurs. Leur peau eſt d'un brun jaunâtre. Ils aiment à ſe parer de leur chevelure, qu'ils diſpoſent ſuivant leur propre goût. Les uns avoient les cheveux crépus; d'autres les avoient très bien friſés; d'autres, adroitement noués en cinq ou ſix treſſes; d'autres enfin, hériſſés & droits ſur la tête. La

(72) Page 626.

chevelure du Roi étoit divisée en une longue tresse, qui lui pendoit, du côté gauche, jusqu'à la hanche; & le reste étoit relevé en deux nœuds. Ses Courtisans avoient deux tresses; c'est-à-dire, une de chaque côté. Mais tous étoient nuds, sans distinction de sexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très laides aux Hollandois; mal faites, de petite taille, & si luxurieuses qu'elles n'avoient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la personne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts: mais, en récompense, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre (73). LE MAIRE, 1616.

Leur Religion & leurs mœurs.

On ne peut distinguer si ces Insulaires étoient idolâtres, ni s'ils avoient quelque autre culte que la priere qu'on croyoit leur avoir vû faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivoient avec aussi peu de soins que les animaux des bois. Ils n'avoient aucune idée de commerce. Les présens, qu'ils firent aux Hollandois, étoient donnés par boutades ou par saillies, & les Hollandois régloient leurs libéralités sur

(73) Page 627.

LE MAIRE. 1616.

celles qu'ils reçevoient d'eux. Ils ne sement ni ne moissonnent. Ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent gueres qu'en noix de Cocos, en Ubas, en Bananes & peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent, se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent, dans les creux du rivage, les petits poissons que la mer y laisse en se retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons. On prendra quelque idée de leur Cuisine, dans la description d'un Festin, auquel le Maire, Aris & quelques autres Hollandois eurent la patience d'assister. Elle peut trouver place au moins dans une note (74). Le Roi de la seconde Isle étoit venu visiter l'autre. Il avoit amené

Festins des Sauvages.

(74) Les Habitans de l'Isle apporterent quantité des mêmes herbes, dont leurs voisins venoient chargés. Ensuite, » ils commencerent tous à les mâcher. Après cet exercice, » ils les retirerent de leurs bouches; & mettant tout » ensemble dans un grand » Vaisseau de bois, ils jetterent de l'eau dessus, la » mêlerent & la paîtrirent » avec les herbes, & prêsenterent de cette liqueur » aux deux Rois & à leurs » Officiers, qui en burent. » Ils en offrirent aussi aux » Hollandois, qui crurent » avoir fait assez de s'être » trouvés présens à ce fale » spectacle. On servit auf» tôt, devant les Convi» ves, des racines de Co» va, qui furent distribuées » par rangs. Le Roi Etran» ger s'assit. Ses femmes & » les gens de sa suite se » placerent derriere lui en » cercle. Chacun se mit à

seize porcs ; & son cortege étoit composé de trois cens hommes, qui avoient, au-tour de la ceinture, une provision d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le Roi, son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchoit d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de gestes & de contorsions. Enfin, s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans LE MAIRE. 1616.

» manger. Après ce pre-
» mier service, on appor-
» ta de grandes civieres,
» de vingt à trente pieds
» de long, chargées d'U-
» bas & d'autres racines,
» crues & rôties, qui fu-
» rent aussi distribuées. En
» fin, l'on présenta, aux
» deux Rois, seize pour-
» ceaux, auxquels, pour
» tout apprêt, on avoit
» tiré les entrailles. N'ayant
» point été lavés, ils étoient
» encore sanglans. On n'en
» avoit fait brûler que la
» soie dans les flammes;
» & pour les rôtir, on
» leur avoit mis des pier-
» res ardentes dans le corps.
» Ensuite ils avoient été
» remplis d'herbes, & les
» avoient été attachés
» avec de petites chevilles.
» Quatorze de ces animaux
» furent mangés fort avi-
» dement. Tout ce qu'on
» servoit devant les Rois y
» étoit porté sur la tête,
» par respect; & l'on se
» mettoit à genoux pour
» le poser devant eux. Ils
» envoyerent les deux au-
» tres pourceaux à bord,
» par des Officiers qui les
» porterent aussi sur leurs
» têtes, & qui les mirent
» aux pieds des Chefs Hol-
landois. Ce présent étoit
» accompagné d'onze pe-
» tits pourceaux en vie,
» & de quelques autres
» de moienne grandeur.
» Schouten & le Maire don-
» nerent en retour trois
» petits gobelets de cuivre,
» quatre coutteaux, douze
» vieux cloux, & quelques
» verroteries. *Ibidem*, pa-
» ges 622 & suivantes.

LE MAIRE. 1616. le Belez ; c'eſt le nom que les Inſulaires donnent au logement de leur Roi. L'aſſemblée, qui ſe forma autour d'eux, étoit d'environ neuf cens hommes. Ils paſſerent enſuite ſur le Vaiſſeau Hollandois, où s'apperçevant qu'on appareilloit pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avoient toujours paru craindre qu'on ne ſe ſaiſît de leurs Iſles. Auſſi cette derniere viſite fut-elle ſignalée par de nouveaux préſens. Ils s'étoient fait accompagner d'un aſſez grand nombre de porcs ; & chacun des deux Rois en porta lui-même un ſur ſa tête.

Ces Iſles ſont nommées Iſles de Hoorn.

En partant, les Hollandois donnerent, aux deux Iſles, le nom d'Iſles de *Hoorn*, de celui de la ville où le Vaiſſeau avoit été équipé, & qui étoit la patrie de la plus grande partie de l'Equipage. La Baie fut nommée Baie de la Concorde, du nom du Navire. Elle eſt dans un golfe, au côté Méridional de la premiere Iſle. Le fond eſt ſi aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de ſable, qui s'étend d'un côté, paroît à découvert dans la baſſe marée. De l'autre, c'eſt la Côte, qui eſt fort ſale le long du rivage. Ce

Parage est à quatorze degrés cinquante six minutes (75). LE MAIRE. 1616.

L'Equipage Hollandois, partit fort content, de s'être rafraîchi avec si peu de danger, & sur-tout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Oueſt, on se trouva, le 1 Juin, à la hauteur de treize degrés trois minutes. Le 3, on fut surpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit suivante, on étoit à douze degrés & demi. Les principaux Officiers soupçonnerent qu'on étoit plus à l'Oueſt qu'on n'avoit pensé, & que la Nouvelle Guinée étoit encore à côté d'eux. Ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la Côte du Perou. Celui de Schouten marquoit mille sept cens trente lieues; un, mille six cens soixante cinq, & toujours en diminuant jusqu'à mille six cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avoit été d'environ mille six cens soixante lieues. Comme on continuoit de ne découvrir aucune

Différence des Caleas Hollandois sur leur route.

(75) Page 619.

LE MAIRE. 1616.

terre, on prit le parti de changer de route & de porter à l'Oueſt. Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on étoit à cent cinquante cinq lieues des Iſles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de Bonites, beaucoup d'autres poiſſons, & quelques oiſeaux mêmes qui commencerent à ſe montrer, ne laiſſerent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança juſqu'au 20, ſans rien découvrir. Enfin, vers le ſoir du 20, on eut la vûe d'une Côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou ſix petites Iſles, qui paroiſſoient couvertes d'arbres, & de grands bancs de ſable qui s'étendoient au Nord-Oueſt. Le mouillage y étoit ſi mauvais, qu'on remit le Cap à l'Oueſt, en laiſſant les Iſles à quatre degrés quarante ſept minutes. Le 22, on en découvrit douze ou treize autres, à quatre degrés quarante cinq minutes. Elles furent laiſſées à la gauche du Vaiſſeau. On ne vit aucun courant dans ce Parage (76).

Le 24, on apperçut trois baſſes Iſles au Sud-Oueſt, remplies d'arbres &

(76) Page 633.

couvertes de verdure. Mais les Côtes étoient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au Sud-Oueſt par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la Côte; & ne reconnoissant qu'une Isle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'étoit le jour de cette Fête qu'elle avoit été découverte. Après avoir long-temps rasé le rivage sans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le soir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla sur quarante cinq brasses, fond de sable & de cailloux. La mer y étoit unie, & l'eau fort bleue. Deux Pirogues s'approcherent du bord, au clair de la Lune. Elles portoient quelques hommes noirs, qui parlerent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on observa que les Habitans faisoient la garde sur leurs Côte, & sur-tout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on étoit à l'ancre. Vers la pointe du jour, le temps étant fort serein & la Lune très claire, quelques Pirogues s'avancerent jusques

LE MAIRE. 1616.

Isle Saint-Jean.

LE MAIRE. 1616. sous les galeries. On leur jetta des grains de rassade, en parlant aux Sauvages d'une voix caressante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des signes, qu'on leur demandoit des noix de Cocos, des pourceaux, des bœufs & des boucs. Ils continuerent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris au-tour du Vaisseau, avec des marques extrordinaires de férocité. Suivant les calculs des Pilotes, cette Côte étoit à mille huit cens quarante lieues de celle du Perou (77).

Férocité des Insulaires. Le matin du 26, on vit paroître huit autres Pirogues, dont l'une portoit onze hommes, & les autres, six ou sept. Ils tournerent plusieurs fois autour du Vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur distribua quelques merceries. Mais, pour réponse, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'Equipage. On fit jouer tout à la fois le gros canon & la mousqueterie. Leur grande Pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes; & dix ou douze hommes tomberent sans vie. On mit aussi-tôt en mer la Chaloupe à

(77) Page 634.

rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvoient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étoient fort blessés; & quatre Pirogues, dont elle se saisit, furent mises en piéces, pour servir au chauffage. Un des trois Prisonniers mourut deux heures après. LE MAIRE, 1616.

La Chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avoit bien traités, &, qu'à force de signes, on leur avoit fait comprendre qu'on ne demandoit d'eux que des rafraîchissemens, ils exhorterent apparemment leurs Compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit Canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des Prisonniers, qui étoit fort blessé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui, qu'on venoit de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre par-dessous les bras, & l'emmena sous quelques arbres, où s'asseiant autour de lui, ils parurent fort empressés à le secourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus, au diaphragme du nez; & toutes ces ouvertures servoient Leur figure & leurs usages.

LE MAIRE. 1616.

à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portoient des bracelets de nacre de perles, au-dessous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paroissent très robustes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, & leurs cheveux de la même couleur ; courts & crespus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espece de cordon ; ce qui leur donne l'air d'une coeffure de femme. La plûpart avoient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour saupoudrer, ce que l'Auteur nomme leur Pinang. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre les mains sur la tête, & à s'y mettre aussi des feuilles d'arbres, qui paroissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous (78). En venant à bord, ils chantoient ensemble, avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées. Mais cette arme & celles qu'on a nom-

(78) Page 637.

mées, ne sont que pour les Ennemis de leur Nation. Lorsqu'ils sont mécontens l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entr'eux; comme des chiens. Tous leurs Canots ne sont pas égaux. On compta jusqu'à dix sept couples de Rameurs sur les grands, & depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arriere; & ces petits Bâtimens ont des Châteaux comme les Galions. Cependant leur largeur ne suffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes Pirogues, dont les pieces étoient jointes ensemble, par des coutures bien godronnées, ou frottées de térebentine.

LE MAIRE. 1616.

Leurs Pirogues.

L'Equipage fit de l'eau sans obstacle. Mais le jour suivant, quelques Canots étant venus à bord sans y rien apporter, & sans vouloir payer la rançon du Prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la Côte on apperçut une autre Isle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile; & dans tout le jour suivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittoit. Elle couroit à l'Oüest-Nord-Oüest, & au Nord-Oüest quart d'Oüest, avec plusieurs Baies. Mais le

Autres Isles & divers Sauvages.

LE MAIRE 1616. même jour, on eut la vûe de deux hautes Isles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs Canots, montés d'hommes noirs, qui en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'étoit apparemment un signe de paix; mais ils n'avoient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent hardiment tout ce qui s'offroit à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avoit vûs jusqu'alors. Ils avoient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs Canots étoient mieux construits que les autres, & portoient même quelques ornemens de sculpture à l'avant & à l'arriere. On observa que ces Insulaires avoient un soin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils se les poudroient de chaux. Ils étoient venus de trois ou quatre Isles, qui paroissoient remplies de cocotiers; mais tous les signes, par lesquels on croyoit se faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avoit été qu'une ruse pour surprendre le Vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva, le matin,

Quel soin ils ont de leur barbe.

entre une Isle de deux lieues de long & une Côte. Vingt cinq Pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à se présenter. On crut reconnoître une partie de ceux qu'on avoit vûs la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de les laisser approcher. Il y avoit, à l'avant du Vaisseau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, sur chacune desquelles un Negre alla s'asseoir, la rame à la main, dans l'opinion, sans doute, qu'ils pourroient mener le Navire au rivage. Les autres tournoient à l'entour, & sembloient chercher le moyen d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur Conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étoient poussées avec tant de vigueur, que se rompant contre les mâts & le bordage, elles en faisoient voler de petits éclats. Un Matelot fut blessé dans la premiere surprise, & les autres ne purent demeurer sur le Pont. Mais au fort de cette attaque, & lorsque les Sauvages se disposoient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La Chaloupe qui étoit bien

LE MAIRE, 1616.

Simplicité dans leur traison.

LE MAIRE. 1616.

armée, les suivit aussi-tôt, & se saisit d'un Canot, dans lequel il y avoit trois hommes. L'un fut tué, un autre sauta dans la mer, & le troisieme demeura Prisonnier. C'étoit un jeune homme de dix huit ans, auquel on donna le nom de Moyse, qui étoit celui du Matelot blessé; & l'Isle fut nommée aussi l'Isle de Moyse. Ces Insulaires vivoient d'une sorte de pain, composée de racines d'arbres.

Sauvage pris & nommé Moyse.

Grand nombre d'Isles.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le soir, on rangea la Côte au Nord-Oueſt, & l'on découvrit une belle Baie de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du Vaisseau, des terres basses divisées par une grande montagne, & une Isle basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent, de courir à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on apperçut encore de hautes terres à l'Oueſt, vers deux degrés quarante minutes. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des Isles, on en découvrit vingt deux ou vingt trois autres, grandes & petites, hautes & basses, à différentes distances entre elles, depuis deux de-

grés vingt cinq, jusqu'à trente minutes. La nuit qui survint, ne permit point d'y chercher une Rade; & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleurs espérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Ouest. Les Pilotes avoient si peu de connoissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Isle de Banda, & la hauteur, qui étoit à peu près la même, leur firent juger qu'on étoit à la vûe de cette Isle. Mais bientôt, on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la premiere, qui prouverent la fausseté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Est & à l'Ouest une si grande étendue de Pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés on n'en appercevoit pas la fin; & comme il s'étendoit à l'Est-Sud-Est, on crut enfin que c'étoit la Nouvelle Guinée (79).

LE MAIRE, 1616.

Erreur des Pilotes Hollandois.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettoit des flammes de sa cime, & qui dirigeoit le Vaisseau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connoître que c'étoit une Isle bien

Isle du Volcan.

(79) Page 641.

LE MAIRE. 1616. peuplée & remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Isle du Volcan (80). Les Habitans envoyerent quelques Pirogues, dont chacune portoit cinq ou six hommes, avec une espece d'échaffaudage élevé sur des bâtons, qui couvroit chaque petit Bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le Negre Moyse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des Sauvages. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps. Les uns avoient les cheveux courts, & d'autres les avoient longs. Leur couleur étoit plus jaune que celle de Moyse. On ne put trouver de mouillage sur leur Côte; & voyant plusieurs autres Isles au Nord & au Nord-Ouest, on porta vers un Cap uni, qui faisoit face à la proue. L'eau étoit de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; & se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venoit de quelque riviere qui avoit son embouchure à peu de distance. On voyoit aussi flotter des arbres & des branches, sur lesquelles on distinguoit quelquefois des oiseaux & des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Ouest

(80) *Ibidem.*

Sud-

Sud-Oueſt, entre une haute Iſle, qu'on avoit à la droite du Vaiſſeau, & des terres moins hautes qu'on laiſſoit à gauche. Vers le ſoir, on trouva fond ſur ſoixante dix braſſes, à peu de diſtance du rivage, & l'on y laiſſa tomber l'ancre. Les Canots, qui vinrent à bord, étoient conduits par des hommes fort ſinguliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avoient les cheveux courts & friſés, des anneaux paſſés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes ſur la tête & ſur les bras, & des dents de porc autour du cou & ſur la poitrine. Leurs femmes étoient affreuſes. L'Auteur compare leurs longues mammelles à de gros boyaux, qui leur tomboient juſqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avoient les jambes & les bras fort menus, un viſage de ſinges, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reſte nud. Chacune avoit quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuſe, ou boſſue, & quelque marque de mauvaiſe ſanté; ce qui fit juger que l'air du Pays étoit mal ſain, d'autant plus que les Maiſons y étoient élevées ſur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette Côte eſt de trois degrés quarante

LE MAIRE 1616.

Sauvages qu'on croit Papous.

Etrange laideur de leurs femmes.

LE MAIRE. 1616.

trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des essais de gingembre; d'où l'on conclut qu'ils étoient exercés au Commerce. On alla chercher un meilleur mouillage, dans une Baie voisine, où l'ancre fut jettée sur vingt six brasses, fond de sable mêlé d'argile. Les Habitans de deux Villages, qui s'offroient assez proche, envoyerent à bord deux Canots, avec quelques noix de cocos, qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandoient, pour quatre noix, une brasse de toile; & c'étoit à cette marchandise qu'ils s'attachoient le plus. Un Commerce si peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui se réduisoient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandois. Ils se retrouverent le lendemain à quatre degrés; & dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent reglées. Ils ignoroient absolument dans quelle partie du Monde ils étoient, près ou loin des Isles des Indes, & si c'étoit la Nouvelle Guinée dont ils ne cessoient plus d'avoir la vûe. Toutes leurs Cartes ne leur offrant aucune lumiere sur les Pays qu'ils découvroient chaque jour, ils n'avoient plus d'autres regles que de foibles conjectures (81).

L'inquiétude des Hollandois augmente sur leur sort.

(81) Pages 643 & précédentes.

La courſe du 11 fut à l'Oueſt Nord-Oueſt, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne ſe laſſoient pas de ſuivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut Cap. Ces Terres, qui étoient en effet celles de la Nouvelle Guinée, s'étendent la plûpart au Nord-Oueſt quart-d'Oueſt; quelquefois un peu plus à l'Oueſt, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante huit minutes, ils eurent la faveur des Courans, qui portoient à l'Oueſt, ſuivant leur direction ordinaire, le long des Côtes de la Nouvelle Guinée. Les 13 & 14 on continua de ſuivre la même Côte; & le 15 trois Iſles baſſes & peuplées, qui paroiſſoient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante braſſes juſqu'à ſept, à demie lieue de la grande Terre, on y mouilla ſur un excellent fond. Les Hollandois auroient trouvé, ſur le champ, du remede à tous leurs beſoins s'ils y étoient deſcendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant obſervé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la Chaloupe, les Inſulaires, qui étoient ſur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fleches, dont ils bleſſerent ſeize Matelots.

LE MAIRE, 1616.

Ils ſont à la nouvelle Guinée ſans le ſçavoir.

DE MAIRE. 1616. On ne laiſſa point d'aborder à la plus petite des deux Iſles, où dans le premier feu de la vangeance, on brûla quelques Maiſons diſperſées. Les Sauvages de l'Iſle voiſine parurent furieux & pouſſerent d'horribles cris : mais ils n'oſoient paſſer d'une Iſle à l'autre, dans la crainte de quelques pieces de gros canon, qui battoient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénétroient avec un fracas épouvantable. Le ſoir, ils envoyerent demander la paix : après quoi, deux ou trois Canots étant au-deſſus du vent du Vaiſſeau, ſans oſer s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans la mer, afin que le Courant les portât vers les Hollandois. On les preſſa de venir à bord, par des ſignes qui leur inſpirerent enfin plus de hardieſſe. Ils apporterent quantité de noix & de bananes, du gingembre verd, & des racines jaunes qui leur tiennent lieu de ſaffran, pour leſquelles on leur donnoit en échange des grains de verre, des cloux & des couteaux rouillés. Ces Inſulaires ſont abſolument nuds. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devoient leur être venus des Eſpagnols. Ils ne paroiſſoient pas ſurpris de la forme du Navire ; & quoiqu'effrayés

de l'artillerie, ils n'en craignoient ni le bruit ni la vûe. Ils donnoient à la plus Orientale de leurs Isles le nom de *Moa*, celui d'*Insou* à la seconde, & celui d'*Arimon* à la derniere, & la plus haute, qui est à cinq ou six lieues de la Nouvelle Guinée (82). On ne cessa point de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en recevoir, à vil prix, toutes sortes de rafraîchissemens. Ils font du pain & des galetes de cassave; mais elle n'est pas comparable à celle des Indes Occidentales.

LE MAIRE. 1616.

Isles de Moa, d'Insou & d'Arimon.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de suivre la Côte à l'Ouest Nord-Ouest. On eut, à treize degrés, la vûe de plusieurs Isles, vers lesquelles on étoit porté par les Courans; ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond sur treize à quinze brasses, on ne mouillât, le soir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avoit point apperçu de feu dans l'Isle voisine. Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands Canots, avec des aîles & de l'acastillage. Les Sauvages, qui les montoient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fleches. Ils montroient, de loin, du poisson sec, des noix de cocos, du

Sauvages qui connoissent les Européens.

(82) Page 646.

LE MAIRE. 1616.

tabac, & un petit fruit, qui reſſembloit à nos prunes. On les encouragea par des ſignes de paix & d'amitié. D'autres Canots, qui paroiſſoient venir de la même Iſle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vûe du Navire & du canon, fit juger qu'ils connoiſſoient les Vaiſſeaux de l'Europe. Ces Sauvages avoient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Iſles précédentes. La plûpart portoient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvoient avoir reçus que des Eſpagnols. Toutes ces apparences ſoutenoient le courage des Hollandois; mais elle ne jettoient pas plus de jour ſur leur navigation. Le 24, ils ſe trouverent à la hauteur d'un demi degré.

Iſle de Schouten.

Leur courſe fut au Nord-Oueſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, le long d'une belle & grande Iſle, qu'ils nommerent l'Iſle de Schouten, du nom de leur Capitaine. Ils donnerent, à ſa pointe Orientale, le nom de Cap de Bonne-Eſpérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Iſles à l'Eſt de Banda, ils ſe flatterent que ce Cap pouvoit être une pointe de ces Iſles, & que la route étoit libre pour arriver à Banda, par le Sud. Cependant comme l'Iſle de

Nouveau Cap de Bonne Eſpérance.

Schouten s'étendoit jusques sous la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les Cartes à l'Oüest de la Nouvelle Guinée jusqu'à la Ligne. Dans cette supposition, ils s'exposoient à tomber dans quelqu'un des Golfes de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venoit alors de l'Est, amena, autour du Navire, une prodigieuse quantité de poisson, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vûe continuelle de la Côte. L'Equipage étoit consolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avoit tirés des dernieres Isles, il y en avoit un qui étoit jaune en dedans, ou couleur d'orange, & vert en dehors; mais creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon, auquel il ressembloit assez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du sel & du poivre; & les Malades mêmes le trouverent fort sain. LE MAIRE. 1616.

Le 25, on découvrit à la gauche du Vaisseau, une grande étendue de Pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au Sud-Sud-Oüest. Le 26, on eut la vûe de trois Isles; & le 27, à la Divers Pays reconnus par les Hollandois.

LE MAIRE. 1616.

hauteur de vingt neuf minutes, on vit au Sud de hautes terres & d'autres baſſes, qu'on rangea toujours à l'Oueſt-Nord-Oueſt. La nuit du 28 au 29, on ſe reſſentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les Matelots effrayés ſautoient hors de leurs cabanes, ſans pouvoir comprendre d'où venoient les terribles ſecouſſes qui ébranloient le Vaiſſeau, ſur-tout dans un parage où l'on ne trouvoit pas de fond. Le 30, on entra dans un grand Golfe, qui paroiſſoit environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs qui ſembloient couvrir le Vaiſſeau de flammes. Ils furent ſuivis d'une pluie ſi extraordinaire, que les plus anciens Matelots n'avoient rien vû de ſemblable (83). Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le Golfe, d'autre ouverture que ſon entrée, firent mettre le Cap au Nord. Le ſoir du 31, on paſſa pour la ſeconde fois ſous la Ligne; & l'on mouilla ſur douze braſſes, près d'une Iſle déſerte, à peu de diſtance du Continent. On ſe trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de ſable fort large, à quarante cinq mi-

Tremblement de terre reſſenti en mer.

(83) Page 650.

nutes, ôta presqu'entierement la vûe des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on étoit à l'extrêmité de la Nouvelle Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre vingt lieues le long des Côtes. Les Courans portoient à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Excellent fond, néanmoins, depuis quarante braſſes juſqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le ſoir, deux Iſles ſe préſenterent à l'Oueſt (84). LE MAIRE. 1616.

Le 4, on obſerva que la direction des Courans étoit à l'Oueſt; & la courſe étant au Sud-Sud-Oueſt, on eut la vûe de ſept ou huit Iſles, qui obligerent de paſſer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop ſur les Côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Eſt; mais un vent contraire força les Pilotes de s'approcher d'une Iſle, où la Chaloupe ne put trouver de fond que ſous le rivage, à quarante cinq braſſes. Trois Pirogues, qui l'aborderent auſſi-tôt avec la baniere blanche, ne firent pas difficulté de la ſuivre juſqu'au Vaiſſeau. Leurs nouvelles incertitudes.

Elles portoient des montres de féves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiſeaux de Paradis, Les Hollandois arrivent aux Moluques.

(84) Page 631.

LE MAIRE. 1616.

dont l'un étoit blanc & jaune. Les Indiens, qui s'approchoient avec tant de confiance, n'avoient pas laiſſé de témoigner quelque frayeur, en reconnoiſſant dès Hollandois : mais ce n'étoit plus des Sauvages, dont la barbarie étoit redoutable après les Traités les plus ſaints, & juſqu'au milieu de leurs careſſes. Ils portoient des ceintures d'aſſez belle toile. Quelques-uns même avoient des caleçons de ſoie, des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On étoit embaraſſé à diſtinguer leur Nation, lorſqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendoit le Malais, crut diſtinguer pluſieurs mots Ternatois, & quelques termes Eſpagnols. Quelle conſolation pour un Equipage languiſſant, qui étoit encore compoſé de 85 hommes, mais la plûpart épuiſés de fatigue ou conſumés de maladies, & tous également conſternés de l'incertitude de leur ſort ! Ils s'empreſſerent de demander aux Indiens le nom de leur Iſle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclairciſſement ; mais le refus même de ces Inſulaires, joint à d'autres circonſtances, leur fit juger qu'ils é-

toient à l'extrêmité orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Eſt par trois langues de terre, & que ceux, qui paroiſſoient craindre de s'expliquer, étoient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Eſpagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller aſſez près du rivage; & l'on apprit dans un Bourg, nommé Soppi, que l'Iſle voiſine, nommée Maba, d'où les trois Pirogues étoient venues, relevoit du Roi de Tidor. Les Matelots d'une Pirogue Ternatoiſe, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empreſſa de venir raconter à Schouten, qu'il y avoit actuellement près de vingt Vaiſſeaux, Hollandois & Anglois, autour de Ternate (85), & peu de jours après, il ſe revit effectivement dans une nombreuſe Flotte de ſa Nation (86).

LE MAIRE, 1616.

Ils y trouvent une Flotte de leur Nation.

Le reſte du Journal laiſſe à deſirer un peu plus de lumiere, ſur deux points fort intéreſſans. L'un eſt la ſaiſie du Vaiſſeau de Schouten, dont le Gouverneur Général des Hollandois ſe mit en poſſeſſion, au nom de la Compagnie des Indes: mais on trouve heureuſement de quoi ſuppléer à cette omiſſion, dans une curieuſe remarque de

Supplément au Journal de Claſſen.

(85) Pages 654 & précedentes.
(86) Page 658.

LE MAIRE. 1616.

Relation du Voyage de George Spilberg.

la Relation de Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, se trouvoit alors dans l'Isle de Java, où il fut chargé par le Gouverneur général, de conduire en Hollande le Vaisseau qui avoit été saisi, & de prendre, sur son bord, le Maire & Schouten (87). Le second point, qu'on regrette de trouver mal éclairci, regarde la mort de le Maire,

(87) „ Le 20 Septembre „ 1616, nous vîmes arriver, à Jacatra, le Vaisseau nommé la Concorde de Horn, commandé par Jacques le Maire qui étoit parti de Hollande le 14 de Juin 1615, & venu par le Sud de Magellan. Mais quand on sçut qu'il n'étoit pas chargé par la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le Voyage sans sa participation, le Président Jean Pieterſs Coen, le fit confisquer au profit de la Compagnie, & distribua l'Equipage sur les autres Vaisseaux. Pendant leur longue Navigation, ces gens là n'avoient découvert ni de nouvelles Terres, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils disoient seulement qu'ils avoient trouvé un nouveau passage, autre que celui „ par lequel on passoit ordinairement; quoiqu'il n'y eût pas d'apparence, puisqu'ils avoient employé justement quinze mois & trois jours dans leur Voyage jusqu'à Ternate, & que de leur aveu ils avoient eu des vents favorables: outre que n'ayant qu'un Vaisseau, ils n'avoient pas été sujets aux retardemens, qu'on ne peut guères éviter en compagnie, parce qu'il faut s'attendre les uns les autres. Ces prétendus faiseurs de découvertes, qui se vantoient d'avoir passé par un nouveau Détroit, étoient fort étonnés de ce que la Flotte de l'Amiral Spilberg avoit pris terre à Ternate si long-temps avant eux. *Voyages de Georges-Spilberg, pages 564 & 565.*

qui, étant arrivée dans son passage, le priva des récompenses auxquelles il venoit d'acquerir de si justes droits, par le succès de son entreprise, & ne lui laissa, dans ses derniers momens, que le stérile plaisir d'avoir immortalisé le nom de son pere & le sien. Il est surprenant que les deux Journaux ne s'accordent pas même sur le jour de sa mort. Celui de Classen nomme le 31 de Décembre (88). L'autre, le 22 (89). LE MAIRE, 1616.

A l'occasion de la saisie du Vaisseau, Classen observe que l'Inventaire de tout ce qu'il contenoit, fut achevé le Lundi, premier jour de Novembre, suivant le compte de l'Equipage; mais que, suivant le compte du Conseil des Indes, il ne le fut que le Mardi, second jour du même mois. La cause de cette différence venoit, comme on l'a remarqué dans quelques autres occasions, de ce qu'en partant de Hollande, le Vaisseau la Concorde avoit couru à l'Oueſt. Après avoir fait, par cette Remarque de Classen sur la perte que la Concorde fit d'un jour.

(88) Page 661.

(89) Le 14 de Décembre 1616, l'Amiral Spilberg, faisant voile pour retourner en Hollande, prit à bord Jacques le Maire, qui avoit été Président sur la Concorde de Horn, Vaisseau confisqué. Le Maire mourut dans ce Voyage, le 22 du même mois. Tout le monde fut affligé de sa perte, parce que c'étoit un homme d'intelligence & d'expérience pour la navigation. *Ibidem*, page 566.

LE MAIRE, 1616.

route, le tour de la Terre avec le Soleil, il se trouvoit certain qu'il avoit été une nuit de moins que ceux qui étoient venus de l'Oueſt à l'Eſt, & que ceux-ci au contraire avoient gagné l'eſpace d'un jour. Ce jour gagné d'un côté, & cette nuit perdue de l'autre, faiſoient néceſſairement une différence de vingt quatre heures; & pour s'accommoder au compte des Hollandois de Java, l'Equipage de la Concorde perdit un jour, c'eſt-à-dire, que paſſant du Lundi au Mercredi, il n'eut, dans cette ſemaine, que ſix jours à compter (90).

Fruits de la découverte du Détroit de le Maire.

Ajoutons, pour l'honneur d'Iſaac le Maire & de Jacques ſon fils (91), que leur Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de leurs travaux. Six ou ſept ans après la découverte du Détroit, par lequel le nom de le Maire s'eſt illuſtré, les Etats Généraux & le Prince Maurice de Naſſau prirent la réſolution de faire viſiter le même paſſage, par une Flotte d'onze Vaiſſeaux, qu'ils y envoyerent ſous le Commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite.

(90) Page 661.

(91) Remarquez que le Pere de Jacques le Maire ſe nommoit Iſaac, & que c'eſt à lui qu'on doit le projet du Voyage; mais que ce projet fut exécuté par le fils. Nos Hiſtoriens & nos Géographes ont ſouvent confondu l'un & l'autre.

Toutes les Observations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées ; & ce fameux Détroit est devenu la route commune de tous les Navigateurs qui, connoissant les dangers de celui de Magellan, veulent se rendre avec moins de lenteur & plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer jusqu'aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt (92). LE MAIRE. 1616.

(92) L'Auteur du Journal de Jacques l'Hermite, qui se trouve aussi au quatrieme Tome du Recueil de la Compagnie Hollandoise, ne déguise point la principale intention des Hollandois, dans la recherche & la vérification de ce passage. Tous les Politiques, dit il, ont jugé qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour réduire l'Espagne sur l'ancien pied, & pour faire cesser les tyrannies qu'elle exerçoit en divers endroits de l'Europe, que de lui enlever tout ce qu'elle possédoit en Amérique, ou du moins de lui en faire perdre les revenus. C'est dans cette vûe qu'on a tenté tous les passages au Nord & au Sud. *Page 663.*

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

INTRODUCTION.

LE Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas cessé de voir relâcher à Celebes, ou passer à la vûe de cette Isle, ont comme affecté, par des raisons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réserve. Cependant elle tient un rang si distingué, dans les Mers Orientales, qu'au défaut d'une Description réguliere, qui ne se trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir rassembler les Observations disperſées, d'un grand nombre de Voyageurs, sur tout celles des Hollandois, qui y possedent un Fort & un excellent Comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien Etablissement Portugais. C'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeller indifféremment Celebes ou Macassar, du nom de sa principale Ville & du plus puissant de ses Etats.

Sa position & son etenduë.

Ce Royaume, que ses Habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les

CARTE DE L'ISLE CELEBES ou MACASSAR.

Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.

Conquêtes d'un de ses Rois, vers la fin du dernier siécle, comprend en effet la plus grande partie de l'Isle, s'éten depuis la Ligne Equinoxiale jusqu'au sixiéme degré de latitude Méridionale. Sa longueur se prend du Septentrion au Midi. Elle est d'environ cent trente lieues, sur quatre vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'Isle (93). Mandar & Bonguis étoient

(93) Dampier s'écarte un peu de cette mesure. L'Isle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la ligne, la partie Septentrionale est à un degré trente minutes du Nord; & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la supputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais du côté du Septentrion, il y a une autre pointe, longue & serrée, qui regne au Nord-Est environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette pointe, est l'Isle de Gilolo, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au Midi de l'Isle Celebes, il y a un Golfe d'environ sept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui regne dans le Pays, & va presque droit au Nord. Ce Golfe contient plusieurs petites Isles. La Ville de Macassar est à l'Occident de l'Isle, & presqu'au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Isles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres sont basses tout le long, car nous croisâmes presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, extraordinairement grasse, riche & pleine d'arbres. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui se jettent dans la mer. Ce côté de l'Isle paroît un bois continuel, dont les arbres sont extraordinairement gros & grands. *Voyages de Dampier, Tome II, pages 501 & 502.*

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres Provinces, aujourd'hui soumises aux Rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande Isle au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre vingt lieues.

Propriétés du Climat.

Sa situation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aisément qu'il y regne une extrême chaleur. Peut-être seroit-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étoient moderées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans son passage, en parcourant les Signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le Pays, y excite presque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y seroit très mal sain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font sentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer,

ce qui est heureusement très rare, le Pays est désolé par diverses maladies contagieuses; mais, lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouissent d'une santé si parfaite, qu'on les voit vivre sans maladies, jusqu'à l'âge de cent ou de six vingt ans.

Variété des productions de l'Isle.

De toutes les Provinces, qui composent le Royaume de Macassar, il n'y en a point que la Nature n'ait distinguée par quelque faveur particuliere, qui la rend nécessaire à toutes les autres. Celles qui ne sont composées que de rochers & de montagnes inaccessibles, contribuent à la richesse du Pays, par leurs Carrieres, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or; & lorsque les ravines qui se précipitent des montagnes de Mamoja, ont achevé de s'écouler, on en découvre souvent de petits lingots dans les vallées. Gervaise raconte, sur les témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras (94).

Or en poudre & en lingots.

Diverses especes de bois.

Les Terres de l'Isle Celebes sont rem-

(94) Histoire de Macassar, Page 21.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

plies d'ébéniers, de bois de calambouc, de calamba, de sandal, & de quelques especes qui servent à teindre en verd & en écarlate; teinture si vive & si brillante, qu'elle efface la plûpart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, met les Habitans en état de construire des Bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun Port. Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits Bâteaux & des Fleches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette espece de roseau croisse mieux. Au lieu d'un pied de diametre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'Isle de Celebes; & comme il est naturellement creux, les Macassarois en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

Beauté admirable de quelques Provinces.

D'autres Provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs Habitans. Quantité de petites rivieres, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait

du Payſage. La variété en eſt infinie; ce ſont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toujours verds; des fruits & des fleurs dans toutes les ſaiſons; des oiſeaux, qui ne ceſſent jamais de chanter. Entre le jaſmin, les roſes, les tubereuſes, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la terre produit d'elle-même, on donne un rang fort ſupérieur à celle qui ſe nomme *Bougna-Genay-Maura*. Elle a quelque choſe du lys; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce, & ſe fait ſentir de beaucoup plus loin. Les Inſulaires en tirent une eſſence, dont ils ſe parfument pendant leur vie, & qui ſert à les embaumer après leur mort. Sa tige eſt d'environ deux pieds de haut. Elle ne ſort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une groſſe racine fort amere, qu'on employe pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſur-tout, des fiévres pourpreuſes & peſtilencielles. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuſes plaines, ſont les citroniers & les orangers. Parmi les oiſeaux, dont le nombre eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, ſoit qu'ils y naiſſent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Iſles voiſines, celui qu'on vante le plus, n'a gueres que la groſ-

Bougna-Genay-Maura, Fleur vantée.

Ten-rou-Joulon, oiſeau d'une beauté ſinguliere.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

seur d'une alouette. Son bec est rouge; le plumage de sa tête, & celui de son dos sont tout-à-fait verds; celui du ventre tire sur le jaune, & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la riviere, dans certains endroits, où l'instinct est le seul guide qui puisse le conduire. Il y voltige, en tournoyant à fleur d'eau, jusqu'à ce que ce poisson, qui est fort leger, saute en l'air & semble vouloir prendre le dessus, pour fondre sur son Ennemi. Mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir. Il l'enleve de son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse & ne revient point sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *Tenrou-joulon*. Le *Lourys* est une sorte de perroquet presqu'entierement rouge, dont la gorge sur-tout est d'un rouge de feu très éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres especes de Perruches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singuliere, qui lui fait garder un silence

triſte & mélancolique ; tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui eſt ordinaire aux perroquets (95).

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Tous les fruits des Indes, ſurtout les Mangues, les Bananes, les Oranges & les Citrons, croiſſent admirablement dans l'Iſle de Celebes. Les Monguiers y ſont ſi grands & ſi touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur ſous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus groſſes pluies. Les feuilles en ſont auſſi longues que celles du Noier. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui ſont de figure ovale & de la groſſeur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos Bons-Chrétiens d'Eté, mais beaucoup plus tendre ; la chair fort ſucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noiau aſſez dur, dont l'amande eſt fort amere. On connoît qu'elles ſont mures, lorſqu'elles peuvent ſe peler avec l'ongle, comme l'Orange. Les Melons de Celebes ſont ſi rafraîchiſſans, que, malgré leur petiteſſe, la moitié d'un ſuffit pour appaiſer la ſoif la plus ardente, & pour en préſer-

Fruits qui diſtinguent l'Iſle Celebes.

(95) On ne s'attache qu'aux propriétés particulieres de l'Iſle.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBIS, OU MACASSAR.

ver un Voyageur pendant une journée entiere, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuſte ne l'eſt pas aſſez pour porter une grappe de Bananes, qui ſont les Figues du Pays. Elles ne ſont gueres plus groſſes que les nôtres; mais la plûpart ont près d'un pied de long, & le goût en eſt véritablement délicieux. Les Inſulaires leur donnent le nom d'Ontis. On y remarque, en les coupant, des croix ſi ſupérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais ſe faiſoient un ſcrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de reſpect pour le ſigne ſacré du Chriſtianiſme.

Superſtition des Portugais.

Noix, ſeul fruit de l'Europe, connu des Inſulaires. Ses uſages.

De tous les fruits qui croiſſent en Europe, l'Iſle Celebes ne produit que des Noix. Elles y ſont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille eſt incomparablement plus dure. Elles ne ſont pas même de ſi bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre pluſieurs remedes, dans leſquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en compoſent un onguent, qui vaut le meilleur Baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guériſon des plaies. Ils en font auſſi

des

des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du Coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumiere que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pû faire croître dans l'Isle, & lui procure continuellement une liqueur, que les Hollandois ne font pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'ils ne la trouvent pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès, sans s'exposer à la dysenterie.

Vin qui égale ceux de France.

On voit, dans le Royaume de Macassar, de vastes Plaines, qui ne sont couvertes que de cotoniers; & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulieres. Ses fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres Contrées de l'Asie & de l'Afrique, y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très agréables à la vûe, mais sans aucune

Cotoniers de Celebes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

forte d'odeur. Auſſi-tôt que la fleur eſt tombée, le bouton devient auſſi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui paſſe pour le plus fin de l'Inde.

Légumes communs ſous la Ligne.

On admire, que ſous la Ligne, non-ſeulement pluſieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, ſoient auſſi communs dans l'Iſle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du tamarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens ſimples, dont les Habitans connoiſſent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment Ophyon, eſt celui dont on fait le plus de cas. C'eſt une ſorte d'arbuſte, qui croît ordinairement ſur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & ſauvages, qui ne ſont connus que des Inſulaires. Ses feuilles ſont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ſes rameaux, par une inciſion ſur laquelle on applique un vaiſſeau de bambou qui s'en remplit : mais lorſqu'il eſt plein, on obſerve ſoigneuſement qu'il n'y puiſſe entrer d'air. La liqueur s'y épaiſſit dans l'eſpace de quelques jours. Auſſi-tôt qu'elle acquiert une certaine conſiſtence, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que

Ophion. Deſcription de ſes effets.

les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans laquelle ils ont fait dissoudre une de ces boules, après l'avoir fait passer par deux tamis différens, ils arrosent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digestion & qu'elle fortifie l'estomac. Mais son effet le plus certain est de les enivrer ; & le sommeil qu'elle leur procure, dans cette ivresse, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préférent à tous les autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'est pas sans danger. Il devient si nécessaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'usage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuse langueur, & mourir de foiblesse & d'abbattement. Mais il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'espace de vingt quatre heures, tombe infailliblement en lethargie ; où s'il en prend plus d'un demi grain en substance, il s'endort presqu'aussi-tôt ; & ce sommeil, de quelque douceur qu'il paroisseaccompagné, ne manque point

Ivresse qu'il cause.

Ses dangers.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

de le conduire à la mort. Un grain, de la groſſeur du riz, eſt un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout oppoſés; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui réſiſte pas long-tems. Les Macaſſarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & ſe rendre même inſenſibles aux plus ſanglantes bleſſures. Ils ont d'ailleurs une quantité ſurprenante de poiſons & d'herbes venimeuſes, dont ils compoſent une liqueur ſi ſubtile, qu'il ſuffit, dit-on, d'y toucher ou d'en reſſentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fleches. Auſſi ne font-elles point de bleſſure qui ne ſoit mortelle; & quand elles ſeroient empoiſonnées depuis vingt ans, l'effet n'en ſeroit pas moins funeſte. On aſſure qu'il n'y a que la fumée, qui puiſſe leur faire perdre cette malheureuſe vertu. Quelques unes de ces redoutables plantes reſſemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Inſulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper: mais les animaux de l'Iſle, conduits par un inſtinct plus ſûr que la raiſon, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poiſons qui ſe trouvent ſous leurs pas.

Celebes n'eſt pas moins abondante en beſtiaux que l'Europe. Les bœufs y ſont auſſi gros ; & les vaches y donnent un lait qui n'eſt pas inferieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les Forêts, des troupeaux de cerfs & de ſangliers. L'Iſle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphans & de rhinoceros ; mais les ſinges y ſont comme en poſſeſſion de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns ſont abſolument ſans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une groſſeur proportionnée à celle de leur corps. On les diſtingue en deux principales eſpeces ; l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, ſe tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que ſur les pieds de derriere. Les blancs, parmi leſquels on en voit d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils font particuliérement la guerre aux femmes. Le premier, qui en apperçoit une, raſſemble auſſi-tôt ſes Compagnons par des cris. Ils ſe ſaiſiſſent d'elle, ils lui font toutes ſortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pieces. Les ſeuls en-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Celebes n'a point d'animaux carnalliers.

Etranges récits qu'on fait des ſinges de Celebes.

Guerre que leur font les ſerpens.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

nemis, que les singes ayent à redouter dans l'Isle de Celebes, sont d'affreux serpens, qui leur donnent la chasse nuit & jour. Quelques-uns sont d'une si prodigieuse grandeur, que d'un seul coup ils avallent un singe, lorsqu'ils peuvent le surprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les poursuivent jusques sur les arbres. Ceux qui ne se sentent point assez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverses sortes de ruses. Ils observent le tems où les singes s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le sifflement approche de celui de quelques oiseaux, montent sur les arbres, s'y cachent sous les feuilles, & se mettent tranquillement à siffler. Ce bruit attire les singes, qui sont naturellement curieux; & le serpent, qui a comme le choix de sa victime, saute sur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché sur une branche avec sa queue, lui déchire les entrailles, & boit son sang jusqu'à la derniere goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des serpens de Celebes, pour les singes, préserve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à souffrir de leur excessive multiplication. Il en reste assez pour causer des

allarmes continuelles aux Insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également lascifs & voraces. A la verité, le seul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les poursuivent en sont souvent récompensés par un autre avantage. Comme les singes, à l'exemple des chevres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, dont la digestion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excrémens, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bezoar est le plus cher & le plus estimé. Les pierres en sont plus rondes & plus grosses que celles qui viennent des chevres; & l'experience a souvent prouvé qu'un grain des premieres produit autant d'effet que deux des autres.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Tout le Royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande riviere, qui le traverse du Septentrion au Midi. Elle se jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquiéme degré de latitude Méridionale. Sa largeur est de plus d'une demie lieue à son embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas

Seule grande riviere du Royaume de Macassar.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de son cours, elle se divise par une infinité de bras, qui se répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle est malheureusement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre riviere de l'Orient; ces monstres, ne se bornant point à faire la guerre aux poissons, s'assemblent quelquefois en troupes, & se tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le passage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & se servant de leur queue comme d'un croc, ils les renversent, & se jettent sur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même riviere, des Sirenes (96) d'une prodigieuse grandeur, dont les nâgeoires de devant sont exactement taillées en forme de main.

Ses Crocodiles & ses Sirenes.

Port de Jompandam.

Quoique le lit de la riviere de Macassar ait assez de profondeur pour les plus grands Vaisseaux, il est coupé par un si grand nombre de sables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, sans

(96) Ou Lamantins.

échouer. Mais plusieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui servent de retraite aux grands Bâtimens. On vante beaucoup celui de Jompandam, qui est dans le Détroit même, & dont la ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandois, qui en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en assurer la possession. Ils y ont construit un Fort. Outre les richesses qu'ils tirent de l'Isle, en or, en soie, en coton fin, en bois d'ébéne, de sandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Isle, ils ont fait, de cet Etablissement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres pays qui n'en sont pas éloignés. De Macassar à l'Isle de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation. Aux Isles d'Amboine, de Banda & de Bouton, qui leur fournissent la muscade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Isles de Terlattes & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de sapan. Les Moluques, comme on l'a déja remarqué, en sont à quatre-vingt lieues.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Etablissement avantageux des Hollandois.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Isles Philippines n'en sont gueres à plus de trois cens. Aussi Jompandam est devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoise, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macassar, & par conséquent de l'Isle entiere.

Mancacara, Capitale du Royaume. Sa description.

Mancacara, qui en est la Capitale, & que les Rois ont choisie pour leur séjour, est plus anciennement une belle & grande ville, dont les Fortifications ne sont pas mépriſables, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'ouvrage des Portugais. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la riviere, vers le sixieme degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont baignées d'un côté par la grande riviere. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plûpart fort larges. L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec soin, parce

Beauté de ces rues.

que leurs maisons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vûe n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébéne, qui domine particulierement, est d'un éclat qui surprend les Etrangers; & les pieces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toît n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plûpart sont élevées & soutenues en l'air, sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré; dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde; & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans la riviere aussi-tôt qu'un chien les a

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Agrément des Edifices.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

touchés. Sur le toît, qui eſt plat & fort bas, chaque maiſon a toujours trois croiſſans, dont deux ſont droits, & ſont les deux extrêmités. Celui du milieu eſt renverſé. On trouve, à Mancacara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut deſirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles Places, où le Marché ſe tient deux fois le jour; c'eſt-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le ſoir, une heure avant qu'il ſe couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme ſe rendroit mépriſable, s'il oſoit y paroître, & s'expoſeroit aux dernieres inſultes, de la part des enfans, qui ſont élevés dans l'opinion que le ſexe viril eſt réſervé pour des occupations plus ſérieuſes & plus importantes. On nous repréſente, comme un ſpectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voiſins, chargées, les unes de poiſſon d'eau douce, qui ſe prend, à cinq ou ſix lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galeꝛon*, où la pêche eſt établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particuliérement de Banttaim, village

Les hommes ſont exclus des Marchés publics.

éloigné de deux lieues ; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui se vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poisson. Autrefois les Insulaires portoient leur zele pour la Loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds : mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parce que le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc ; & l'usage du Roi même, est de faire présent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chasse.

Avant les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes sous la domination d'un seul Maître, on ne comptoit pas moins de cent soixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macassar, & dans les villages voisins, sans y comprendre les femmes & les enfans. C'est avec cette nombreuse milice qu'un des derniers Rois étendit ses Conquêtes. Mais il ne reste aujourd'hui qu'environ quatre vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Nombre des Habitans.

Boné, Capitale de la Province de

Autres Villes de Celebes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Bonguis, n'eſt guéres moins belle & moins peuplée que Mancacara, dont elle eſt éloignée de neuf ou dix journées. Vagiou, Soppen & Renuguy, ſont d'autres villes conſidérables de la même Province. Mandar & Mamoya, principales villes de la Province de Mandar, ſont à ſept journées de Mancacara; & Toroja, Capitale de la Province de même nom, n'en eſt guéres plus éloignée.

Les plus grandes villes du ſecond ordre, de la Province particuliere de Macaſſar, ne ſont entr'elles qu'à la diſtance de ſept ou huit lieues. Les principales ſe nomment Tallou, Tourate, Borobaſſou, toutes trois célebres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverſes ſortes de toiles de coton & d'étoffes de ſoie.

Qualités naturelles & figure des Macaſſarois.

Tous les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui ayent reçu de la nature plus de diſpoſition que les Macaſſarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'eſprit juſte, & la mémoire ſi heureuſe, qu'ils n'oublient preſque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils ſont grands & robuſtes, labo-

Leur éducation.

rieux, capables de réſiſter aux plus grandes fatigues. Leur teint eſt moins baſané que celui des Siamois ; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écraſé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, eſt chez eux une beauté, qu'on ſe plaît à former dès leur enfance. Auſſi-tôt qu'ils voient le jour, on les couche nuds, dans un petit panier, où leurs nourrices prennent ſoin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le preſſant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiede. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la nature. De-là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Iſle, de boſſus ni de boiteux. On les ſévre un an après leur naiſſance ; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'eſprit, s'ils continuoient plus longtems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou ſix ans, tous les enfans mâles, de quelque diſtinction, ſont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami ; de peur que leur courage ne ſoit amolli par les careſſes de leurs meres, & par l'habitu-

de d'une tendreſſe mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou ſeize ans, & la Loi leur donne alors le droit de ſe marier : mais il eſt rare qu'ils uſent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naiſſent preſque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquerent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fleche, à tirer un fuſil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point auſſi qui manient mieux le cri & le ſabre. Le cri, qu'on a ſi ſouvent nommé dans cet Ouvrage, eſt une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Inſulaires de l'Inde, mais qui n'eſt nulle part ſi redoutable que dans le Royaume de Macaſſar. Sa longueur eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en ſerpentant, comme nos Peintres repréſentent un raion du Soleil. Les Macaſſarois s'en ſervent particuliérement dans leurs duels, qui ſe font de deux manieres : tantôt ils ſe battent avec le ſabre & la rondache, tantôt ils ſont armés de deux cris. De celui qu'on

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'eſt qu'un cri, & ſon uſage.

tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pouſſe quelques bottes, qui finiſſent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui eſt ordinairement empoiſonnée, devient une playe ſi mortelle, qu'on deſeſpere du reméde. Auſſi ces querelles ſont-elles preſque toujours ſuivies de la mort des deux combattans. Leur maniere de décocher les fleches, n'eſt pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très leger, au bout duquel ils attachent une dent de Requin (97). Au lieu d'arcs, ils ont une ſarbacane, de bois d'ébene, longue d'environ ſix pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une fleche, qu'ils ſoufflent plus ou moins loin, ſuivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt pas, & ſi juſte que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ſont propoſés pour but.

Sarbacanes, qui ſervent d'arcs.

Les Macaſſarois ſont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des perſonnes de qualité, eſt une longue veſte, qui leur

Les Macaſſarois ſont mieux vêtus que les autres Indiens.

(97) Poiſſon connu, qui a les dents aigues & tranchantes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

descend presqu'aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achetent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment par-devant, sont d'orfévrerie. Les manches en sont fort étroites, & se boutonnent jusqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent dessous, ressemble aux nôtres; mais elle n'est que d'une petite étoffe de soie, raiée de plusieurs couleurs. Leur ceinture est de brocard, d'une couleur différente de celle de la veste; elle est fort large, & les deux bouts, qu'on laisse pendre jusqu'au dessus du genou, sont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorsqu'ils paroissent en public, ils mettent, par-dessus cet habit, un petit manteau de mousseline, qui se porte négligemment. Le cri est passé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en sont presque toujours d'or massif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du betel, & leur bourse, parce qu'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cri, un sabre, qu'ils passent aussi du côté droit, & dont la poignée est ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples sol-

Habits des hommes.

dats est d'ivoire ou de bois précieux. L'usage commun du païs, est de marcher pieds nuds. Cependant les personnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de sentir le sable, chaussent de petites sandales moresques, brodées d'or & d'argent, à peu près comme les souliers de nos Dames. Le chapeau est en horreur aux Macassarois; & leur respect va si loin pour le turban, qu'ils ne s'en servent qu'aux jours de Fête & de réjouissances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'est pas formé comme celui des Turcs; ce n'est qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajustent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Vieillards est blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus souvent rouges, verds ou raiés. C'est non-seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir, sur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur en-

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

De quoi ils se couvrent la tête.

Modes singulieres pour leurs ongles & leurs dents.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

fance. Ils ne sont pas moins curieux de se peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premieres années, ils se les font polir & limer ; après quoi ils se les frottent avec du jus de citron, qui les rend susceptibles de la couleur qu'on veut leur donnér. Cette opération ne se fait pas sans douleur, & sans qu'il en coûte du sang. Mais l'empire de la mode n'est pas moins respecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macassarois se font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Habits des femmes.

Les femmes ont encore plus de passion pour la propreté que les hommes ; mais elles sont moins magnifiques. Elles portent des chemises d'une belle mousseline, qui leur descendent jusqu'aux genoux. Les manches en sont étroites, & si courtes qu'elles ne passent pas le coude. Le col en est assez haut, pour couvrir entiérement le sein. Elles portent dessous une culotte de brocard d'or ou d'argent, qui ne differe de celle des hommes, qu'en ce qu'elle est plus longue, & qu'elle passe toujours le gros de la jambe. Comme elles sont d'une adresse extrême, rien n'est plus beau que la broderie d'or ou d'argent ;

dont les extrêmités de cette culotte sont enrichies. Elles ont, par-dessus, un jupon semblable à celui des femmes de France, qui n'est que de toile, ou de quelque étoffe legere, dans l'intérieur de leur maison; mais les jours de fête, elles en prennent un de mousseline raiée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond est ordinairement rouge, paroît dans toute sa beauté. Leurs cheveux, qui sont leur seule coeffure, sont proprement noués par derriere. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorsqu'ils sont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'est l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premiers esclaves(98).

Cérémonie qui assujettit les femmes à servir.

(98) On passe sur tous les usages, qui sont communs aux Macassarois, avec les autres Mahométans des Indes. Ainsi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage, mais ce qu'on va lire a le mérite de la singularité: » Après les formalités établies, on mene les nouveaux Mariés » dans une chambre fort » obscure, où il n'y a point » d'autre lumiere que celle » d'une petite lampe, allumée dans un coin. On » les y laisse seuls pendant

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Raison pour laquelle Celebes a peu d'Esclaves.

En effet, elles sont souvent chargées de tous les offices domestiques. Il y a peu d'esclaves dans l'Isle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plûpart des autres Pays des Indes, aux peres & aux meres d'y vendre leurs enfans, ni aux personnes avancées en âge, d'engager leur liberté ; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Prisonniers de guerre, porte la Cour à les faire transporter dans les Contrées voisines. Gervaise raconte qu'étant à Siam

» trois jours & trois nuits, » sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Une » vieille femme, se tient » seulement à la porte, » pour leur fournir tout » ce qui leur est nécessaire ; & cette retraite est si » rigoureuse, que pour » leur ôter tout prétexte » d'en sortir, il y a dans » la chambre même un petit cabinet destiné aux » besoins naturels. Les » trois jours qu'ils passent » ensemble sont employés » par les Parens & les Amis, en festins & en réjouissances. Dès le matin du quatriéme jour, » le nouveau Mari se dispose à prendre congé des » Parens de sa femme, » pour aller prendre possession de la Maison qu'il » doit occuper ; mais avant » qu'il sorte de la chambre obscure, un Valet y » porte, à la pointe du » jour, une barre de fer » sur laquelle sont gravés » quelques chiffres mystérieux, avec un seau d'eau » fraiche. Le plus âgé de » la Compagnie suit bientôt ; & s'approchant du » lit, il oblige les deux Epoux de se lever, & de » se mettre tous deux, » les pieds nuds, sur la » barre de fer. Alors il » leur jette le seau d'eau » tout entier sur le corps, » en prononçant quelques » prieres. Les Valets entrent ensuite, pour éssuyer leurs Maîtres, & » pour les aider à se vêtir. *Gervaise, ubi suprà, pages 220 & précédentes.*

en 1685, il vit arriver deux Vaisseaux Macassarois qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Constance, alors Ministre de ce Prince, en acherent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choisy en prirent aussi quelques-uns, qui les suivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macassar venoit d'achever la Conquête.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

La Noblesse, dans le Royaume de Macassar, n'est pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagere, attachée suivant le caprice du Prince à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toujours à ses descendans. Elle est fondée sur des titres, qui la rendent perpétuelle. Aussi les Nobles y sont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du monde. On en distingue plusieurs sortes. Les principaux sont ceux dont la Noblesse est attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des services considérables à l'Etat. Les concessions de cette nature rendent une Terre inalienable. Elles obligent les Possesseurs, de payer

Noblesse de Celebes, distinguée de celle des Indiens.

Premier Ordre.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

une certaine somme à la Couronne, & de servir le Roi dans ses armées, à leurs propres frais, lorsqu'ils reçoivent l'ordre de le suivre. Cette Noblesse se transmet, sans fin, aux Descendans de la même race; & s'ils meurent sans enfans, leurs Terres sont réunies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puissance & d'autorité, que tous les Vassaux d'une Seigneurie sont obligés, sans distinction de Sexe, de servir leur Seigneur par quartier; ou de se racheter du service, par une somme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Descendans sont distingués par le titre de *Dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de Duc. Ils ne paroissent à la Cour qu'avec un nombreux cortege. Ils marchent immédiatement après les Princes du sang. Ils rempliſſent les premieres Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Dacus est si honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maison Royale. Mais comme la multiplication d'une Noblesse, qui ne veut souffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles est fixé. Il n'est guéres plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les Anciens

ciens s'oppoſeroient à de nouvelles Créations ; & le Roi ſe contente de ſoutenir ces illuſtres Races par les faveurs qu'il leur accorde, ſoit en leur diſtribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont poſſédées, ſoit en leur abandonnant les confiſcations & d'autres profits.

Second ordre.

Le ſecond Ordre de Nobleſſe eſt celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne ſe font pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macaſſarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de ſon village en *Carré*. Ses enfans lui ſuccedent ; mais quoique l'égalité regne dans cet ordre, les plus anciens jouiſſent d'une diſtinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du temps.

Troiſieme ordre.

Les *Lolos*, qui font la troiſieme Claſſe, compoſent la ſimple Nobleſſe. Ils ſont annoblis par des Lettres particulieres, & par quelques préſens qui répondent à leurs ſervices, ou par l'eſpérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo ; mais les Dacus, les Carrés, & les vrais Lolos ſe gardent bien de prodiguer ces titres.

DESCRIPT. DE D'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Le Gouvernement de Macaſſar eſt purement Monarchique. Les Rois qui occupent le Thrône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été fort abſolus, toujours craints & reſpectés de leurs Sujets. La Couronne eſt héréditaire ; mais les freres y ſuccedent, à l'excluſion des fils ; ſoit qu'ils paſſent pour les plus proches Parens, ſoit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen Biſet, qui régnoit en 1685, étoit le vingtiéme Roi de ſa race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le thrône de Macaſſar, jouiſſoit d'une autorité abſolue. Outre les garniſons des Ports de mer, des villes, & des places frontieres, il avoit toujours en réſerve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune ſolde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les guerres auxquelles il devoit ſes Conquêtes, ſon armée étoit compoſée de quatre-vingt huit mille hommes d'infanterie & de douze mille cavaliers.

Methodes militaires des Macaſſarois.

L'Etendart royal de Celebes eſt ou blanc ou rouge. Un ancien uſage oblige les Rois de choiſir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il eſt parſemé de

croissans, entrelassés de feuillages d'or & d'oiseaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, sous la garde de plusieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont aussi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves soldats, parce que sa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établissement est d'autant plus sage, que le drapeau de chaque Officier ayant sa marque qui le distingue, il est facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il est toujours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui se passe autour de lui; & dans les marches, il se tient au milieu de son armée, où les Princes & les Dacus, avec leurs troupes, sont plus ou moins éloignés de sa personne, suivant le degré de leur Noblesse ou de leur dignité. Les Macassarois ont de si gros canons, qu'un homme y peut entrer sans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a si peu de force, que ces monstrueuses pieces deviennent souvent inutiles (99). On campe chaque jour au soir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les

(99) Gervaise, *ubi suprà*, page 189.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

chaleurs soient excessives, il est rare qu'on s'arrête jusqu'au lieu marqué pour le camp; & le repas du matin est la seule nourriture qu'il soit permis de prendre avant la fin du jour. Lorsque deux armées se rencontrent, les premiers momens du combat sont furieux; sur-tout lorsqu'après avoir épuisé toute leur poudre, elles en viennent au sabre & au cri, qui font une expédition terrible. Mais cette espece de transport, où l'Ophyon jette les Macassarois à la vûe de leurs Ennemis, n'est pas ordinairement de longue durée. Une résistance de deux heures fait succeder l'abbattement à la rage. Ceux qui connoissent leur caractere cherchent le moyen de les amuser, pour laisser à leur premier feu le temps de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en desordre.

La plûpart de leurs autres usages ont trop de ressemblance avec ceux des Isles voisines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues: mais on ne se dispensera point de quelque détail sur leur Religion, & sur la maniere dont les Hollandois se sont établis dans leur Isle.

Ce que leur Religion a de singulier.

Il n'y a pas deux cens ans que les

Macaſſarois étoient encore dans les ténebres de l'Idolâtrie. Ils ne connoiſſoient rien de plus grand & de plus reſpectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Aſtres étoient le temps de leur Culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par haſard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur priere, ils les ſuppoſoient irrités ; & ſe hâtant de rentrer dans leurs maiſons, ils ſe proſternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec reſpect dans quelque lieu diſtingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zele. Le premier & le quinzieme jour de la Lune étoient conſacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en ſacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempſycoſe étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur uſage particulier, quelques-uns de ces animaux : mais ils ſe faiſoient un devoir de les immoler au Soleil &

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

à la Lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur existence, & de tout ce qu'ils possédoient, à l'heureuse fécondité de leurs influences. Ces Sacrifices se faisoient régulierement, jusques dans les moindres villages; & l'on voyoit des Peres, qui n'ayant plus rien à sacrifier, après avoir immolé tous leurs bestiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples sur la terre, parce qu'ils n'y trouvoient pas de matiere assez précieuse pour composer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands Sacrifices se faisoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les Sacrifices particuliers étoient offerts par les mains des Peres de famille, devant la porte de leurs maisons, à la vûe de tout le voisinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Isle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne servissent à faire retomber les Insulaires dans l'Idolâtrie, ne permet gueres aux Voyageurs de remonter à la source d'un Culte si simple, ni d'approfondir les

autres antiquités de l'Isle. Cependant l'Auteur qu'on vient de citer, ayant eu l'occasion de converser, à Siam, avec un grand nombre de Macassarois, apprit d'eux que malgré la Doctrine de la transmigration des Ames, leurs Ancêtres ne faisoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiseaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'Ame assez coupable pour avoir mérité d'être reléguée dans le corps d'une bête aussi sale que le cochon; & celui des oiseaux leur paroissoit trop petit, ou du moins composé d'organes trop foibles & trop mal disposés, pour recevoir une Ame humaine, & lui laisser la liberté de ses opérations. Ils avoient aussi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les situations qui l'attendoient successivement après la séparation du corps; & cette opinion leur faisoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs anciens tombeaux, quantité de vases, de brasselets, de chaînes & de lingots d'or.

DESCR. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Leurs Docteurs enseignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y

Idées des Macassarois sur l'origine des choses.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

avoient toujours exercé une souveraine puissance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, jusqu'au jour d'une malheureuse querelle, où le Soleil avoit poursuivi la Lune dans le dessein de la maltraiter; que s'étant blessée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la terre, qui étoit tombée par hasard dans la situation qu'elle garde encore; que cette lourde masse s'étant entr'ouverte, dans sa chûte, il en étoit sorti deux sortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poissons; que dans leur colere, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais sans y causer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés jusqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorsqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faisoient trembler la terre, & qu'ils renversoient quelquefois des villes entieres: qu'au reste la Lune étoit encore grosse de plusieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit successivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être consommés par l'ardeur

du Soleil ; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit besoin de leurs influences, s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel se partageroit également entre l'un & l'autre ; c'est-à-dire, que le Soleil regneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Tel étoit le système des Macassarois, lorsque deux Marchands de l'Isle furent conduits aux Moluques, par des entrepriſes de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Christianisme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine Galva, qui commandoit alors dans la Forteresse de sa Nation, se fit un honneur de les instruire. Ils demanderent le baptême ; l'Isle étoit sans Prêtre : ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, Antoine, & l'autre, Michel. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncerent l'Evangile, avec un zele qui leur

Comment le Christianisme fut introduit dans Celebes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

attira bien-tôt un grand nombre de disciples. Mais les Rois de l'Isle marquerent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la nature. Le seul Roi de *Soppen*, après avoir paru long-temps incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaisseau Portugais, qui étoit venu charger du bois de Sandal, pour demander de nouvelles instructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute sa famille & une partie de sa Cour.

Il y est détruit par le Mahométisme.

Quelques Historiens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, se fit baptiser avec le Roi de Soppen : mais Gervaise assure que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Isle de Celebes ; à moins qu'on ne veuille supposer que la mémoire en soit effacée dans l'esprit des Insulaires. » Ce pays n'est » connu, dit-il, d'aucun Macassarois ; » & les plus habiles Géographes en » ignorent l'existence. Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il résolut d'y contribuer par la ferveur de son zele : mais tous ses efforts ne purent lui faire trouver

l'occasion de passer dans l'Isle de Celebes ; & d'autres Missionnaires, que les Portugais firent partir plusieurs fois, à la priere du Roi de Soppen, n'y arriverent pas plus heureusement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Isle de Sumatra, qui se trouvoient à la Cour du Roi de Macassar, en prirent occasion de lui proposer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire sortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même temps, quatre de ses principaux Officiers, dans des vûes fort opposées : deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fussent capables de résoudre ses difficultés ; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener aussi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même secours. Il s'étoit persuadé qu'après avoir examiné soigneusement l'une & l'autre Religion, il lui seroit aisé de se déterminer pour la meilleure. Son Conseil loua cette résolution ; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageassent l'esprit des Peuples, ils lui représenterent que pour l'interêt de la paix, il devoit embrasser la Religion de ceux qui arriveroient

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Histoire singuliere de ce changement.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

les premiers ; d'autant plus qu'il pouvoit eſperer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voie, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foibleſſe de s'y engager ; & tous ſes Sujets firent, avec lui, le même ſerment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ſes Docteurs. Ils arriverent, à Macaſſar, avant les Portugais, & le Roi ſe fit circoncire. Pour rendre ſon engagement plus ſolemnel, ils l'obligerent de faire bâtir une ſuperbe Moſquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, ſon frere, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit déclaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la Nouvelle Moſquée ; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frotterent de leur ſang les murs & les portes. Après une entrepriſe ſi hardie, ils n'eurent pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réuni à celui de Macaſſar ; & dans l'eſpace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les ſemences du Chriſtianiſme.

Ce fut dans ces circonſtances qu'on

vit arriver à Jompandam des Vaisseaux Portugais & des Missionnaires, sous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur surprise. Ils employerent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi sur son erreur, & pour l'engager du moins à les écouter ; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cependant il en usa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ses Etats, il prit occasion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ses propres frais, une fort belle Eglise, dans une ville qu'il leur avoit accordée pour demeure ; & les Missionnaires eurent la permission de s'y établir, sous prétexte de rendre les devoirs de leur profession aux Portugais. Il laissa même à ceux d'entre ses Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de persévérer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaise, dont il redoutoit la puissance, qu'il voyoit croître de jour en jour : mais les Missionnaires, expliquant

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

mieux ſes diſpoſitions, déplorerent la négligence des Officiers de Malaca; & divers malheurs, qui tomberent preſqu'en même temps ſur cette ville, en furent regardés comme une juſte punition (1).

Etabliſſement des Hollandois dans l'Iſle Celebes.

La Conquête de l'Iſle entiere, qui fut entrepriſe par le même Prince (2), & terminée par ſon Succeſſeur, y ouvrit enſuite un chemin facile au Mahométiſme. Mais rien n'a tant ſervi à l'y confirmer, que l'établiſſement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chaſſer les Portugais (3). Tavernier raconte, au ſecond Tome de ſes Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne

Prétexte dont il fut coloré.

(1) Elle fut affligée de la peſte, de la famine, & de la guerre. *Gervaiſe, ubi ſuprà, page 258.*

(2) Une mort imprevûe arrêta le cours de ſes victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en venger. Un jour que le Roi, pour donner le plaiſir de la pêche à ſa Maîtreſſe, l'avoit fait monter ſeule avec lui ſur une Barque, il s'y gliſſa parmi les Rameurs; & ſe jettant ſur lui, il le fit tomber mort de cinq ou ſix coups de poignard. Enſuite il ſe précipita dans la mer, ſans qu'on ait jamais pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu.

(3) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Egliſes qu'ils ont fait abbattre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la converſion de ces Peuples. On ſçait qu'ayant fait chaſſer les Miſſionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir regner Mahomet, que d'y voir ſuivre Jeſus Chriſt. *Ubi ſuprà*, pages 262 & 263.

pouvant pardonner aux Jésuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambassadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuser la liberté du Commerce, prit la résolution de s'en venger, non seulement sur tous les Jésuites, mais sur tous les Marchands Portugais ; qu'ayant appris que les Vaisseaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches Marchandises de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte considérable, pour les prendre ou les couler à fond ; » & qu'elle avoit pû former ce » dessein avec justice, pour se dédommager des cinq cens mille écus qu'elle avoit employés inutilement à l'Ambassade de la Chine. Mais d'autres sont persuadés que c'est un prétexte spécieux, dont les Hollandois ont coloré leur usurpation. Si leurs Ambassadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raisons que la défiance naturelle des Chinois. Un Voyageur estimé nous fait un récit plus simple, » sur le témoignage de plusieurs personnes désintéressées, & d'une probité reconnue,

Delcript. de l'Isle Celebes, ou Macassar.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» qui en avoient appris les circonstan-
» ces de la bouche même de ceux qui
» avoient eu le plus de part à cette ex-
» pédition (4).

Histoire d'une étrange révolution.

Vers l'année 1560, la Compagnie Hollandoise envoya quelques-uns de ses principaux Officiers à *Sombanco*, qui regnoit alors dans le Macassar, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déja tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques Vaisseaux Hollandois, qui furent bien-tôt envoyés pour l'exécution du Traité, arriverent heureusement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils emporterent le dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la premiere fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts à se défaire de ces dangereux Rivaux. L'entreprise devoit leur paroître diffi-

(4) *Ibidem*, pages 61.

cile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & considerés du Roi ; mais le Conseil de Batavia fonda toutes ses espérances sur les moyens qu'il résolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, sur les Vaisseaux qui devoient aller à Macassar, un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseroient adroitement dans les Provinces, sous les prétextes ordinaires du Commerce ; mais particuliérement dans celle de Bouguis, où il seroit plus aisé de jetter des semences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquise ; qu'entre ces Emissaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens ; qu'on attendroit que leur nombre fût assez grand, pour lever le masque avec sûreté ; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux présens continuels, par lesquels il étoit à propos d'amuser le Roi & ses Ministres ; enfin, qu'on ménageroit assez les Portugais & les Jésuites, pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Avec quelle adresse les Hollandois concertent un dessein.

Comment ils l'exécutent.

Cet étrange projet eut tout le succès

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs soldats, bien entretenus, & diſperſés, pendant quelques années, dans les Provinces, ſe raſſemblerent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent ſe joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancerent, en corps d'armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut ſi prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déja paſſé la riviere qui ſépare les deux Provinces. Ce Prince ne laiſſa pas de raſſembler quelques troupes, avec leſquelles il eut la fermeté de ſe preſenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureuſement, il les força de chercher leur ſalut dans la fuite. Ils repaſſerent la riviere, pour attendre, ſur ſes bords, les ſecours qu'on leur avoit fait eſperer de Batavia. Le Roi, qui eut le temps de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poſte, il ſe réduiſit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'allarme juſques dans leur Camp.

Les Hollandois, au deſeſpoir de ſe voir ſi mal ſecondés, & commençant à craindre que leurs Partiſans ne s'ac-

commodaſſent avec le Roi par quelque Traité ſecret, employerent un ſtratagême, dont l'Auteur aſſure, » que le » ſouvenir eſt encore en exécration dans » les Indes (5). Après s'être apperçus » que l'armée royale venoit, pendant » la nuit, boire & ſe rafraîchir à la » riviere, ils choiſirent, dans leurs » troupes, quelques Montagnards, qui » connoiſſoient les herbes venimeuſes; » & dans l'eſpace de quelques jours, » ils s'en firent apporter aſſez, pour em- » poiſonner toutes les eaux. Ce deſſein » demandoit beaucoup de juſteſſe dans » leurs meſures. Ils avoient obſervé » l'heure que leurs Ennemis prenoient » pour ſe rafraîchir. En jettant les her- » bes, quelques lieues au-deſſus du » camp royal, ils les faiſoient arriver » dans le tems, où ces Malheureux ſe » croyoient libres de ſatisfaire leur » ſoif. Les uns mouroient immédiate- » ment, de la force d'un poiſon qui » n'a nulle part autant de ſubtilité qu'à » Celebes. Les autres ſe traînoient avec » peine juſqu'à leurs tentes, pour mou- » rir dans les bras de leurs compagnons, » & les rendre témoins d'un deſaſtre, » dont ils ne comprenoient pas enco- » re la cauſe. Enfin le Roi, & ceux qui

Ils empoiſonnent une riviere.

(5) *Ibidem*, pages 71.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» étoient échappés à la mort, ouvrant
» les yeux sur le sort qui les menaçoit
» à leur tour, ne penserent qu'à s'éloi-
» gner de cette rive fatale. Mais ce ne
» fut pas sans pousser des cris d'hor-
» reur, qui devinrent, pour eux, une
» nouvelle source d'infortune. Les Hol-
» landois, avertis par ce tumulte, re-
» passerent promptement la riviere, &
» les poursuivirent jusqu'à la portée du
» canon de la Capitale, où le Roi fut
» obligé de se renfermer. Ils n'eurent
» pas la hardiesse de l'assieger; mais,
» bloquant la Place, ils s'efforcerent
» de couper la communication des vi-
» vres, pendant que deux Vaisseaux de
» leur Nation, gardoient le Port &
» bouchoient le passage de la mer. En
» même temps ils mirent le feu de tou-
» tes parts au riz, dont on étoit prêt
» à faire la récolte. Ils pillerent tous
» les villages voisins; ils forcerent les
» Habitans de chercher une retraite dans
» les montagnes. Les troupes, qui re-
» stoient au Roi dans la ville, firent
» plusieurs sorties, sous la conduite de
» *Daen-Ma-Allé*, frere de ce Prince;
» mais leurs Ennemis, comptant d'ob-
» tenir bien-tôt par la famine, ce qu'ils
» n'étoient pas sûrs d'emporter par la
» force, prirent toujours le parti de se

Famine à laquelle ils réduisent la Capitale de Macassar.

» battre en retraite. En effet les provi-
» sions, qui s'étoient trouvées dans la
» Place, furent bien-tôt épuisées. Le
» riz s'y vendit au poids de l'or; &
» pendant plusieurs mois, on n'y vêcut
» que du cuir de différens animaux,
» qu'on faisoit bouillir dans de l'eau
» pure.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Les espérances du Roi étoient fon-
» dées sur les Vaisseaux Portugais, qui
» venoient mouiller, tous les ans, dans
» le Port de Jompandam, & qu'il at-
» tendoit de jour en jour. Ils arrive-
» rent enfin; mais quelle fut la surprise
» des Macassarois, à la vûe de trente
» autres voiles, qui parurent presqu'aus-
» si-tôt, avec le Pavillon de Hollande,
» & qui enveloppèrent la petite Flotte
» dont ils se promettoient du secours?
» Deux des plus gros Vaisseaux Hol-
» landois mirent à terre quelques com-
» pagnies de soldats, qui avoient or-
» dre de se joindre aux Rebelles de
» Bouguis. Cinq autres attaquerent la
» Forteresse Portugaise; & leur artille-
» rie étant fort nombreuse, ils n'eurent
» besoin que d'un jour pour la réduire
» en poudre. Quantité de braves gens
» perirent sous les ruines; & ceux, qui
» se trouverent vivans, lorsque l'En-
» nemi entra dans la Place, aimerent

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Elle s'emparg du Fort & détruit la Flotte Portugaise.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» mieux perir les armes à la main, que
» d'accepter la composition qu'on leur
» offrit. Le Gouverneur avoit été tué
» dès la premiere décharge. Sa fem-
» me, ne pouvant lui survivre, fit une
» action, dont la mémoire se conser-
» ve encore. Elle rassembla tout ce
» qu'elle avoit de richesses, en pierre-
» ries & en lingots d'or; elle en fit char-
» ger, sous ses yeux, les plus gros ca-
» nons de la Forteresse; & pour ôter,
» aux Hollandois, le plaisir de posse-
» der de si précieuses dépouilles, elle
» mit, de sa propre main, le feu aux
» pieces, qui étoient pointées du côté
» de la mer. Ensuite, elle alla se po-
» ster courageusement dans l'endroit le
» plus dangereux, où elle trouva bien-
» tôt la mort.

Générosité d'une femme.

» Pendant que les cinq Vaisseaux
» Hollandois achevoient de battre la
» Forteresse & la ville de Jompandam,
» les autres étoient aux prises avec la
» petite Flotte Portugaise, qui se vit
» aussi forcée de céder à l'inégalité du
» nombre. Mais ce ne fut qu'après un
» combat fort glorieux. De sept Vais-
» seaux, dont elle étoit composée, trois
» furent brûlés, deux coulés à fond; &
» les deux, qui restoient, tomberent
» entre les mains de l'Ennemi. Les sept

» Capitaines & les principaux Officiers » avoient perdu la vie dans une si bel- » le défense, & l'avoient vendue si » cher, qu'ils acquirent plus de gloire, » dans leur défaite, que les Hollandois » n'en purent tirer de leur Victoire.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Aussi-tôt, la Flotte victorieuse s'a- » vança vers la Capitale du Royaume, » qui n'est éloignée que de cinq ou six » lieues du Port. Elle est située un peu » au-dessus de l'embouchure de la ri- » viere, dans un canton très agréable, » mais qui n'a rien d'avantageux pour » sa défense. Aussi fut-elle attaquée par » mer & par terre. Les Hollandois ne » laisserent pas d'y trouver plus de ré- » sistance, qu'ils ne s'y étoient attendus. » Le Roi, qui étoit exercé à la guerre » depuis sa premiere jeunesse, s'y dé- » fendit avec autant de jugement que » de courage. Daen-Ma-Allé, son fre- » re, se distingua par des actions si » surprenantes, que les Hollandois en » conçurent une jalousie, qui leur fit » jurer sa perte. Mais enfin, la ruine » des principaux appartemens du Pa- » lais, de l'Arsenal, & de la meilleu- » re partie des murailles de la ville, » qu'une mine fit sauter en l'air, sans » que les Macassarois, à qui cette es- » pece d'attaque étoit inconnue, pus-

L'effet d'une Mine assujettit Celebes aux Hollandois.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» ſent en deviner la cauſe, jetta le » Roi dans une ſi vive allarme, qu'il » fit demander la paix. Il ne put ob- » tenir qu'une ſuſpenſion d'armes, pen- » dant laquelle on convint des condi- » tions ſuivantes.

Conditions de leur Traité avec le Roi & ſes Succeſſeurs.

» Que la Ville, la Forteresſe & le » Port de Jompandam demeureroient, » en propriété, à la Compagnie Hol- » landoiſe, avec leurs dépendances, » qui furent étendues, par les Vain- » queurs, à trois ou quatre lieues dans » les terres; & que le Roi renonceroit » à tous ſes droits ſur ces trois poſſeſ- » ſions, pour lui & pour ſes Succeſſeurs.

» Que les Jéſuites ſeroient chaſſés » du Royaume, tous leurs biens con- » fiſqués, au profit de la Compagnie, » pour la dédommager des frais de » l'Ambaſſade, qu'on les accuſoit d'a- » voir fait manquer à la Cour de la » Chine, leurs maiſons raſées, & leurs » Egliſes démolies.

» Que les Portugais ſeroient privés » des Gouvernemens, des Charges & » des Dignités, dont il avoit plû au » Roi de les honorer; leurs Magaſins » fermés & leurs Fortifications détrui- » tes: qu'ils ſortiroient inceſſamment » du Royaume, s'ils n'aimoient mieux » y demeurer, à condition de n'y faire aucun

» aucun Commerce ; & que, pour leur » en ôter tous les moyens, ils seroient » relegués dans quelque village éloigné » des villes.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Que le Roi feroit partir incessamment un Ambassadeur pour Batavia, » avec des présens proportionnés à ses » richesses, pour obtenir, du Conseil, » la ratification du Traité.

» Que les Hollandois s'obligeroient, » de leur part, aussi long-temps que le » Roi & ses Successeurs seroient fidéles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession » de ses Etats ; d'entrer dans tous leurs » interêts, & de les assister dans leurs » guerres, étrangeres ou domestiques ; » de continuer le Commerce qu'ils » avoient commencé avec leurs Sujets, » c'est-à-dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les Marchandises qu'ils apporteroient ou » qu'ils trouveroient dans le Port.

» Daen-Ma-Allé refusa de signer un Traité, qui lui parut humiliant pour » sa Patrie. Mais le Roi n'en accepta » pas moins toutes les conditions, & » nomma un des principaux Seigneurs » de sa Cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or, & » d'autres présens de la même richesse.

LES JÉSUITES & LES PORTUGAIS SONT CHASSÉS DE L'ISLE.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Après la ratification, les Jésuites & » la plus grande partie des Portugais » sortirent du Royaume. Ceux que la » pauvreté, ou d'autres raisons, furent » capables d'y retenir, se virent hon- » teusement relegués dans un village » nommé *Borobassou*, où ils menent » encore une vie obscure & languis- » sante.

Conduite des Hollandois.

» Depuis cette révolution, les Hol- » landois ont satisfait assez fidélement » aux Loix qu'ils se sont imposées. Ils » sont attachés à leurs engagemens, » par les avantages qu'ils trouvent con- » tinuellement dans le Commerce de » l'Isle, & par la crainte de perdre un » des meilleurs Ports des Indes (6).

Histoire de Den-Ma-Alle.

Mais il manqueroit quelque chose à ce détail historique, si l'on n'y joignoit les avantures de Ma-Allé; & le récit en paroîtra d'autant plus curieux, qu'il jette du jour sur un événement mal éclairci dans les Relations du Royaume de Siam. Les Hollandois trouvèrent bien tôt le moyen de rendre ce Prince odieux, ou suspect, au Roi son frere. Ils firent entrer dans leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-temps avec une folle passion, & pour laquelle il avoit un

(6) *Ubi supra*, pages 57 & précédentes.

excès de confiance, dont Ma-Allé lui avoit souvent représenté le danger. Cette femme, excitée tout à la fois par son ressentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Celebes, prit occasion du refus que le Prince avoit fait de signer la Paix, pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui persuada insensiblement que le Peuple, prévenu en sa faveur, n'attendoit qu'un moment favorable pour l'élever sur le trône. Les Hollandois seconderent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un témoignage de leur attachement. Ils parlerent d'une conjuration, dont ils expliquoient les circonstances. Enfin n'ayant rien épargné pour faire comprendre, au Roi, que sa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par celle de son frere, ils pousserent le zéle jusqu'à se charger de l'exécution, & leurs services furent acceptés (7).

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Les Hollandois s'engagent à le tuer.

Ma-Allé, tranquille dans son innocence, ne s'occupoit qu'à gémir des malheurs de sa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui avoit enten-

Comment il évite la mort.

(7) *Ibidem*, page 95.

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

du la derniere conférence où sa mort avoit été résolue. Sa premiere résolution fut d'aller trouver le Roi, son frere, pour se justifier dans son esprit; mais ses amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagerent à sortir secrétement du Royaume. Une Barque, assez bien équipée, se trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, sans être apperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers qui composoient toute sa suite. L'un portoit son bouclier, son carquois & son sabre; l'autre étoit chargé de ses pierreries, & de tout ce qu'il avoit pû rassembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'espace de deux jours, à l'Isle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port; mais il se trouva dans les Etats d'un Prince de son Sang, qui le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Bien-tôt il y épousa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Ancqué-Sapia*. Comme il la vit dans la suite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas passer pour un portrait d'imagination. » Ce n'étoit pas

Il passe dans l'Isle de Java & s'y marie.

Portrait d'Ancqué Sapia, sa femme.

» la plus belle femme des Indes; mais » elle avoit beaucoup d'esprit, & l'hu- » meur fort enjouée, avec un caracte- » re de grandeur qui avoit assez de rap- » port à celui du Prince. Le bruit des » grandes actions, par lesquelles il s'é- » toit distingué, avoit eu plus de part » que son rang, à l'inclination qu'elle » avoit conçue pour lui. Cependant sa » famille s'étoit crue fort honorée de » la voir rechercher par un Prince, qui, » tout fugitif & tout malheureux qu'il » étoit alors, ne laissoit pas d'être l'hé- » ritier présomptif d'une riche Cou- » ronne, & qui pouvoit raisonnable- » ment espérer qu'en se rétablissant un » jour dans les bonnes graces du Roi, » son frere, il rentreroit en possession » de tous les biens qu'il avoit aban- » donnés.

Les deux premieres années de leur mariage se passerent fort heureusement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince si redoutable avoit choisi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etablissement, qu'ils le trouverent trop proche de Macassar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré son Protecteur, de lui déclarer la guerre, s'il le gardoit plus long-temps

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

dans ſes Etats. Ma-Allé fut averti de l'orage qui ſe formoit ſur ſa tête. Il ne voulut point expoſer ſes amis à ſe voir enveloppés dans ſa diſgrace; & réſiſtant à toutes leurs inſtances, il ſe rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déja fait offrir pluſieurs fois un aſile & de l'emploi ſous ſa protection. Il partit, de Java, avec la Princeſſe ſon épouſe & quelques fidéles ſerviteurs. Enſuite, plus de ſoixante familles Macaſſaroiſes, qui s'étoient trouvées dans cette Iſle, lorſqu'il y étoit arrivé, ſe déterminerent à le ſuivre, par un ſimple mouvement d'eſtime & d'affection, qui leur fit ſouhaiter de partager ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune.

Il eſt obligé de ſe retirer à Siam.

Il arriva au Port de Siam, en 1664, ſur un Vaiſſeau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit préſent, à la Princeſſe, de quantité de pierres précieuſes & de vaſes d'or. Il aſſigna, pour leur entretien, une penſion proportionnée à leur rang; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Tréſorier de la Couronne, ſous le titre de Doya-Paedi, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit diſtribuer,

Accueil qu'il y reçoit.

à tous ceux qui l'avoient suivi, des terres pour leur subsistance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir sur le trône. DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Pendant plusieurs années, sa reconnoissance parut égale à tant de bienfaits. » Jamais, dit un Voyageur qui » écrivoit sur le témoignage de ses pro- » pres yeux, on ne vit d'exemple d'un » plus sincere & plus fidéle attache- » ment. Mais, faisant profession du Mahométisme, l'intérêt de sa Religion, qu'il crut offensée par quelques mauvais traitemens que les Mores de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conspiration qui lui coûta la vie (8). La Princesse Ancqué-Sapia, morte depuis quelques années, lui avoit laissé deux fils, que les Missionnaires François demanderent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une éducation Chrétienne, au College de Louis le Grand (9). Sa Mort.

(8) On trouve toutes les circonstances de cet événement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

(9) Ils y furent baptisés, sous la protection de Louis XIV & de Monseigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé Louis Dagn-Rourou; & le second, Louis

DESCRIPT. DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Dauphin Daen - Toulalo. On n'a pas publié la suite de leurs avantures ; mais il est certain qu'avant la mort de Daen-Ma-Allé, leur Pere, la Couronne de Macassar, qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du Pays, étoit passée sur la tête de Craen-Biset, son Neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi supra*, pages 9, 10 & 110.

VOYAGE

D'ENGELBERT KÆMPFER,

AU JAPON.

INTRODUCTION.

TOus les Voyages de ce Recueil, qui ont eu jusqu'à present quelque rapport au Japon, n'étoient qu'un prélude, pour la Relation dont on va donner l'Extrait. Quelques peintures, dispersées dans le cours des neuf premiers Volumes, répondroient mal à l'idée qu'on a dû se former d'une si belle & si riche contrée. Mais sa situation, qui appartient également aux Voyages par l'Est & par l'Oueſt, semble demander l'ordre & les gradations qu'on a pris soin d'observer. Commençons ici par de justes éclaircissemens, sur l'Auteur, dont nous allons emprunter les lumieres (10).

Extrait de la vie de Kæmpfer.

Son Traducteur nous apprend qu'*En-*

(10) Son Voyage, publié d'abord en Allemand, a été traduit en François, par M. Naudé, Refugié François, à Londres, d'après la Traduction Angloise de M. Scheuchzer, de la Société Royale de Londres, sous le titre d'Hiſtoire naturelle, Civile & Eccléſiaſtique de l'Empire du Japon. Edition de 1732, à la Haye, chez Goſſe & Neaulme, trois volumes *in*-12.

INTRODUC-TION.

gelbert Kæmpfer étoit né le 16 de Septembre 1651, à Lemgow, petite ville du Cercle de Westphalie, & que son pere, Ministre de cette ville, n'ayant rien épargné pour son éducation, il se distingua, dès sa premiere jeunesse, par ses progrès dans les Langues étrangeres & dans toutes les Sciences. Cependant son principal objet fut la Médecine & l'Histoire naturelle. Après avoir paru avec éclat, dans plusieurs grandes villes d'Allemagne & de Pologne, il se rendit en Suede, où de plusieurs offres, par lesquelles on s'efforça de l'attacher au service de la Nation, il accepta l'Office de Sécretaire d'une Ambassade, que le Roi Charles XI. envoyoit à la Cour de Perse. Il partit de Stockolm, le 10 de Mars 1683, avec M. Fabricius, Ambassadeur Suedois; & passant par la Russie pour s'embarquer sur la mer Caspienne, il arriva heureusement à Nisabad, d'où il se rendit à Siamachi, Capitale de la Province de Schirvan. Dans la nécessité d'attendre les ordres de la Cour de Perse (11), il employa cet intervalle à visiter autour de lui tout ce qui lui parut digne de sa curiosité. C'est à ces savantes & laborieuses courses, que le

(11) *Voyez* les Relations précédentes de ce Recueil.

Public doit son Recueil d'observations (12) sur ce qu'il nomme les sept Merveilles de la Peninsule d'Okesra (13). Ensuite, pendant le séjour qu'il fit en Perse, il se mit en état de donner, dans le même Ouvrage, une idée exacte de ce grand Royaume. L'Ambassadeur Suedois ayant terminé ses négociations vers la fin de l'année 1685, Kæmpfer, entraîné par son goût pour les Voyages, prit congé de lui, pour entrer au service de la Compagnie Hollandoise à titre de Chirurgien, en chef, d'une Flotte de cette Nation, qui croisoit alors dans le Golfe Persique; emploi moins honorable que celui qu'il abandonnoit, & moins digne aussi de sa qualité de Médecin; mais plus convenable à la passion qu'il avoit de voyager. Il partit aussi-tôt pour Bander-Abassi, où quelques infirmités le retinrent jusqu'à la fin de Juin 1688. Le temps, qu'il put dérober à la maladie, fut encore employé à de curieuses recherches (14).

(12) Sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, Ouvrage publié en 1712.

(13) Entr'autres, la ville de Baku sur la Mer Caspienne; les Monumens de l'antiquité, qui restent dans le voisinage; les Fontaines de Naphre; la Campagne brûlante; le Lac bouillant; la Montagne qui renferme, dans son sein, une terre fine pour les Potiers, &c.

(14) Il nous a valu, dit le Traducteur, sa De-

INTRODUCTION.

La Flotte, qu'il joignit enfin, ayant ordre de toucher à divers Etabliſſemens Hollandois, dans l'Arabie heureuſe, dans les Etats du Grand-Mogol, ſur la Côte de Malabar, dans l'Iſle de Ceylan, dans le Golfe de Bengale & dans l'Iſle de Sumatra, il ſaiſit avidemment chaque occaſion de s'inſtruire. Batavia, où il arriva au mois de Septembre 1689, lui fournit un autre champ. Après ſon Voyage, au Japon, qui fut d'environ deux ans & demi, il revint en Europe, au mois d'Octobre 1693. L'année d'après, il prit le degré de Docteur en Médecine, dans l'Univerſité

ſcription de la Montagne Benna, dans la Province de Laar, celle de ſes Plantes & de ſes Animaux, du Bezoar, de l'animal dans l'eſtomac duquel il ſe trouve, des bains chauds, d'un baume particulier', & de mille curioſités qu'on obſerve ſur cette Montagne; celle de la Mumie naturelle, ce baume précieux, qui dégoute d'un rocher dans la Province de Doar, & qu'on recueille une fois l'année avec beaucoup de pompe & de cérémonie, pour l'uſage du Roi de Perſe ſeul; ſes Obſervations ſur l'*Aſſa fœtida*, ou la plante qui produit cette drogue, & ſur la maniere de la recueillir & de la préparer; ſes remarques ſur la *Vena medinenſis* des Ecrivains Arabes, ou ſur ce qu'il nomme le Dracunculus, Ver ſingulier, qui ſe nourrit dans les interſtices des muſcles en différentes parties du corps humain; ſa deſcription du ſang de dragon oriental, qui vient, dit il d'un palmier conifere; ſa curieuſe Hiſtoire du palmier dactylifere, qui croît en Perſe, de ſes différentes eſpeces, de ſa culture, & de ſon uſage; enfin un grand nombre d'autres Obſervations, qui n'ont pas encore vû le jour. *Vie de l'Auteur, ſ.* ges 13 & 14.

de Leyde. Ce fut à cette occasion qu'il publia dix remarques, des plus singulieres qu'il eût faites dans ses Voyages (15). Etant retourné dans sa Patrie, il finit ses courses, en 1700, par un heureux mariage; & sa constitution s'étant fort alterée vers l'année 1715, il mourut à Lemgow le 2 de Novembre 1715, âgé d'environ soixante-cinq ans. Son mérite fut célebré par un Discours funebre, imprimé dans la même ville. INTRODUCTION.

Empruntons son éloge critique d'un de nos bons Ecrivains, dont personne ne disconviendra que le jugement doit être particuliérement respecté, sur une matiere qui a fait long-temps le sujet de son travail. Jugement critique sur son Ouvrage.

(15) Sur le célebre *Agnus-Ali-Scythica*, ou Borometz prétendu Zoophite, qu'il démontre pour une fiction, occasionnée peut-être par la ressemblance du mot Borometz, avec le nom Russien *Borannetz*, & le nom Polonois Boranek qui signifie une espece particuliere de moutons, qu'on voit aux environs de la Mer Caspienne, dans la Tartarie Bulgarienne & dans le Koraſan; sur le goût amer des eaux, dans la Mer Caspienne; sur la véritable Mumie de Perse, nommée *Mumiabi*; sur la Torpille, poisson singulier, qui engourdit les doigts de ceux qui le touchent; sur le sang de dragon oriental; sur le *Dracunculus*, ou *Vena Medeni*, des Ecrivains Arabes; sur l'*Andrum*, sorte d'Hydrocele, ou de rupture aqueuse, & sur le Perical, ulcere aux jambes; deux maladies communes entre les Malabares; sur la maniere Japonoise de guerir la colique, par l'acupoñction; sur le *Moxa*, cautilique dont les Chinois & les Japonois font un fréquent usage. *Ibidem*, page 17.

INTRODUCTION.

» On ne peut refuser à Kæmpfer ; » dit le Pere Charlevoix, la justice » de convenir que ses Mémoires sont » remplis de recherches curieuses, touchant l'origine des Japonois, les richesses de leur pays, la forme de leur » Gouvernement, la police de leurs » villes ; d'avoir débrouillé mieux que » personne les différens systêmes de » leur Religion ; de nous avoir donné » des Fastes chronologiques de cet Empire, des Descriptions qui intéressent, une Histoire naturelle de ces » Isles assez exacte, & d'assez bonnes » observations pour la Géographie : » mais il s'en faut bien que tout cela » remplisse le titre d'Histoire du Japon, » qu'on a donné à son Ouvrage, où l'on » ne voit que des traits détachés de » l'Histoire ancienne & moderne, en » très petit nombre, & la plûpart puisés dans des sources fort peu sûres. » En un mot, presque tout ce qui manquoit aux Histoires précédentes, se » trouve ici ; mais on n'y voit rien de » ce qu'elles contiennent. C'est le Journal d'un Voyageur curieux, habile, » sincere, qui s'est un peu trop fondé » sur des traditions populaires ; mais » ce n'est pas une Histoire.

» Le Traducteur Anglois a mis, à

» la tête de sa Traduction, une Préface qui contient des remarques fort » sensées & fort recherchées sur tout » ce qui est au Nord du Japon; & la » Carte, dont il a pris soin de l'enrichir, est la moins imparfaite qu'on » ait eue, jusqu'à present, de cet Empire (16).

INTRODUCTION.

Comme le principal reproche du Pere Charlevoix regarde les sources de l'Ouvrage, qu'il traite de peu sûres, & l'excès de confiance, dont il accuse l'Auteur pour les Traditions Populaires, il est juste de faire parler un moment Kæmpfer pour sa propre défense, avec l'avantage d'être reconnu, par son Critique, pour un Voyageur habile & sincere.

Kæmpfer défendu par lui-même.

» Je puis protester, dit-il, dans sa » Préface, que la Description & l'idée, que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite & sans élégance, est exactement conforme à la » verité, sans embellissement, & telle » que les choses m'ont paru. Il est vrai » que, quant aux affaires secrettes de » l'Empire, je n'ai pû m'en procurer

(16) Elle contient aussi un Catalogue des Auteurs, qui ont écrit sur le Japon, avec un jugement critique de leurs Ouvrages; & les noms de divers Livres Japonois, que Kæmpfer rapporta de son Voyage.

INTRODUCTION.

» des informations amples & détaillées.
» Depuis l'extirpation de la Religion
» Romaine, les Marchands Hollandois
» & Chinois ſont comme empriſonnés.
» L'Empire eſt fermé à toute ſorte de
» Commerce & de communication avec
» les Etrangers; & la réſerve des Na-
» turels doit être extrême, avec ceux
» qui ſont tolerés dans l'Empire. Les
» Japonois, qui ont le plus de liaiſon
» avec nous, ſont obligés, par un ſer-
» ment ſolemnel, de ne pas nous en-
» tretenir ſur les affaires d'Etat & de
» Religion. On les engage, par ce ſer-
» ment, qui ſe renouvelle chaque an-
» née, à s'obſerver & à ſe trahir mu-
» tuellement. Mais quelque grandes
» que ſoient ces difficultés, elles ne
» ſont pas inſurmontables. En premier
» lieu, cette Nation reſpecte peu les
» ſermens qu'elle a prêtés au nom de
» certains Dieux ou Eſprits, que plu-
» ſieurs n'adorent point, & que la plû-
» part ignorent. La crainte du ſuppli-
» ce eſt ordinairement le ſeul motif
» qui les arrête. D'un autre côté, ſi
» l'on met à part l'orgueil & l'humeur
» guerriere des Japonois, ils ſont ci-
» vils, polis, curieux autant qu'aucu-
» ne Nation de l'Univers, aimant le
» Commerce & la familiarité des Etran-

» gers, & souhaitant avec passion d'ap-
» prendre leurs histoires, leurs arts &
» leurs sciences. Mais, comme nous
» ne sommes que des Marchands, qu'ils
» placent au dernier rang des hommes,
» & que, d'ailleurs, l'extrême con-
» trainte dans laquelle on nous tient,
» ne peut guéres leur inspirer que de
» la jalousie & de la défiance, nous ne
» pouvons nous concilier leur amitié,
» que par notre liberalité, par notre
» complaisance, & par tout ce qui est
» capable de flatter leur vanité. C'est
» ainsi que j'acquis plus de faveur, au-
» près de nos Interprêtes & des Offi-
» ciers qui venoient chaque jour chez
» nous, que personne n'avoit pû s'en
» flatter depuis les Réglemens auxquels
» nous sommes assujettis. En leur don-
» nant des conseils, des médecines,
» des leçons d'Astronomie & de Ma-
» thématiques, des cordiaux & des li-
» queurs de l'Europe, je pouvois leur
» faire toutes les questions qui me ve-
» noient à l'esprit. Ils ne me refusoient
» aucune instruction; jusqu'à me révé-
» ler, lorsque nous étions seuls, les
» choses mêmes sur lesquelles ils doi-
» vent garder un secret inviolable. Ces
» informations particulieres m'ont été
» d'un grand usage, pour recueillir les

INTRODUCTION.

» matériaux nécessaires à l'Histoire du
» Japon, que je méditois. Cependant,
» peut-être ne me serois-je jamais vû
» en état d'exécuter mon dessein, si,
» parmi d'autres occasions favorables,
» je n'avois eu le bonheur de rencon-
» trer un jeune homme sage & discret,
» par l'entremise duquel je reçus les
» lumieres qui me manquoient encore.
» Son âge étoit d'environ vingt quatre
» ans. Il entendoit, en perfection, le
» Japonois & le Chinois. A mon arri-
» vée, on me le donna pour me ser-
» vir, & en même-temps pour étudier,
» sous moi, la Médecine & la Chirur-
» gie. Le bonheur qu'il eut de traiter
» avec succès, sous ma direction, l'Ot-
» tona, qui est le principal Officier de
» notre Isle, lui fit obtenir la permis-
» sion de demeurer à mon service,
» pendant mon séjour au Japon, qui
» fut de deux ans. Ce Seigneur souffrit
» même qu'il m'accompagnât dans nos
» deux Voyages à la Cour; c'est-à-di-
» re, qu'il allât quatre fois d'une ex-
» trêmité de l'Empire à l'autre, faveur
» qui s'accorde rarement à des person-
» nes de cet âge, & qu'on n'avoit ja-
» mais accordée à qui que ce soit, pour
» un tems si long. Comme je ne pou-
» vois guéres parvenir à mon but, sans

» lui apprendre le Hollandois, je lui » enseignai cette langue avec tant de » soin, qu'en une année il l'écrivoit & » la parloit mieux qu'aucun de nos In- » terprêtes. J'ajoutai, à ce bienfait, les » meilleures leçons d'Anatomie & de » Médecine, dont je fusse capable; à » quoi je joignis encore de gros gages. » En récompense, il me fit avoir des » instructions aussi étendues qu'il étoit » possible, sur l'état de l'Empire, sur » le Gouvernement, sur la Cour Im- » périale, sur la Religion établie dans » l'Etat, sur l'Histoire des premiers » âges, & sur ce qui se passoit chaque » jour de remarquable. Il n'y avoit au- » cun livre, sur aucune sorte de matie- » re, qu'il ne m'apportât d'abord, & » dont il ne m'expliquât ce que je vou- » lois sçavoir. Comme il étoit souvent » obligé d'emprunter ou d'acheter des » uns & des autres, je ne le laissois » jamais sortir, sans lui donner de l'ar- » gent, pour se mettre en état de me » satisfaire (17).

INTRODUCTION.

Il semble que ces explications, d'un homme *habile* & *sincere*, peuvent recevoir ici le nom de Défense ou d'Apologie, quoiqu'elles ayent précédé l'accusation. Ajoutons que le Pere Charlevoix n'a pas

(17) Préface de l'Auteur.

INTRODUCTION.

fait difficulté d'employer ce qu'il y a de plus utile & de plus curieux dans Kæmpfer, & qu'il l'a donné tout entier dans un autre ordre. A l'égard de la qualité d'Hiſtorien, qu'il lui refuſe, c'eſt une ſimple difficulté de nom, qui ne porte que ſur la forme, ou du moins ſur un défaut d'ordre & de plénitude, que le Critique reproche au ſujet. Peut-être ne faut-il l'attribuer qu'aux deux Traducteurs; d'autant plus qu'effectivement Kæmpfer n'a pris que le ton d'un Journal. On ne s'en plaindra point ici, puiſque lui refuſer le titre d'Hiſtorien, c'eſt le rendre de plein droit au Recueil des Voyages.

§ I.

Kæmpfer ſe rend de Batavia au Japon. Circonſtances de ſon arrivée.

KÆMPFER. 1690.

Départ de Batavia.

DEPUIS plus d'un ſiécle que l'entrée du Japon eſt interdite à toutes les Nations de l'Europe, ſans autre exception que les Hollandois, auxquels l'Auteur ſuppoſe qu'on croit plus de bonne foi qu'aux autres Européens (18), la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales y envoye, tous les ans, une

(18) Kæmpfer, Tome I, page 2.

1. ARBRE DU CAFFÉ, DESSINÉ EN ARABIE.

2 Fruit sec. 3 Coupe du Fruit. 4 Noiau, ou fève du Caffé.

T. X. N.° I.

...yons etoient alors Conſtantin.

1. PARTIE D'UN RAMEAU DE CAFFÉ, AVEC LA FLEUR ET LE FRUIT

2 Feüilles de Caffé dans leur grandeur naturelle.

T. X. N.° II.

Ambaſſade ; & dans cette occaſion, ſes Miniſtres ont la liberté de paroître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ſes bienfaits (19). C'eſt le ſeul temps qu'un Voyageur puiſſe choiſir, pour viſiter un Pays qui n'eſt pas moins inacceſſible, par les difficultés naturelles de ſa ſituation, que par la rigueur des Loix. Kæmpfer, qui ſe trouvoit à Batavia en 1690, accepta l'Office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la ſuite de l'Ambaſſade. L'embarquement ſe fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois. Elle n'eut rien de plus remarquable que celle de divers Voyageurs, qu'on a déja repréſentés dans la même route. Mais le Navire Hollandois, qui ſe nommoit le Waalſtroom, ayant relâché à Siam pour y charger quelques Marchandiſes, Kæmpfer y recueillit les circonſtances d'un célebre événement, dont la mémoire étoit fort récente, & qui ne peut avoir été ſi bien éclairci par nos Hiſtoriens (20).

KÆMPFER. 1690.

Seul tems où les Européens puiſſent entrer au Japon.

C'étoit l'année d'auparavant, que M. Conſtance (21), ce fameux Miniſtre de

Eclairciſſemens ſur la révolution de Siam & ſur le ſort de M. Conſtance.

(19) On verra dans la Deſcription, à quelles humiliations ils ſont aſſujettis.

(20) On n'en doutera point, ſi l'on conſidere que les François étoient alors bannis du Royaume, & que le Pere d'Orleans, Auteur de l'Hiſtoire de M. Conſtance, n'a pû être ſi bien informé.

(21) Kæmpfer le nomme Conſtantin.

KÆMPFER. 1690.

Siam, dont on a fait admirer la fortune & le mérite, dans d'autres Relations de ce Recueil (22), avoit perdu la vie par une révolution, qui avoit ruiné l'établiſſement des François. Si la ſincerité de Kæmpfer répond ici à l'éloge qu'on en a fait, ſon récit eſt ſi précieux qu'il ne doit être rapporté que dans ſes termes. Mais on doit ſe rappeller qu'au départ des Ambaſſadeurs François, Desfargues, Officier de conſidération, étoit demeuré Commandant de la Forteresſe de Bancock, avec une garniſon d'environ quatre cens hommes.

Kæmpfer laiſſe douter, ſi les vûes de M. Conſtance n'alloient pas juſqu'à l'Autorité Royale. Cependant ce ſoupçon paroît détruit par d'autres explications. Le Roi étoit attaqué d'une mortelle hydropiſie. M. Conſtance, de concert avec les François & quelques Officiers de la Couronne, penſoit à mettre ſur le trône Moupi-Torſo, gendre de ce Prince, & ſon fils adoptif. » On » devoit ſe défaire de Petraatia, fils de » la ſœur du Roi, de ſes deux fils, & » des deux freres du Monarque, qui » étoient les héritiers préſomptifs de » la Couronne; en un mot, de tous » ceux qui s'oppoſoient aux deſſeins des

(22) *Voyez* le Tome IX de ce Recueil.

» Conjurés. Le pere & les parens de Moupi avoient déja levé quatorze » mille hommes, qui étoient disper- » sés; & pour faciliter l'exécution de » ce dessein, M. Constance, ayant trou- » vé le moyen de se glisser sécrette- » ment dans l'appartement du Roi, lui » persuada que, pendant sa maladie, » il seroit avantageux, pour la sûreté » de sa personne, de faire venir le Gé- » néral François & une partie de sa gar- » nison, à Louvo (23), où le Roi étoit » alors, ville à quinze lieues au Nord » de la Capitale. Pendant que Desfar- » gues étoit en chemin, la conspiration » fut découverte par le fils de Petraa- » tia, qui, s'étant trouvé, avec deux » concubines du Roi, dans un appar- » tement voisin de celui où les Conju- » rés tenoient conseil, eut la curiosité » de prêter l'oreille à la porte. Il en in- » forma aussi-tôt son pere. Petraatia en » instruisit le Roi; & se hâtant ensuite » de faire appeller, à la Cour, Moupi, » M. Constance, & les Mandarins de » leur parti, ils les fit charger de chaî- » nes, malgré le chagrin que cette har- » diesse parut causer au Roi. Depuis » quelque temps, M. Constance s'étoit » absenté de la Cour : mais s'y voyant

KÆMPFER. 1690.

(23) L'Auteur écrit toujours *Livo*.

KÆMPFER. 1690.

» rappellé, il ne put s'excuser, quoi-
» qu'il appréhendât quelque accident
» sinistre. On dit même qu'il prit congé
» de sa famille, avec un visage triste
» & abattu. Peu de temps après, la chai-
» se d'argent, dans laquelle il avoit
» coutume de se faire porter, étant re-
» venue vuide à sa maison, donna lieu
» à ses amis & à ses domestiques, de
» mal augurer de son sort, & de se dis-
» poser à partager son infortune. On
» étoit au 19e de Mai 1689. Deux jours
» après, toutes les objections du Roi
» n'empêcherent point Petraatia, de
» faire couper la tête à Moupi. Il la
» jetta aux pieds de M. Constance, qui
» étoit chargé de chaînes, en lui disant;
» voilà votre Roi. La mort tragique de
» Moupi toucha beaucoup le Roi, qui
» l'aimoit tendrement. Il demanda
» avec instance qu'on ne fît aucune in-
» dignité à son corps, & qu'il fût en-
» terré décemment; ce qui lui fut ac-
» cordé. Alors, on employa l'adresse
» pour surprendre le Pere de Moupi,
» dans ses Terres, entre la Capitale &
» Louvo; & tous leurs Partisans furent
» dispersés. A l'égard de M. Constance,
» après avoir été livré à la question, &
» réduit, pendant quinze jours, au pain
» & à l'eau, il fut mis, le soir, dans
» une

» une chaise commune, sans être in- KÆMPFER. 1690.
» struit de son sort. On le conduisit d'a-
» bord à sa maison, qu'il trouva sac-
» cagée. Sa femme étoit prisonniere
» dans une écurie. Loin de lui dire
» adieu, elle lui cracha au visage, &
» ne voulut pas même souffrir qu'il em-
» brassât son fils unique, âgé de quatre
» ans. Un autre fils, qu'il avoit eu d'el-
» le, étoit mort depuis peu, & n'étoit
» pas encore enterré. De-là il fut por-
» té hors de la ville, au lieu de l'exé-
» cution, où, malgré sa résistance, il
» eut la tête tranchée. Son corps fut
» coupé en deux, & couvert d'un peu
» de terre; mais les chiens le déter-
» rerent, pendant la nuit, & le man-
» gerent jusqu'aux os. Avant que de
» mourir, il prit son cachet, deux croix
» d'argent, une relique enchassée dans
» de l'or, qu'il portoit sur son sein,
» & dont le Pape lui avoit fait pré-
» sent, & l'Ordre de Saint Michel, qui
» lui avoit été envoyé de France, & les
» remit à un Mandarin, qu'il pria de
» les donner à son fils. Mais ces pre-
» sens ne convenoient guéres à ce mal-
» heureux Enfant, qui a été obligé jus-
» qu'ici d'aller mendier son pain, de
» porte en porte, avec sa mere, sans
» que personne ose intercéder pour eux.

KÆMPFER: 1650.

» Desfargues, étant arrivé à Louvo, » dans cet intervalle, avec quelques » François, fut bien surpris d'un chan- » gement si peu prévu. On le reçut fort » civilement. On lui fit présent, au » nom du Roi, d'un boesset d'or, ou » d'une boete de Pinang. Mais, avant » que de lui laisser la liberté de retour- » ner à Bankock, on lui fit promettre » qu'il remettroit cette Place aux Sia- » mois; & ses deux fils, avec douze » François, furent gardés pour ôtages à » Louvo. Cependant il ne fut pas plu- » tôt de retour, que dans la rage de » voir toutes ses espérances trompées, » il fit mettre en prison les Bateliers » qui l'avoient amené, & tirer sur les » Vaisseaux Siamois, qui s'approche- » rent de la Fortereſſe. Ayant remarqué » que deux Siamois de sa garnison n'e- » xécutoient pas ses ordres avec assez » d'empressement, il les fit pendre sur » les remparts, à la vûe de leurs Com- » patriotes. Enfin, il commit toutes » sortes d'hostilités. Cette conduite de- » voit naturellement irriter les Sia- » mois, & sembloit le menacer d'un » sort tragique, lui & ses fils. En ef- » fet, ils commencerent à construire » des Forts, le long de la Riviere, pour » lui couper le passage & l'empêcher de

» se retirer par eau. Mais revenant à lui-même, il rejetta ce qui s'étoit » passé, sur le refus que ses troupes » avoient fait d'obéir à ses ordres, & » bien-tôt il obtint la permission de se » retirer avec tout son monde. Les ôta- » ges qu'il avoit donnés, ayant entre- » pris de s'échapper de Louvo, furent » pris & ramenés à cheval. Leurs Gar- » des, suivant l'usage du pays, leur » ayant mis une corde au col, un d'en- » tr'eux, qui étoit Ingénieur, en con- » çut tant d'épouvante, qu'il tomba » roide mort. Tous les autres François, » qui étoient à Siam, payerent chere- » ment les pratiques séditieuses de M. » Constance, & les emportemens de » leur Géneral. Ils furent gardés long- » temps en prison, où ils souffrirent » beaucoup. M. Louis, Evêque Métro- » politain, fut enfermé dans la cour » des Magasins du Roi, avec les Jésui- » tes, qui étoient au nombre de sept » ou huit. Je les y visitai. Ils vivoient » fort contens, dans de petites maisons » de Bambous & de Roseaux. Trois au- » tres Jésuites, qui s'étoient établis à » Louvo, proche du Temple de Wat- » niak-Prani-Waan, sous prétexte d'ap- » prendre le Pali Siamois, ou la lan- » gue des Livres sacrés du Pays, & de

KÆMPFER. 1690.

KÆMPFER. 1690.

» s'en faire inſtruire par les Prêtres, » dont ils imitoient auſſi l'habillement » & la maniere de vivre (24) diſparu- » rent tout-d'un-coup, ſans qu'on ait » jamais pû ſavoir ce qu'ils étoient de- » venus (25).

» Petraatia ſe ſaiſit enſuite des deux » freres du Roi, ſous prétexte qu'ils » étoient dans les intérêts de M. Con- » ſtance, & les fit conduire hors de » Louvo, dans un Temple voiſin, où, » par reſpect pour le ſang royal, qui » ne doit jamais être répandu, on les » fit mourir en les battant avec du bois » de ſandal. La douleur que le Roi reſ- » ſentit de toutes ces exécutions, le fit » expirer lui-même, deux jours après » ſes freres, à l'âge de cinquante-cinq » ans, & la trente-deuxieme année de » ſon regne (26).

» Petraatia, qui s'étoit ouvert ainſi » le chemin du trône, prit le titre de » Roi de Siam, Tenaſſerim, Sucketa, » & Poiſe-luke, & celui de Protecteur » de Camboye, Johor, Patane & Que- » da (27).

Pyramide Siamoiſe échappée aux Voyageurs François.

Les Hollandois n'ayant tiré que de

(24) *Voyez* les Relations du Tome IX.

(25) *Voyez* le Voyage du Pere Mauduit, au Tome X.

(26) Le 11 Juillet 1689

(27) Ce ſont autant de Royaumes ſur la même Côte.

l'avantage de cette révolution, Kæmpfer eut la liberté de visiter la Capitale de Siam, qu'il nomme constamment India. Toutes ses remarques s'accordent fort bien avec celles du Pere Tachard & de la Loubere; mais il en fit une, qui est échappée à ces deux Voyageurs, & que cette raison même doit faire respecter autant que sa propre importance. Dans une Plaine, qui n'est éloignée que d'une lieue de la Capitale, au Nord-Oüest, on voit une fameuse Pyramide, nommée *Pkah Then*, ou *Puka-Thon*. Elle fut dressée par les Siamois, en mémoire d'une grande Victoire qu'ils remporterent dans le même lieu, sur le Roi de Pegu, & qui les affranchit du joug des Peguans. Ce monument, d'une structure massive, mais magnifique, & de plus de vingt brasses de hauteur, est placé dans un quarré ceint d'une muraille basse. Il est composé de deux pieces, posées l'une sur l'autre. Celle de dessous est quarrée. Chaque côté a cent & quinze pas de long, & s'éleve à plus de douze brasses; trois angles saillans, de la longueur de quelques pas, montent, de chaque côté, jusqu'au sommet. L'Edifice est composé de quatre étages, dont le plus haut, s'étréciſſant, laisse sur le sommet

KÆMPFER. 1690.

KEMPFER. 1690.

de celui qui eſt au-deſſous, un eſpace vuide, autour duquel on peut marcher. Chaque étage eſt embelli de corniches, agréablement variées. Toutes les galeries, à l'exception de la plus baſſe, ſont enfermées de murs, à hauteur d'appui, ornés à chaque coin de belles colonnes. L'angle du milieu de chaque étage repreſente le frontiſpice du Bâtiment, & ſurpaſſe les autres en beauté, ſur-tout par ſa pointe, qui parut magnifique à l'Auteur. Au milieu ſe preſente l'eſcalier, qui conduit à la ſurface ſupérieure, ſur laquelle eſt poſée la ſeconde piece, & qui a ſoixante-quatorze marches, chacune de la hauteur de neuf pouces, & longue de quatre pas. La ſeconde piece de la Pyramide eſt poſée ſur la ſurface de la premiere, qui eſt quarrée, & dont chaque côté a trente ſix pas de long. Elle avance au milieu, par goût d'ornement, & n'en eſt pas moins enfermée, comme le reſte, d'un mur fort propre, à hauteur d'appui, avec une galerie large de cinq pas, pour marcher à l'entour. L'eſcalier ſe termine à cette galerie, & chaque côté de l'entrée eſt orné de colonnes. Le pied d'eſtal de la ſeconde piece eſt un octogone, dont les huit faces ſont de différentes longueurs. Elle a ſes cor-

niches, peu différentes de celles de la piece inférieure, & hautes de quelques braſſes. Elle monte enſuite en forme de clocher, ſur le haut duquel on voit pluſieurs colonnes courtes, à quelques diſtances les unes des autres, avec un eſpace vuide entr'elles. Ces colonnes ſoutiennent un tas de globes, qui s'élevent en pointes, & dont les diamétres diminuent, à proportion de la hauteur. Enfin, tout le Monument ſe termine par une aiguille fort longue, & ſi déliée, qu'on eſt ſurpris qu'elle puiſſe réſiſter aux injures du temps. Le voiſinage offre quelques Temples & quelques Colleges de Talapoins, environnés de murailles de brique. Les Temples ſont d'une fort belle ſtructure, & couverts de pluſieurs toîts, ſoutenus par des colonnes (28).

KÆMPFER. 1690.

Il doit paroître fort étonnant que des Voyageurs, auſſi curieux que Tachard & la Loubere, n'ayent pas eu la moindre connoiſſance de cette merveilleuſe Pyramide.

Mais paſſons ſur un détail beaucoup

Arrivée de Kæmpfer au Japon.

(28) *Ibidem*, pages 49 & ſuivantes. Kæmpfer donne la deſcription de quelques autres Edifices; mais ils ne l'emportent pas ſur ceux que le Pere Tachard a décrits. D'ailleurs, ce Miſſionnaire ne s'étoit pas propoſé de décrire tous les Edifices du Royaume de Siam.

KÆMPFER. 1690.

moins intéreſſant, pour arriver avec l'Auteur au célebre Port de Nangaſaki.

Port de Nangaſaki.

Après avoir découvert, à la gauche du Vaiſſeau, les premieres Iſles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, & qui ſont habitées par des Laboureurs, il entra, le 24 de Septembre, dans un Havre environné de hautes Montagnes, d'Iſles & de Rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. Sur le ſommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on obſerve, avec des lunettes de longue vûe, tout ce qui ſe paſſe ſur mer, pour en donner avis au Magiſtrat de la ville. Auſſi vingt Bateaux Japonois, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du Vaiſſeau. Ils le remorquerent, juſqu'à deux cens pas du Comptoir Hollandois. Le rivage, qui eſt fermé par le pied des montagnes, a pour défenſe pluſieurs Baſtions, de forme ronde, dont les paliſſades ſont revêtues de peinture rouge; & du côté de la ville, aſſez près du rivage, on voit, ſur deux éminences, deux Corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vûe des Etrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

Odieuſes formalités à la réception des Hollandois.

Les Hollandois ſaluerent, de douze

coups de canon, chacun de ces deux postes, & jetterent l'ancre, à trois cens pas de la ville, près de Desima, qui est une Isle formée exprès pour la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du Gouvernement vinrent à bord, avec leur Commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprêtes & de Soldats. » Ils appellerent, suivant la » liste qu'on mit entre leurs mains, tous » ceux qui étoient nouvellement arri- » vés; & les faisant passer en revûe l'un » après l'autre, ils les examinerent de- » puis la tête jusqu'aux pieds, avec le » soin d'écrire leurs noms, leur âge & » leurs affaires. Ensuite cinq ou six per- » sonnes du Vaisseau furent interro- » gées à part, sur les circonstances du » Voyage; c'est-à-dire, qu'on leur de- » manda d'où ils venoient, quand ils » étoient partis, combien ils avoient » employé de temps dans leur route, » & s'il n'avoient pas abordé à quel- » que autre Port. On écrivoit leurs ré- » ponses. On fit aussi diverses ques- » tions, sur un Officier du Vaisseau, » qui étoit mort le jour précédent. On » observa soigneusement sa poitrine & » le reste de sa peau; pour s'assurer qu'il » n'y avoit point de croix ni d'autres

KÆMPFER. 1650.

KÆMPFER. 1690.

» marques de la Religion Romaine. Les » Hollandois obtinrent que ſon corps » fût emporté le même jour ; mais on » ne permit à perſonner de l'accompa- » gner, ni de voir dans quel lieu on » l'avoit enterré. Après cette revûe, on » poſta des Soldats & des Commis à » chaque coin du Vaiſſeau, qui paſſa, » pour ainſi dire, entre les mains des » Japonois avec toute ſa charge. On » laiſſa la Chaloupe & l'Eſquif aux Ma- » telots Hollandois, mais ſeulement » pour ce jour-là, & pour leur donner » le temps de prendre ſoin de leurs an- » cres. Mais on demanda les piſtolets, » les coutelas & toutes les autres ar- » mes, qui furent miſes en lieu de ſû- » reté ; & le lendemain, on ſe fit don- » ner auſſi toute la poudre. Kæmpfer avoue que, s'il n'avoit été prévenu ſur de ſi bizarres procédés, il auroit été fort allarmé de ſa ſituation. Il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore, qu'à la premiere vûe des Côtes du Japon, » chacun fut obligé, ſuivant l'or- » dre des Supérieurs & l'ancien uſage, » de donner, au Capitaine, ſon Livre » de Prieres & ſes autres Livres de Re- » ligion, avec tout l'argent de l'Euro- » pe, qu'il avoit apporté ; & que le Ca- » pitaine, après avoir fait un Mémoire

» de ce qui appartenoit à chaque Par- » ticulier, mit tout dans un vieux ton- » neau, & le cacha aux Japonois juſ- » qu'au départ du Vaiſſeau (29).

KÆMPFER. 1690.

§ II.

Son ſejour au Japon, & ſes Voyages dans les principales Villes.

AUSSI-TÔT que ces tyranniques Officiers ſe furent retirés, le Comptoir Hollandois fit porter, à bord, toutes ſortes de rafraîchiſſemens; & les Directeurs, s'y étant rendus le lendemain, firent aſſembler tout l'Equipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les Députés de la Compagnie étoient reçus dans ce Port. Le papier, qui contenoit ces Ordres, fut expoſé publiquement, ſuivant l'uſage du Japon. Kæmpfer, ayant ſouhaité de deſcendre à Deſima, ſe vit obligé, comme le plus ſimple Matelot, de prendre un Paſſeport du Vaiſſeau de Garde Japonois, pour le montrer aux Gardes de Terre. On n'étoit pas plus libre de retourner à bord, ſans un Paſſeport des Gardes de Terre, qui de-

1691.

(29) *Ibid.* page 91.

KÆMPFER 1691.

voit être montré au Vaisseau de Garde (30).

Préparatifs pour le Voyage de Jedo.

L'Ambassadeur Hollandois, qui se nommoit Van-Butenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au Voyage de Jedo, résidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Kæmpfer s'étend beaucoup sur les préparatifs (31), & donne d'abord une idée générale de cette route. Depuis plusieurs siécles que l'Empire du Japon est divisé en sept grandes Contrées, on a cherché à rendre les Voyages plus commodes, par un grand chemin, qui borne chacune de ces Contrées; & comme elles se sont subdivisées en plusieurs Provinces, on a fait aussi, dans chaque Province, des routes particulieres, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivieres vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la Contrée ou de la Province à laquelle ils conduisent.

Observations sur les chemins du Japon.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de Voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même-temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du Pays, celle qui va

(30) *Ibid.* page 92.

(31) On rejette ces usages Japonois à la Description générale.

KÆMPFER. 1691.

vers Meaco, prend le côté gauche du chemin ; & celle qui descend, ou qui vient du côté de Meaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction & la satisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appellé, par prééminence, *Nipon-bas ;* c'est-à-dire, le Pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'Empire qu'un Voyageur se trouve, il peut sçavoir, à toute heure, de combien de milles Japonois il est éloigné de la résidence de l'Empereur. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du chemin, au sommet desquelles on a planté un ou plusieurs arbres. A l'extrémité de chaque Contrée, de chaque Province, & des petits Districts, on rencontre un pilier de bois ou de pierre, placé dans le grand chemin, sur lequel on a gravé des caracteres, qui font connoître quelles sont les Provinces & les Terres qui s'y terminent, & même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs

KÆMPFER. 1691.

inscriptions, pour guider les Voyageurs (32).

Idée générale de la route de Jedo.

Dans le Voyage de Nangasaki à la Cour, on fait passer les Hollandois par deux de ces grands chemins; & de l'un à l'autre, par eau. Ainsi toute la route est divisée en trois parties. Ils se rendent, d'abord par terre, au travers de l'Isle Kiusju, à la ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils passent le Détroit, dans de petits Bateaux, jusqu'à Simonoseki, qui est éloigné d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre, une Barque qui attend leur arrivée. Ce Port est également & sûr & commode. Le chemin de Nangasaki à Kokura, porte au Japon, le nom de Sakaido, qui signifie chemin des Terres Occidentales. A Simoneki, on les fait embarquer pour Osacka, où, d'un temps favorable, ils arrivent dans l'espace de huit jours. Quelquefois le Bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Osacka est éloignée, de Fioray, de treize lieues de mer Japonoises. Ils font ce chemin dans de petits Bateaux, après avoir laissé leur Barque à Fioray jusqu'à leur retour. D'Osacka, ils traversent, par terre,

(32) Kæmpfer, Tome III, pages 304 & 305.

le Continent de la grande Isle de Nipon jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osacka, à Jedo, est nommé Tookaido, c'est-à-dire, chemin de la mer ou de la Côte. Les Hollandois séjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangasaki par le chemin, ils employent, à tout le Voyage, environ trois mois. Il est, au moins, de trois cens vingt & trois lieues Japonoises; cinquante-trois & demie, de Nangasaki à Kokura; cent trente-six, de Kokura à Osacka; & cent trente-trois d'Osacka à Jedo; qui reviennent à deux cens milles d'Allemagne (33). Dans cette route, on tra-

(33) Les lieues, ou les milles du Japon, ne sont pas d'une égale longueur. Les lieues de terre, dans l'Isle de Kiuskiu, & dans la Province d'Isje, sont de cinquante Tsjo chacune, & les autres lieues communes ne sont que de trente-six. Les premieres se font à cheval en une heure de marche, & les autres en trois quarts-d'heure. Le Tsjo est la mesure de la longueur d'une rue. Il contient soixante kints, ou nates, qui font environ autant de toises Européennes. A l'égard des lieues de mer, deux & demie font un mille d'Allemagne, hors du Pays; mais en dedans, comme les Japonois s'expriment, c'est à dire, entre les Isles & aux environs, ils les mesurent, suivant la longueur des Côtes, sans avoir là-dessus de compte fixe. Kæmpfer ne put juger de leur proportion avec les lieues de terre, ou les milles d'Allemagne, mais il les croit plus courtes. *Ibid.* pages 306. Montan, dans son Ambassade du Japon, page 104, compte vingt cinq milles Japonois, pour un degré, & trois cens cinquante-quatre de Nangasaki à Jedo; sçavoir, vingt-deux de Nangasaki à Osacka, & cent trente-quatre d'Osacka à Jedo.

KÆMPFER. 1691.

verse ou l'on voit, à quelque distance, trente-trois grandes Villes, & cinquante-sept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

Train de l'Ambassadeur Hollandois.

Le train de l'Ambassadeur étoit composé d'un grand nombre d'Officiers, qui marchoient dans cet ordre : premiérement, un Dosin, ou Lieutenant du Bugio. Ensuite son propre Lieutenant ; un Bailly de Nangasaki ; l'Ambassadeur de la Nation Hollandoise ; le Chef des Interprêtes, nommé Joseimon, ou Brasmon ; un Marchand, nommé Abouas ; Kæmpfer, & Dubbels son assistant ; tous à cheval. Après eux marchoient l'Interprête en second, nommé Trojemon ; son fils, en qualité d'Eleve, & un autre Bailly de Nangasaki ; enfin, le Joriki, ou le Bugio, c'est-à-dire le Commandant en Chef, qui se nommoit Assagona-Pandaa-Nasin, porté dans sa voiture, précedé d'un cheval de main, & suivi d'un Officier qui portoit sa pique d'Etat, ornée, au sommet d'une boule & d'une plaque d'argent, qui sont la marque de son autorité. Les Cuisiniers, avec la batterie de Cuisine, & les deux Sécretaires de la route, partoient toujours quelque temps avant ce cortege ; les premiers, pour tenir des viandes prêtes à l'arri-

vée de l'Ambaſſadeur ; les autres, pour faire un compte exact de tous les frais du Voyage ; des meubles Hollandois, du nombre d'hommes & de chevaux qu'on employoit à les porter, de la quantité de milles qu'on faiſoit chaque jour, du nom des Hôtelleries & de tout ce qui arrivoit de remarquable ſur la route. Les Cuiſiniers étoient ſuivis des Valets, des Palefreniers, & de quelques Porteurs, qui doivent ſe ſuccéder tour-à-tour ; tous à pieds. Les chevaux de monture portoient, outre leur Cavalier, chacun deux coffres ; & les nattes, ſur leſquelles on couchoit la nuit, étendues par-deſſus. Les Cavaliers ſont aſſis les jambes croiſées, ou dans la poſture qu'ils trouvent la plus commode. KÆMPFER. 1691.

Le chemin, au travers de Nangaſaki, eſt rude & fatiguant, parce qu'on ne ceſſe pas de monter. On trouve, en ſortant de la ville, un village, nommé Mangom, qui n'eſt pas éloigné du lieu où l'on exécute les Criminels. Il n'eſt habité que par des Taneurs, qui exercent, au Japon, l'office de Bourreaux. Environ deux lieues plus loin, on arriva au village d'Urakami. Cinq milles au-delà, les Hollandois virent, pour la premiere fois, une colonne de Route de Nangaſaki à Kokura.

KÆMPFER, 1691.

pierre, d'une toise & demie de hauteur, sur laquelle étoient gravés des caracteres, qui marquoient les bornes des Territoires de Nangasaki & d'Omura. Une heure après, ils arriverent au village de Tockitz, sur la Baie d'Omura. Ils y dînerent : mais, quoiqu'ils eussent apporté leurs provisions, & qu'ils fussent servis par leurs propres Cuisiniers, on leur fit payer une somme assez considérable, pour quelques autres rafraîchissemens auxquels ils n'avoient pas touché. Le chemin de Nangasaki, jusqu'à ce village, est fort inégal, montueux & pierreux, comme tout le Pays d'alentour. De fertiles vallées s'étendent entre les montagnes ; &, par l'industrie des Habitans, les montagnes mêmes sont cultivées jusqu'au sommet. Kæmpfer ne vit rien de plus remarquable, dans cet espace, que l'Idole de Dsisos, qui est le Dieu des chemins & le Patron des Voyageurs, taillée dans le roc, en neuf endroits différens. Il en observa une autre, de la même espece, haute d'environ trois pieds, ornée de fleurs, & placée sur un pilier de pierre. Cette Idole avoit, devant elle, deux autres petits piliers, creux par le haut, sur lesquels brûloient des lampes, entretenues par les

Dsisos, Dieu Japonois des Chemins & des Voyageurs.

libéralités des Voyageurs. A peu de distance, on voyoit un bassin plein d'eau, où ceux, qui veulent offrir quelque chose à l'Idole, doivent d'abord se laver les mains. En arrivant à Urakami, les Hollandois furent frappés par la vûe d'une magnifique Toori, c'est-à-dire, d'un grand Portail qui conduit à un Temple de Cami, & qui annonce, par une inscription, la demeure de cette Divinité. KÆMPFER. 1691.

A Tockitz, l'Ambassadeur trouva le Maître d'Hôtel du Prince d'Omura, qui, par respect pour l'Empereur, & sans autre considération, comme il le fit déclarer, lui faisoit offrir toutes sortes de secours pour son Voyage. On tenoit prêts deux Feiffenurs, ou deux Bateaux de plaisance, pour lui faire traverser la Baie, jusqu'à Sinongi, qui n'est qu'à sept milles & demi de Tockitz. Ces Feiffenurs sont massifs, mais fort propres. Ils avoient, chacun, quatorze Rameurs, vêtus de robes bleues, à raies blanches. On avoit arboré, sur la poupe, l'étendart du Prince, avec l'Ecu de ses armes, qui étoient une rose à cinq feuilles en champ d'azur. Devant l'étendart étoit placé le symbole ordinaire de l'autorité supérieure, qui est une touffe de papier découpé, at- Politesse forcée du Prince d'Omura.

KÆMPFER. 1691.

tachée au bout d'un long bâton, auprès duquel le Bugio planta sa pique. Un des Sécretaires du Prince s'assit d'un côté, & le Pilote de l'autre. Le Bugio & l'Ambassadeur prirent possession des deux cabanes.

Baie & ville d'Omura.

On arriva le soir à Sinongi, après avoir fait dix milles dans tout le jour; quoique, par terre, on en compte quinze de Tockitz, parce qu'il faut faire le tour de la Baie d'Omura. Il y a fort peu d'eau dans cette Baie. Elle s'étend à l'Oüest-Sud-Oüest; & communiquant à la mer par un petit Détroit, elle a réguliérement son flux & son reflux. Les Hollandois virent la ville d'Omura, qui est la résidence du Prince, située sur le Havre, à la distance d'environ deux milles à la droite. Derriere la ville, ils apperçurent une montagne, qui jettoit de la fumée. On trouve, dans la Baie d'Omura, des coquilles, qui produisent des perles. Anciennement on y ramassoit de très beau sable d'or, le long des Côtes, qui sont présentement inondées. Omura dépend de la grande Province de Fisen, comme Nangasaki, Firando, Gotho, Urisligino, Ficasseri & d'autres petits Districts, qui relevoient autrefois d'un Roi particulier.

Bains chauds d'Urisligino.

On partit de Sinongi, le 14, & tra-

versant une montagne, on fit deux milles pour arriver aux Frontieres d'Omura, où l'on entre dans le petit District d'Urisſigino. Dix hommes balaierent ici le chemin, devant les Hollandois, juſqu'au village qui donne le nom au Diſtrict. Aſſez proche de ce Village, ſur le bord d'une petite riviere qui tombe d'une montagne voiſine, on rencontre des bains chauds, fameux par leurs différentes vertus. Tout l'édifice eſt fermé de baluſtres de bambous, travaillés avec beaucoup d'art. Chaque bain a deux robinets; un pour l'eau froide, & un pour l'eau chaude. La ſource n'eſt pas profonde; mais l'eau bouillonne avec tant de violence, & paroît ſi chaude, qu'aucun des Hollandois n'eut la hardieſſe d'y plonger les doigts. Kæmpfer, ne lui trouvant pas d'odeur ni de goût, attribua toute ſa vertu à la ſeule chaleur. Mais, pour le convaincre qu'il y avoit quelque choſe de plus extraordinaire, un Japonois arracha une branche d'arbre, & l'ayant plongée dans le puits, il lui en donna une feuille à mâcher; ce qui lui rendit la bouche & la langue, comme peintes de verd & jaune (34). KÆMPFER, 1691.

Deux milles & demi au-delà des Swota & autres lieux où ſe fait la Porcelaine du Japon.

(34) Page 385 & précédentes.

KEMPFER. 1691.

bains, on arriva au village de Swota, après avoir trouvé, sur la gauche du chemin, un grand nombre de maisons. Les Habitans de Swota font une espece de grands pots de terre, qui servent, au lieu de tonneau, à tenir l'eau sur mer; assez semblables à ceux que les Européens nomment Martabanes, d'un Royaume Indien de ce nom, où l'on en fait une grande quantité, qui se transportent dans toutes les Indes. Une grande & belle riviere, qui coule de Swota vers l'Orient, au travers d'une vaste Plaine, va se jetter dans le Golfe de Simabara. C'est dans le même village, comme à Urisligino, sur les montagnes voisines, & dans plusieurs autres lieux de la Province de Fisen, que se fait la Porcelaine du Japon, d'une argile blanchâtre, qui s'y trouve en abondance.

En sortant de Swota, les Hollandois eurent à traverser plusieurs rivieres, dont quelques-unes sont navigables; & passant par les villages de Narisii & de W'envaki, ils acheverent une journée d'onze milles à celui d'Ooda, où ils devoient passer la nuit. Ils avoient marché, pendant tout le jour, par des vallées agréables & fertiles, & dans les plus belles campagnes, plantées d'ar-

bres, qui portent le thé, à quelques pas du chemin. Ces arbrisseaux, qui n'ont pas plus de six pieds de hauteur, ont fort peu d'apparence, lorsqu'ils sont dépouillés de leurs feuilles, comme ils l'étoient dans cette saison. Les champs de riz parurent plus beaux, à Kæmpfer, que dans aucun autre Pays du monde. Toute la Province de Fisen est renommée par l'abondance de son riz, dont on compte jusqu'à six différentes sortes. La meilleure, qui est celle des environs d'Omura, se transporte à Jedo pour l'usage de l'Empereur.

KÆMPFER. 1691.

Riz d'Omura, réservé à l'Empereur.

Le jour suivant, on passa par Sanga, Capitale de la Province de Fisen, pour aller passer la nuit à Todoroki, après avoir fait dix à onze milles. Tout le Pays de cette marche est plat, rempli de rivieres, & de champs semés de riz. Les lieux remarquables, sur le passage, sont premierement Totimatz, grand village, à demi mille d'Ooda. Kæmpfer y vit, pour la premiere fois, des femmes de Fisen, & ce spectacle lui parut fort étrange. Elles sont si courtes, qu'on les prendroit toutes pour de jeunes filles. Mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées, & la plûpart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui acheve d'en faire,

Femmes d'une taille & d'une figure extraordinaire.

KÆMPFER. 1691.

comme autant de poupées ; & lorſqu'elles ſont mariées, elles s'arrachent les ſourcils. Un mille au-delà de Torimatz, on trouve un autre grand village, nommé Kongawamatz. Une riviere bourbeuſe, qui le traverſe, & qui va ſe perdre dans la mer, quatre ou cinq milles plus bas, offre un très beau pont de bois, & n'eſt gueres ſans quelques Barques de plaiſir, qui montent & qui deſcendent. Plus loin, d'un quart de mille, on paſſe par le village d'Utſinſin, où l'on change de Porteurs & de Voitures ; & un demi-mille au-delà, par celui de Botack, après lequel on rencontre, à peu de diſtance celui de Kraſignomas, qui eſt compoſé de trois parties ; la premiere, en deçà d'une grande riviere, qui coule au Sud-Eſt, ſe nomme Fooknamas ; la ſeconde, qui communique avec la premiere par un Pont de cent cinquante pas de longueur, s'appelle Jakimootz-mas ; & la troiſiéme, Faſijnomas. Dans les deux premieres, on voit des moulins à papier, & pluſieurs bonnes Manufactures d'étoffes de ſoie. De la même matiere que les Japonois employent pour le papier, ils tirent une eſpece de laine filée, qui ſert à faire des voiles.

Après avoir fait encore un quart de mille,

mille, les Hollandois arriverent aux Fauxbourgs d'Onſijmatz, & bientôt à Sanga, réſidence du Prince ou du petit Roi de la Province de Fiſen. Cette ville eſt grande & fort peuplée, mais plus longue que large. Elle eſt fermée de murailles, autant pour l'ornement que pour ſa défenſe. Les rues ſont larges & droites, avec des canaux & des rivieres qui les traverſent, & qui vont ſe perdre dans la mer d'Arima, proche d'une ville du même nom. Les maiſons y ſont baſſes; & les boutiques tendues de noir, pour l'ornement. Kæmpfer admira ici plus que jamais la petiteſſe & l'agrément des femmes, qui paroiſſent moins, dit-il, des créatures vivantes, que des figures de cire, quoique la couleur vermeille de leurs levres rende témoignage à leur bonne conſtitution (35). La campagne, à pluſieurs milles autour de Sanga, eſt fertile, unie & coupée de rivieres ou de canaux, bordés d'un grand nombre d'écluſes, qui peuvent ſervir à mettre en un moment toute cette étendue de Pays ſous l'eau. Auſſi le riz y croît-il parfaitement. Kæmpfer mettroit cette belle & fertile Province au-deſſus de la Medie même (36), s'il l'avoit trouvée

KÆMPFER. 1691.

Fertilité de la Province de Fiſen.

(35) Page 390. (36) *Ibidem.*

KÆMPFER. 1691. mieux fournie de beſtiaux & d'arbres fruitiers. C'eſt d'ailleurs la plus grande du Saikokf. Le Prince de Fiſen n'a pas moins de quatre cens mille villages, ou hameaux, qui dépendent de lui.

Les Hollandois employerent une heure & demie à traverſer Sanga, quoiqu'ils marchaſſent aſſez vîte. Hors de la porte, par laquelle ils ſortirent, ils virent une longue allée de ſapins, des cigognes perchées ſur les arbres, mais moins groſſes que celles de l'Europe, & pluſieurs faucons, que quelques hommes portoient ſur leurs mains, ſuivant l'uſage du Japon. Après avoir paſſé par le village de Farnamatz, à un mille de Sanga, & traverſé quelques rivieres, ils arriverent vers le milieu du jour au grand village de Kanſacki, à deux milles de Farnamatz. Les chemins étoient propres, unis, & couverts de ſable frais. Quatre milles plus loin, ils acheverent cette journée dans un autre grand village, nommé Todoroki; mais pour y arriver, ils avoient paſſé quelques rivieres & pluſieurs villages, dont les principaux ſont Haddi, ou Faddi, car il n'eſt pas aiſé de diſtinguer l'H de l'F, dans la prononciation des Japonois, Nittanvah & Magabar. Ils avoient traverſé un bois de fort grands ſapins;

Agrémens des chemins.

& sur la droite du chemin, à une lieue de Magabar, ils avoient vû le Château de Kurume, Edifice magnifique où le Prince de Tsikungo fait sa residence. KÆMPFER. 1691.

Le 16, ils se rendirent à Taisero, qui n'est qu'à un demi mille de Todoroki. C'est un grand village, que l'Empereur avoit ôté, depuis peu d'années, au Prince de Fisen, pour le donner au Seigneur de Tsusima & de Simabara, qui n'avoit possedé jusqu'alors aucune terre dans le Continent du Japon, & qui n'étoit maître que des deux Isles d'Iki & de Tsusima, situées vers la Corée. De Taisero, après avoir passé quelques rivieres, & les villages d'Ynamatz, Farda & Dsusanka, les Hollandois s'arrêterent pour dîner, à Jamaijo, village fort peuplé. Près de Dsusanka, le chemin se divise en deux, dont l'un tourne à droite, du côté de Kurine, & l'autre à gauche, le long de quelques montagnes, vers Fakatto. L'après-midi, ils continuerent leur chemin dans des Cangos, au travers des montagnes voisines, qu'on ne traverse point aisément à cheval. Ces Voitures, qui ont la forme d'un petit panier quarré, ouvert de tous côtés, & simplement couvert d'un petit toît, Voitures nommées Cangos.

KÆMPFER. 1691.

soutenu d'un bâton, sont fort incommodes aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les Habitans étoient descendus d'un même homme, qui vivoit encore. Kæmpfer fut surpris de les voir tous, beaux & bien faits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation (37).

Village peuplé des enfans d'un même Pere.

Le passage de la montagne est d'environ deux milles, après lesquels on descend, pendant l'espace d'un mille & demi, à Utsijino, où l'on reprend des chevaux, pour arriver le soir au village d'Itz, qui est situé sur une riviere. Kæmpfer observa que les champs étoient environnés d'arbres qui portent le thé. Les Habitans, dit-il, font tant de cas de la terre, qu'ils ne veulent donner, à ces arbres mêmes, que les extrêmités de leurs champs.

On partit le lendemain avant la pointe du jour, parce que la journée devoit être de treize milles. Le village de Tabukro, deux rivieres profondes, qui se joignent près d'un autre village, nommé Kujanossa, & celui de Kusuraki, à un mille & demi, duquel on trouve deux piliers de pierre, qui séparent les territoires de Tsikusen & de

(37) Page 393.

Kokura, furent les seuls objets qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer, jusqu'à Kokura même, où l'on n'arriva qu'après une marche de dix milles. Les Hollandois s'y reposerent, dans une fort belle Hôtellerie. Cette ville est située dans la Province de Busen. Elle étoit autrefois riche & peuplée : mais depuis que les cantons voisins ont été divisés entre plusieurs Princes, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Sa longueur est d'environ un mille Japonois, & sa figure represente un quarré long. Elle est composée de quatre parties ; c'est-à-dire, d'un grand Château, où le Prince fait sa demeure ; & de trois villes, ou plutôt, trois portions d'une même ville, séparées l'une de l'autre. Le Château occupe un grand terrain quarré, qui est environné de fossés & de murs : & chaque partie de la ville a la même forme. Les Maisons sont basses & petites, les rues larges & régulieres. On y voit de grandes Hôtelleries, quantité de rôtisseries, qui ont des foyers élevés, & des grilles assez semblables à celles d'Allemagne ; des bains publics, & de beaux jardins pour la promenade. Une riviere, qui traverse la ville, du Sud au Nord, sépare sa troisiéme partie des deux au-

KÆMPFER. 1691.

Description de Kokura.

KÆMPFER 1691.

tres & du Château ; après quoi elle se perd dans la mer. Ses rives étoient alors bordées d'une centaine de Barques ; car les grands Vaisseaux ne peuvent remonter au-delà de Simonoseki. Elle n'a qu'un pont, long d'environ deux cens pas, sur lequel regne, de chaque côté, une balustrade de fer, soutenue par des piliers de bois d'un fort beau travail.

Les Hollandois quitterent cette ville, après y avoir pris quelques heures de repos. On leur fit prendre le chemin de la Côte, pour s'embarquer dans des Kabajas, ou de petits Bâtimens de passage, qui devoient les transporter à Simonoseki. Ils sortirent de Kokura au travers d'une foule de Spectateurs, qui se tenoient à genoux, dans un profond silence. Kæmpfer n'ose assurer que ce fût par respect pour l'Ambassade Hollandoise. Cependant il ajoute ; „ C'est „ ainsi que nous fîmes nos adieux à „ l'Isle de Kiusju, ou, comme elle est „ nommée par le Peuple, Nisijuo-Ku- „ ni, c'est-à dire, le pays de Neuf, „ parce qu'elle est divisée en neuf gran- „ des Provinces. Elle porte aussi le nom „ de Salkokf, ou de pays Occidental, „ parce qu'elle est à l'Ouest de la gran- „ de Isle de Nipon.

Le Peuple fléchit les genoux devant les Hollandois.

Simonoseki n'est qu'à trois lieues de

Kokura. Ce petit trajet, qui n'eſt qu'un Détroit, formé par une Iſle, nommée Kikuſicua & Finoſama, & par les Côtes de la Province de Buſen, eſt célebre néanmoins par de grands événemens. Laiſſons-en le récit à Kæmpfer: A notre droite, dit-il, ſur les Côtes de la Province de Buſen, dans la Juriſdiction de Kokura, nous vîmes une grande Plaine verte, plantée d'arbres, qui ſe nomme Jamaſima, c'eſt-à-dire, l'Iſle des Perles. Proche de cette Plaine eſt un Château nommé *Dairi*, parce qu'il étoit autrefois la réſidence du Dairi, Empereur Eccléſiaſtique héréditaire. Entre ce Château & l'Iſle voiſine, qui n'en eſt pas à plus d'un quart de lieue, on découvre un roc qui s'éleve au-deſſus de la mer, avec un pilier de pierre bâti au-deſſus, que les Naturels du pays appellent Jorike. Ce Monument fut conſtruit en mémoire d'un Pilote du même nom, qui avoit entrepris de conduire un fameux Empereur du Japon, nommé Tasko, lorſqu'il vint ſubjuguer les Provinces Occidentales, & leur impoſer la forme du Gouvernement qui eſt actuellement établie dans tout l'Empire. Le Pilote Jorike ayant expoſé ce Prince au dernier péril, contre ce roc, prévint le châtiment qu'il

KÆMPFER. 1691.

Plaine de Jamaſima.

Evénemens qui la rendent Célebre.

KÆMPFER. 1691. crut avoir mérité. Il s'ouvrit le ventre, à la maniere Japonoise ; & pour éterniser un si beau desespoir, l'Empereur ordonna qu'on lui érigeât ce monument. Le même roc est célebre encore par la mort du fils d'un Empereur, héritier présomptif de la Couronne. Fegué ou Feki, Prince d'un grand courage se trouvoit engagé dans une sanglante guerre contre Gego. Il eut le malheur d'être vaincu, & de se voir forcé d'abandonner Osacka, sa résidence ordinaire. Fijuago, qu'il prit pour retraite, ne le mit pas long-temps à couvert. Il eut recours encore à la fuite, & bien-tôt il perdit la vie. Il n'avoit qu'un fils, à peine âgé de sept ans. La Nourrice de ce jeune Prince entreprit de s'échapper avec lui par la mer ; mais étant arrivée près de ce rocher, & se voyant poursuivie de si près, qu'il lui parût impossible d'éviter l'Ennemi, elle embrassa fortement le Prince, & dans un transport de douleur & d'affection, elle se jetta dans la mer avec lui. On lit dans les Histoires du Japon, que Fegué, jugeant sa ruine inévitable, envoya sept Navires chargés d'or & d'argent à la Chine, où l'on bâtit, après sa mort, un Temple magnifique à sa mémoire. Les Japonois

en éleverent un à Simonoseki, pour immortaliser aussi l'infortune du jeune Prince (38). KÆMPFER. 1691.

Simonoseki est un fameux Port, situé au pied d'une montagne, dans la Province de Nagatto, la plus Occidentale de la grande Isle de Nipon. La figure de cette Isle approchant de celle d'une mâchoire, elle est coupée par deux grands chemins, qui s'étendent d'un bout à l'autre. L'un va de l'Ouest à l'Est, depuis Simonoseki; & passant par Osacka & Meaco, il conduit à Jedo le long des Côtes. La premiere Partie, c'est-à-dire, depuis Simonoseki jusqu'à Osacka, se fait par eau, parce que les Côtes sont fort montagneuses. L'autre chemin va depuis Jedo, au Nord & au Nord-Est, jusqu'à l'extrêmité de la Province d'Osiu, pendant l'espace d'environ quarante lieues. Port de Simonoseki.

La ville de Simonoseki ne contient pas plus de quatre ou cinq cens Maisons, bâties la plûpart sur les deux côtés d'une rue, qui fait toute sa longueur, & qui est coupée par quelques petites. Elle est remplie de Boutiques, dont les principales marchandises sont des vivres & des provisions pour les Navires. C'est le Port commun de tous Description de la ville.

(38) Page 400 & précédentes.

KÆMPFER. 1691. les Bâtimens qui vont des Provinces Occidentales à celles de l'Orient, ou qui en reviennent. Kæmpfer en compta plus de deux cens à l'ancre, de toutes sortes de grandeurs. On fait à Simonoseki, des écritoires, des boëtes, des assiettes, & d'autres ustenciles, d'une pierre serpentine grise & noirâtre, qui se tire des carrieres voisines de la ville. Les Hollandois y ayant été retenus tout le jour suivant, par les vents contraires, passèrent l'après midi à visiter les Boutiques, & le Temple d'Amadaïs, ce même monument, qui fut bâti à l'honneur du jeune Prince, fils de l'Empereur Fegué. Ils y furent accompagnés par deux Officiers de la ville. Après avoir monté vingt-quatre marches, composées de pierres assez mal taillées, ils se trouverent devant trois petits Temples de bois, derriere lesquels on découvre celui d'Amadaïs. Un jeune Prêtre, qui vint les recevoir à la porte, les mena dans une espece d'Antichambre, ou de Salle, tendue de crêpe noir. Le plancher étoit couvert d'un tapis broché d'argent, au milieu duquel on voyoit, sur un Autel, l'image du jeune Prince; „ c'étoit un agréable „ enfant, potelé, avec de longs cheveux noirs. Tous les Japonois de l'as-

Temple Amadaïs.

Ce que les Hollandois y firent.

» semblée lui firent des révérences à la » maniere du pays, en courbant la tête » jusqu'à terre. Chaque côté du tableau » offroit les images de quelques autres » Princes du même sang, de grandeur » naturelle & vêtus de noir. Le Prêtre, » qui avoit reçu les Hollandois, allu- » ma une lampe, & leur fit un discours » fort touchant sur cette tragique avan- » ture. Ensuite il les conduisit dans une » autre grande chambre, qui étoit la » Salle d'audience du Monastere. Le » Supérieur s'y étoit rendu pour les re- » cevoir. C'étoit un Vieillard fort mai- » gre, & d'un air grave. Il étoit vêtu, » comme les autres Prêtres, d'une rob- » be de crêpe noir, avec un ruban d'ar- » gent qui lui descendoit, en écharpe, » de l'épaule droite au côté gauche. » Derriere sa tête, entre les deux épau- » les, pendoit une autre piece quarrée, » de la même étoffe. C'étoient les mar- » ques de son rang & de son autorité. » Il s'assit sur le plancher; & ne voyant » pas, aux Hollandois, beaucoup d'em- » pressement à s'approcher de lui, il se » releva, pour se retirer dans une des » chambres voisines, qui sont de pe- » tites cellules, séparées l'une de l'au- » tre par de simples paravents. L'Am- » bassadeur laissa, pour le Monastere,

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691. » une piece d'or, de la valeur d'envi-
» ron deux richedales & demie, ou
» douze schellings d'Angleterre.

Route de Simonoseki, à Osacka. On partit le 19, pour Osacka. Cette route est de cent trente-six lieues marines. Mais la situation des Havres, où l'on relâche, fait une différence d'autant plus considérable, que la situation des Isles, grandes & petites, qu'on ne cesse pas de rencontrer, y rend la navigation fort irréguliere. Pendant tout ce Voyage, on eut les Côtes de la grande Isle de Nipon, à babord, c'est-à-dire, à la gauche du Vaisseau; tandis qu'à stribord, ou à la droite, on avoit d'abord celles de la Province de Buisjen, ou de Bungo, & de-là, celles de la petite Isle & de la Province d'Awadsi.

A deux lieues de Simonoseki, les Hollandois virent, près du village de Tonnora, un grand Palais, où logent les Princes dans leurs Voyages à la Cour. Cinq lieues plus loin, ils découvrirent le village & la fameuse montagne de Mottojamena. Ici le Détroit s'élargit, & les Côtes de Saikokf, tournant à droite, forment avec celles de Nipon, une Baie ouverte & spacieuse. Dix-huit lieues au-delà, on perd de vûe Saikokf; & peu après on découvre

une grande Isle, nommée Jerossima. Un peu plus loin, on arrive à la vûe d'une haute montagne, nommée Cassada-Jamna, qui est à dix lieues de Caminoseki, & l'on découvre dans l'éloignement les hautes montagnes, couvertes de neiges, de la Province d'Ijo, dans la grande Isle de Tsikokf. Plus loin, on fit appercevoir aux Hollandois des rochers dangereux, qui se nomment Sso-Sine-Kso, dont quelques-uns sont sous l'eau, & d'autres au-dessus. Ils entrerent ensuite dans un Détroit, qui sépare l'Isle de Nipon d'une Isle voisine. Après l'avoir passé, ils laisserent à gauche un village, nommé Moritzu, qui est situé dans l'Isle de Nipon, & à droite un autre village nommé Caminoseki, qui donne son nom à la seconde Isle. Un Fare de bois, bâti sur un rocher fort élevé, vis-à vis du Havre, porte une lanterne qu'on allume pendant la nuit pour la sûreté de la navigation. Kæmpfer observe ici que la mer, entre Simonoseki & Caminoseki, porte le nom de Siwonada, c'est-à-dire, Havre de Siwo, parce qu'elle mouille principalement les Côtes de la Province de Siwo.

KÆMPFER. 1692.

Isle & village de Caminoseki.

De Caminoseki, on fit encore sept lieues jusqu'à. *Dsino Camiro*, où l'on

Dsino Camiro.

KÆMPFER. 1691. mouilla vers huit heures du soir, après avoir fait, pendant le jour, quarante-cinq lieues marines du Japon. Dsino Camiro est un village de plus de cent Maisons, dont quelques-unes sont bien bâties, sur les Côtes de la Province d'Aki, au fond d'un Port environné de montagnes. On lui donne le nom de Dsino, qui signifie Bas, pour le distinguer d'un autre village, nommé Okino Camiro ou Haut Camiro, qui n'en est pas éloigné, sur la même Côte. Le Mardi, un calme, qui dura toute la matinée, ne permit d'avancer qu'à force de rames. On passa devant Okino Comiro, qui contient environ quarante Maisons, situées à l'extrêmité Orientale d'une petite Isle très fertile, dont les collines & les montagnes sont cultivées jusqu'au sommet. L'Isle de Tswa se présente ensuite à la gauche, avec un fort bon Port, dont la forme est en demi cercle, sur la Côte Méridionale, & bordé d'environ vingt Maisons. Dans le cours de l'après-midi, on eut la vûe d'un village nommé Camogari, sur les Côtes de la Province d'Aki. Vers la nuit, on entra dans le fameux Havre de Mitaré, après avoir fait, pendant tout le jour, dix-huit lieues marines, entre quantité d'Isles, les

Isle de Tswa & son Port.

VILLA

unes fertiles & cultivées, mais la plûpart ſtériles & déſertes, ou compoſées même de rochers. On avoit eu à ſtribord la Province d'Ijo, dans l'Iſle de Tſikoko, & de l'autre côté la Province d'Aki, dans l'Iſle de Nipon. Les plus hautes montagnes de ces deux Provinces étoient couvertes de neiges. KÆMPFER. 1691.

Le 21, ayant levé l'ancre au commencement du jour, Kæmpfer obſerva que les Côtes de l'Iſle de Tſikoko, s'approchent ſi fort, autour de celles de Nipon, qu'elles forment un Détroit, dont la largeur, en quelques endroits, n'eſt que d'une lieue du Japon. Deux lieues au-delà de Mitarel, on eut la vûe de Kſuriſſima, Place peu conſidérable, & ſituée à la pointe de l'Iſle de Tſikoko. C'eſt la réſidence du Seigneur de Fireſima, dans la Province d'Aki, qui poſſede auſſi neuf petites Iſles voiſines. Deux ou trois lieues plus loin, on paſſa devant la ville d'Imabari, dont le Château eſt un Edifice magnifique, orné de pluſieurs hautes tours, & demeure ordinaire de Sijromottofano, fils du Prince de Kijnokuni, qui avoit épouſé la fille de l'Empereur. On fit enſuite cinq lieues, pour arriver à l'entrée d'un Détroit fort ſerré, qui offre, à basbord, un village nommé Fangu- Seigneur de Fireſima & ſes Domaines.

KÆMPFER. 1691.

ri, ſitué au pied de deux montagnes, & célébre par ſes ſalines. Pluſieurs autres petits villages, qui bordent les Côtes, ne ſont habités que par des Pêcheurs.

Batterie qui défend un paſſage fort étroit.

Une lieue au-deſſus de Fanguri, on rencontre une batterie à fleur-d'eau, qui défend d'autant mieux le paſſage, que tous les Bâtimens ſont obligés de s'en approcher à la portée du piſtolet. Quelques lieues plus loin, on voit, à basbord, un autre village, nommé Iwangi; mais les terres ſont ſi rompues par la mer, qu'on ne peut diſtinguer s'il eſt de l'Iſle de Nipon, ou de quelque petite Iſle voiſine. A peu de diſtance, on découvre un Temple, ſitué ſur une agréable colline, avec une avant-porte ſur le rivage, pour avertir les Paſſans qu'un long eſcalier, qui la ſuit, eſt l'avenue d'un Edifice ſacré. Plus loin, on paſſe entre des montagnes, hautes & eſcarpées, au pied deſquelles il y a pluſieurs bons Ports & quantité de Hameaux. On voit, à la droite, dans une Iſle, le grand village de Swoja, qui eſt renommé par ſon ſel; & près de-là, celui de Jugi, ou d'Ige, qui n'eſt habité que par de riches Particuliers.

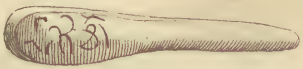
Iſle en forme de pyramide.

Plus loin, les Hollandois paſſerent devant une petite Iſle, remarquable par-

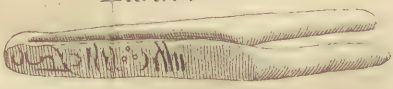
SEVILLA

MONNOYE D'ARABIE

Demi Larin

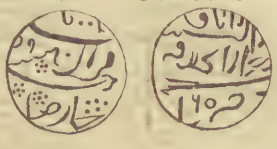


Larin.



Roupie d'Or.

demi Roupie d'Or.



demi Roupie d'Argent

Roupie d'Argent.

Roupie d'Argent.

demi Roupie d'Argent.

Quart de Roupie d'Argent.

⅛ de Roupie d'Argent.

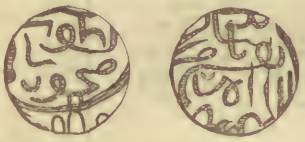
Quatre Pechas de Cuivre.

deux Pechas de Cuivre.

un Pecha de Cuivre

Cori ou Coquilles.

Mamoudis d'Argent



Demi Mamoudi.

Amande

sa forme, qui est celle d'une haute pyramide. A la droite du Vaisseau, ils avoient la mer à perte de vûe. C'est un grand Golfe, qui s'étend entre Iko & Sanecki, deux Provinces les plus Septentrionales de l'Isle de Tsikoko, & qui s'enfonce si loin qu'on n'en découvre pas le fond. De l'autre côté, la grande Isle de Nipon offre plusieurs villages. A quelque distance, on entra, dans le fameux Havre de Tomu, qui est accompagné d'un Bourg, nommé Bingono Tomu, pour le distinguer d'un village de même nom. Il est situé sur une éminence, au pied de la montagne, dans la Province de Bingo, qui est du Continent de l'Isle de Nipon; & sa forme représente un demi-cercle. On y fait des nattes très fines, & des tapis de pied, qui se transportent dans plusieurs autres Provinces. Outre un beau Monastere, qui se présente derriere le Bourg, on apperçoit, à quelque distance, un fameux Temple de l'Idole Abuto, à laquelle on attribue quantité de guérisons miraculeuses, & le pouvoir d'accorder un vent favorable pour la navigation. Les Matelots & les Passagers attachent quelques pieces de monoie, à une planche qu'ils jettent dans les Flots, & le Prêtre assure que ces

Temple de l'Idole Abuto.

KÆMPFER. 1691.

offrandes ne manquent jamais d'aller au rivage & de se rendre entre ses mains. Cependant, par précaution, dit Kæmpfer, il vient, dans un petit Bâteau, demander cette sorte de tribut, à tous les Navires, qui passent devant le Temple. On découvre, vis-à-vis, une Isle couverte de grands arbres, comme la plûpart des montagnes voisines.

Caverne où l'on adore le Dieu Kobodaïs.

A sept lieues de Tomu, on jetta l'ancre, vers le coucher du Soleil, à Sigraisi, Port situé dans une petite Isle, à l'extrêmité d'une vallée charmante & bien cultivée. Le Dieu Kobodaïs y est adoré, dans une caverne, qui est au sommet de la montagne. On avoit fait, ce jour-là, dix-huit lieues marines, à l'Est & au Nord-Est. Le 22, après en avoir fait sept entre diverses petites Isles, on s'arrêta devant Sijmotzi, où Sijmotzui, ville située dans la Province de Birgu, au pied d'une montagne cultivée, avec un Château voisin, nommé Siwos, qui est accompagné d'un petit village. Assez près de-là, on eut la vûe de l'Isle Tsusi Jamma, vers laquelle on gouverna directement, pour faire route à l'Est. La mer commence à se retrécir ici, par le rapprochement mutuel des Côtes de Nipon

& de Tsikoko. A gauche, sur les Côtes de Bitsju, on voit un grand Port, ouvert au vents du Sud, qui a de chaque côté un village sur ses bords. Huit lieues plus loin, sur la même Côte, au Nord, on trouve le grand & beau village de Sigmodo, ou Usijmano, défendu par un Fort; & sept lieues au-delà, le Château d'Ako, dont les murailles blanches & les hautes tours, avec la ville du même nom, qui est par derriere, forment un point de vûe fort curieux. Les Côtes voisines ne présentent que des rochers. Muru, qu'on rencontre à trois lieues d'Ako, est un Port célebre, & des plus sûrs, par l'abri qu'il reçoit d'une montagne qui s'avance à l'Oueſt & qui le couvre. Une bonne partie du bassin est entourée d'un mur épais de pierre de taille. La ville, qui est bâtie le long de ce mur, dans une situation agréable & commode, appartient à la Province de Bisen. Elle consiste dans une longue rue, qui regne en demi-cercle le long du rivage, & dans quelques autres qui s'étendent vers la montagne. Outre les provisions, qui s'y vendent en abondance, elle est célebre par une Manufacture de cuirs de chevaux, qu'on y tanne à la maniere de Russie, & dont on releve la

KÆMPFER. 1691.

Muru & sa description.

KÆMPFER. 1691.

couleur par différentes sortes de vern[illegible]. Les montagnes voisines sont cultivées jusqu'au sommet. Un Bois, qui est derriere la ville, acheve de rendre le point de vûe fort agréable, non-seulement par sa verdure, mais encore par quelques Bastions ronds, dont il est environné, & par quantité de beaux Edifices qui servent au logement des Officiers & des Soldats. La colline, où le Bois & le Fort sont situés, est jointe à la ville par une petite langue de terre, mais avec des murailles & des portes, qui empêchent la communication. Les Hollandois descendirent à Muru, avec quelques Japonois. On leur fit traverser la Maison d'un Marchand, pour entrer dans la grande rue; & de là on les conduisit chez un Baigneur, où ils eurent la liberté de se rafraîchir. A leur retour, ils trouverent les rues bordées de Spectateurs, qui se mettant à genoux, sans faire le moindre bruit, les rendirent encore incertains si ces témoignages de respect étoient pour leur Nation.

Divers lieux remarquables, sur la Côte de Nipon.

Ils leverent l'ancre, le 23; &, pendant tout le jour, ils laisserent successivement, à la gauche du Vaisseau, sur les Côtes de Nipon, divers lieux qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer.

Monnoye qui represente les douze Signes du Zodiaque.

Monnoyes d'Or et d'Argent et de Cuivre que les Portugais font battre aux Indes Orientales.

Aboſi eſt une ville défendue par quelques Forts, qui contient un grand Magaſin impérial, & qui eſt gouvernée au nom de l'Empereur. Un Intendant y reçoit les revenus de ce Monarque. Elle eſt ſituée dans le territoire du Prince de Fatima. Fimeſii, ou Fimedſi, eſt une autre petite ville, avec un Château ſomptueux. Les Côtes, aux environs de ces deux Places, ſont pleines de rochers & de ſables. *Takanſago*, ou *Takoſani*, eſt encore une petite ville, à ſept lieues de Muru. Elle domine ſur une grande Plaine, dont elle fait l'entrée, qui s'étend l'eſpace de ſept lieues dans l'intérieur du pays, & de cinq le long des Côtes. Akaſi, qui la termine, eſt une ville ouverte, entourée d'un grand nombre d'allées d'arbres, & renommée pour ſes Manufactures de Catables, qui ſont des robbes de femmes d'une toile de chanvre. On découvre, par derriere, au travers des arbres, un Château défendu par des tours quarrées de trois étages, au milieu duquel eſt le Palais d'un Bugio du Prince de Fatima. Des deux côtés de la ville, le rivage eſt couvert de pluſieurs grands villages, la plûpart habités par des Pêcheurs, & par des Ouvriers qui tirent du ſel de l'eau de la mer, en la faiſant

KEMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

bouillir. Près d'Akasi, les Hollandois entrerent dans un Détroit, formé par les Côtes de Nipon, & par celles d'une assez grande Isle, sur laquelle ils virent quelques villages & plusieurs Temples. Plus loin, ils arriverent à la vûe des villages de Jamatta, Faromi, & Sijvoja, qui sont habités par des Pêcheurs & des Artisans. Un peu au-delà, on rencontre le village de Summa, ou plutôt trois villages, confondus sous le même nom. Pendant les anciennes guerres civiles du Japon, quelques Partisans de l'Empereur Feké se défendirent plusieurs années dans cette Place. Summa est suivi du village de Kammagu Fagassi, qui contient trois ou quatre cens maisons; après lequel on trouve la ville & le port de Fiogo, dans la Province de Setz, à cinq lieues d'Akasi. Ce Port est défendu au Sud, du côté de la mer, par une digue de sable qui s'avance à l'Est d'environ deux mille pas. Elle a coûté des sommes immenses, & la vie de plusieurs hommes. Ayant été ruinée plusieurs fois par les flots & les orages, on désespéroit de la conduire à sa perfection. Mais, s'il en faut croire les Historiens Japonois, un Héros se fit enterrer vif sous les fondemens de l'Ouvrage, pour appaiser le courroux des

Port de Fiogo.

Dieux de la Mer. Quelques-uns font honneur de cette générosité à trente hommes, qui se dévouerent ensemble pour le bien public. Le Port de Fiogo n'est ouvert qu'à l'Est; & de ce côté même, il est couvert en partie par les Côtes de la Province de Setz. C'est le dernier qui mérite quelque remarque, entre Simonoseki & Osacka. Kæmpfer n'y compta pas moins de trois cens Barques à l'ancre. La ville n'a point de Château; mais sa grandeur est presque égale à celle de Nangasaki, & sa forme est en demi-cercle autour du Port. On découvre, par derriere, une montagne pelée, qui renferme de riches Mines d'or.

KÆMPFER. 1691. A quel prix il fut achevé.

Le Samedi, 24 de Février, les Hollandois quitterent leur grande Barque, qui n'avoit pû les conduire jusqu'au Havre d'Osacka, parce qu'il n'a point assez de profondeur. Ils louerent quatre petits Bateaux, dans lesquels ils se mirent avec leur bagage. Entre plusieurs villes considérables, qu'ils virent sur la Côte de Nipon, Kæmpfer distingue celle d'Amangasaki, qui n'est qu'à trois lieues d'Osacka, & la ville Impériale de Sakaï, qui se présente au Sud Est, en entrant dans la riviere. Après avoir fait dix lieues, depuis Fiogo jusqu'à

Villes d'Amangasaki & de Sakaï.

KEMPFER. 1691.

l'embouchure de la riviere d'Oſacka; les quatre Bateaux entrerent dans le bras qui eſt navigable, à l'Eſt-Sud-Eſt. Deux magnifiques Barques, qui attendoient l'Ambaſſadeur, le porterent, au travers de pluſieurs villages qui bordent les Rives, juſqu'aux Fauxbourgs d'Oſacka, & dans la ville même. Elle eſt ſéparée des Fauxbourgs, par deux Corps-de-Garde fortifiés; c'eſt-à-dire, un de chaque côté de la riviere. On fit paſſer les Hollandois ſous ſix beaux ponts de bois; & lorſqu'ils eurent enfin la permiſſion d'aborder, ils entrerent dans une rue fort étroite, par laquelle ils furent conduits au logement ordinaire de leur Nation, dans un coin qui fait face à la plus grande rue de la ville.

Entrée d'Oſacka.

Ils y arriverent vers deux heures après midi. On leur diſtribua auſſi-tôt des chambres, diviſées, ſuivant l'uſage du pays, avec des paravents. Leurs Interprêtes, qu'ils envoyerent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques préſens, pour obtenir la liberté de les voir, rapporterent bientôt que Noſſi-Xemono-Cami, un des Gouverneurs, étoit allé rendre compte, à la Cour, des affaires qui concernoient ſon adminiſtration; & qu'Oragiri-Taſſano-Cami, ſecond Gouverneur, qui étoit occupé pour le

le reste du jour, prioit l'Ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

KÆMPFER. 1691.

En effet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'Audience, avec son cortege. En descendant au Palais, qui est à l'extrêmité de la ville, dans une Place quarrée, on fit prendre, à tous les Hollandois, un manteau de soie, à la Japonoise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traverserent un passage de trente pas, pour entrer dans la Salle des Gardes, où ils furent reçus par deux Gentilshommes du Gouverneur. Quatre Soldats étoient en faction, au côté gauche de la porte; & plus loin, huit Officiers étoient assis sur leurs genoux & leurs talons. La muraille, à droite, étoit garnie d'armes suspendues, & rangées en bon ordre. Kæmpfer y compta quinze hallebardes d'un côté, dix-neuf piques de l'autre, & vingt lances au milieu. Quatre autres chambres, qu'on fit traverser successivement à l'Ambassadeur, n'avoient aussi, pour ornement, que des cris, des sabres, des cimeterres, & quelques armes à feu, renfermées dans de riches étuis noirs & vernissés. Enfin, les Hollandois étant dans la Salle d'Audience, deux Sécretaires les y reçurent civilement & leur presenterent du thé,

Visite que les Hollandois rendent au Gouverneur.

KÆMPFER. 1691.

jusqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance, dans une autre Chambre, qu'il ouvrit du côté de la Salle d'Audience, en déplaçant trois jalousies, au travers desquelles il parla. C'étoit un homme de quarante ans, de taille moyenne, mais d'un air mâle, civil dans ses manieres, & s'exprimant avec beaucoup de douceur & de modestie. Son habillement étoit simple, & sans autre marque de distinction qu'une robe grise de cérémonie, par-dessus l'habit commun. La conversation n'eut rien de plus remarquable. On parla du temps, qui étoit bien froid; de la longueur du Voyage; du bonheur d'être admis à la presence de l'Empereur, & de la distinction des Hollandois, qui, de toutes les Nations du Monde, étoient la seule à qui cette grace fût accordée. Après avoir fait leurs présens, ils se retirerent par le même chemin. Quelques jours, dont ils eurent besoin pour obtenir des Passeports & pour d'autres préparatifs, leur donnerent le temps de visiter le Château, & diverses parties de la ville, dont Kæmpfer donne la Description.

Description d'Osacka.

Osacka, dit-il, est une des cinq grandes villes Impériales. Sa situation

SEVILLA

Monnoyes d'un Roy et de deux Rajas, tous trois Tributaires du grand Mogol

Especes d'Or qu'on nomme Pagodes

Funos

Monnoyes que les Anglois et les Hollandois font battre aux Indes

Monnoyes d'Or et d'Etain du Roy d'Achem avec celles d'Or du Roy de Macassar ou de Celebes et celles d'Argent et de Cuivre du Roy de Camboye.

est également agréable & commode, dans la Province de Setzu. Elle est dans une Plaine fertile, sur les bords d'une riviere navigable, à trente-cinq degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur, de l'Oueſt à l'Est, c'est-à-dire, depuis les Fauxbourgs jusqu'au Château, est d'environ quatre mille pas communs, sur un peu moins de largeur. La riviere de Jodogava passe au Nord de la ville, coule de l'Est à l'Oueſt, & se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux Habitans d'Osacka. Sa source n'en est qu'à une journée & demie au Nord-Est, où elle sort d'un Lac, qui est au centre de l'Isle, dans la Province d'Oomi, & qui s'est formé, suivant le recit des Japonois, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce Lac près du village de Tsinatofas, où elle a un double Pont magnifique; double, parce qu'elle y est divisée par une petite Isle. Elle coule ensuite près des villes d'Udsi & de Jodo, dont la derniere lui donne son nom. De-là, elle continue son cours vers Osacka, où se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée par deux autres rivieres, nom-

KÆMPFER. 1691.

Riviere de Jodogava.

Son origine & son cours.

KÆMPFER. 1691.

mées Jomattagava, & Firanogava, qui se jettent dans celle d'Osacka précisément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverse sur de beaux Ponts. Toutes ces eaux réunies, ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui sont les plus grands & la demeure des Habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, & d'autres qui ramenent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds, pour recevoir de petites Barques, qui apportent les marchandises & les commodités de la vie, devant la porte des Habitans. Kæmpfer admira la régularité de cette multitude de canaux, sur lesquels on a bâti quantité de Ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Un peu au-dessous du grand canal, un autre bras, qui se sépare de la riviere, mais qui n'est pas navigable, coule rapidement à l'Ouest, & va se rendre dans la mer d'Osacka. Mais le principal Courant, qui demeure entre ce bras & le canal, continue son cours dans la ville, au bout de laquelle il tourne à l'Ouest, pour arroser les Fauxbourgs & les Villages voisins. Ensuite, se divisant en plusieurs branches, il se jette

dans la mer par différentes embouchures. KÆMPFER. 1691.

Cette riviere eſt étroite, mais d'une profondeur qui la rend très commode à la navigation. Depuis ſon embouchure juſqu'à la ville, & plus haut, elle eſt toujours couverte de Barques, qui montent ou deſcendent, les unes chargées de marchandiſes, les autres de Princes ou de Seigneurs de l'Empire. Ses bords ſont relevés des deux côtés, par des degrés de pierres de taille, qui, formant des eſcaliers continuels, donnent par-tout la liberté de prendre terre. Tous ces Ponts, qui ne ſont pas entr'eux à plus de trois ou quatre cens pas de diſtance, ſont bâtis du plus beau cedre, & bordés d'une baluſtrade, ſur laquelle regnent des boules de cuivre jaune. Kæmpfer en compta dix, également remarquables par leur longueur & leur beauté. Le premier, & le plus reculé à l'Eſt, dans la plus grande largeur de la riviere, eſt long de ſoixante braſſes, & ſoutenu par trente arches. Le ſecond lui reſſemble dans toutes ſes proportions. Le troiſiéme, qui eſt ſur les deux bras de la riviere, dans l'endroit où elle ſe partage, a cent cinquante pas de longueur. Les autres ſont moins longs, à meſure que la riviere s'étrecit.

Beauté de ſes bords.

Beauté des Ponts.

KÆMPFER. 1691. Rues & Maisons d'Osacka.

La plûpart des rues d'Osacka sont étroites, mais si régulieres, qu'elles se coupent entr'elles à angles droits; à l'exception, néanmoins, de cette partie de la ville, qui est du côté de la mer, où les rues suivent la direction des diverses branches de la riviere. Elles sont propres, sans autre pavé qu'un petit chemin de pierre de taille le long des maisons, pour la commodité de ceux qui marchent à pied. L'extrêmité de chaque rue est fermée par de bonnes portes, qui se ferment la nuit. Chaque rue offre aussi, dans un lieu entouré de balustrades, tous les instrumens nécessaires pour arrêter les progrès du feu, avec un puits voisin, qui sert aux mêmes usages. Les maisons, suivant les Loix fondamentales du pays, n'ont pas plus de deux étages; chacun d'une brasse & demie, ou de deux brasses de haut. Elles sont bâties de bois, de chaux & d'argile. Chaque façade presente la porte, & une boutique pour les Marchands, ou un attelier pour les Artisans. Du haut de chaque boutique, ou de chaque attelier, pend une piece de drap noir, soit pour ornement, soit pour défense contre les injures de l'air; & l'on y suspend aussi des échantillons, ou des modeles de ce qui se fabrique

ou qui se vend dans la maison. Le toît est plat dans les maisons communes : il n'est couvert que de bardeaux, ou de coupeaux de bois ; mais le toît des bonnes maisons est revêtu de toile noire, mastiquée avec de la chaux. On voit regner, dans toutes les maisons Japonoises, une propreté qui fait l'admiration des Etrangers. Elles n'ont ni tables ni chaises, ni rien qui ressemble aux meubles de l'Europe. L'escalier, les balustrades & les lambris sont vernissés. Le plancher est couvert de nattes & de tapis. Les chambres ne sont séparées l'une de l'autre que par des paravents ; de sorte qu'il suffit de les ôter, pour faire une seule piece de plusieurs chambres, comme on en fait plusieurs d'une seule, avec cette facilité à la diviser. Les murs sont tapissés de papier fort brillant, dont les figures representent des fleurs en argent ; mais quelques pouces au-dessous du plat-fond, ils sont ordinairement enduits d'une argile, couleur d'orange, qu'on tire près de la ville, & que sa beauté fait transporter dans d'autres Provinces. Les nattes, les portes & les paravents sont tous de la même grandeur, qui est une brasse de long & la moitié en largeur. On bâtit aussi les maisons & les chambres

KÆMPFER. 1691.

Meubles Japonois.

KÆMPFER. 1691.

sur le pied d'un certain nombre de nattes.

Fameux Château d'Ofacka.

A l'extrêmité de la ville, vers le Nord-Eſt, on voit, dans une grande Plaine, le fameux Château d'Oſacka, bâti par l'Empereur Takom. On ne connoît, dans tout l'Empire, que le Château de Fingo, qui le ſurpaſſe en étendue, en magnificence & en force. Sa forme eſt quarrée. On n'en peut faire le tour que dans l'eſpace d'une heure. Il eſt défendu, au Nord, par la riviere de Jedogava, qui baigne ſes murs, après avoir reçu les deux autres rivieres; & quoique toutes ces eaux enſemble puſſent former un canal conſidérable, on n'a pas laiſſé de l'élargir. A l'Eſt, les murailles du Château ſont baignées par la riviere de Kaſijvarigava, avant ſa jonction. Au-delà, vis-à-vis du Château, on découvre un grand Jardin qui en dépend. Les extrêmités du Sud & de l'Oueſt ſont bornées par la ville. Kæmpfer ne croit point exagerer, en donnant ſept braſſes d'épaiſſeur aux appuis extérieurs du mur. Ces éperons ſoutiennent une muraille haute & épaiſſe, bordée de pierre de taille, ſur laquelle regne une allée de ſapins ou de cedres. Les Hollandois ne virent qu'une petite porte étroite, avec

un petit Pont, pour entrer au Château ; & Kæmpfer n'eut pas la liberté de pouſſer plus loin ſes obſervations : mais il apprit, de ſes guides, quelques autres particularités curieuſes. Après avoir paſſé la premiere muraille, on trouve un ſecond Château, plus petit que le premier, mais de la même architecture. Il eſt ſuivi d'un troiſiéme, qui eſt au centre de tout l'Edifice, & dont les angles ſont ornés de belles tours à pluſieurs étages. Dans ce troiſiéme Château, qui eſt auſſi le plus élevé des trois, on voit une tour magnifique, dont le plus haut toît ſoutient deux monſtrueuſes figures de Poiſſons, qui, au lieu d'écailles, ſont couverts d'ubangs d'or (39) parfaitement polis. La porte, qui mene au ſecond Château, offre une pierre noire & polie, qui fait partie du mur, & dont la groſſeur eſt ſi prodigieuſe, qu'elle paſſe pour la Merveille du pays (40). L'Empereur entretient conſtamment une groſſe garniſon, dans le Château d'Oſacka. Deux des principaux Seigneurs de l'Empire y commandent tour à tour, chacun pendant trois ans. Lorſque l'un des deux y vient

KÆMPFER. 1691.

Trois Châteaux l'un dans l'autre.

(39) Monnoie Japonoiſe.

(40) De cinq braſſes de long, & de la même épaiſſeur.

KÆMPFER. 1691.

commencer ſes fonctions, l'autre doit ſortir auſſi-tôt, pour aller rendre compte de ſa conduite à la Cour. Ils ne peuvent ſe voir, dans cet échange; & celui qui part, laiſſe par écrit, dans ſon appartement, ſes inſtructions à celui qui arrive (41). Ils n'ont rien à démêler avec les Gouverneurs d'Oſacka, auxquels ils ſont ſupérieurs par le rang.

Richeſſes & agrémens d'Oſacka.

La ville d'Oſacka doit être extrêmement peuplée, s'il eſt vrai, comme les Japonois l'aſſurent, qu'on peut lever, de ſes ſeuls Habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa ſituation, qui eſt également avantageuſe pour le Commerce, par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus marchande. Elle eſt remplie de riches Négocians, d'Artiſans & d'Ouvriers. Les vivres y ſont à bon marché, comme tout ce qui ſert au luxe, ou à flatter les ſens. Auſſi les Japonois la nomment-ils le *Théâtre du Plaiſir*. Ils s'y rendent de toutes les Provinces de l'Empire, pour y dépenſer agréablement le ſuperflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs, qui poſſedent des Terres à l'Oueſt, ont leurs maiſons

(41) La raiſon que l'Auteur en apporte, c'eſt qu'on y garde les tréſors de l'Empereur, ſurtout les revenus des Provinces occidentales, qu'on y accumule.

dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit. L'eau, qu'on y boit, est un peu fomache ; mais on brasse, dans les villages voisins, le meilleur Saki du Japon. KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois partirent d'Osacka, le 28 de Février, pour se rendre à Meaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils avoient loué, pour cette route, quarante chevaux & quarante porte faix. Après avoir passé la riviere sur un Pont, qui se nomme le Kiobas, & qui est précisément sous le Château, ils firent une lieue dans des champs de riz fort humides, sur une chaussée basse, qui regne le long de la riviere de Jodogava, & qui est plantée d'un grand nombre de Tsanadils. Ces arbres s'élevent autant que nos Chênes. Leur écorce est rude. Ils étoient alors sans feuilles ; mais, malgré l'hyver, leurs branches étoient chargées d'un fruit jaune, dont les Habitans tirent de l'huile. Tout ce pays est extraordinairement peuplé. Les villages sont en si grand nombre, & se suivent de si près, sur le grand chemin, qu'ils forment comme une rue continuelle, jusqu'à Meaco. Imminz, Moriguitz, où l'on prépare la meilleure canelle, Sadda & De- Route d'Osacka à Meaco.

KÆMPFER. 1691. fudſi, ſont ceux qu'on rencontre les premiers. On arrive enſuite à Firacatta, qui eſt compoſé de cinq cens maiſons, à cinq lieues d'Oſacka. Sur toute la route, on reconnoît facilement les Hôtelleries & les Maiſons publiques, aux Filles fardées qui ſe tiennent à la porte, & qui ſollicitent les Voyageurs d'y entrer. Après midi, les Hollandois traverſerent les villages de Fatzuma & de Faſimocto, d'où ils ſe rendirent à Jodo, petite ville célebre par la beauté de ſes Edifices & de ſes eaux. Son Fauxbourg eſt une longue rue, par laquelle on arrive à un magnifique pont de bois, qui a quatre cens pas de longueur, & qui eſt ſoutenu par quarante arches, avec des baluſtrades ornées de boules de cuivre jaune. Les rues de Jodo ſont fort droites. Le Château, qui ſe préſente au côté Occidental de la Ville, eſt bâti de brique, au milieu de la riviere, & forme un beau ſpectacle par la magnificence de ſes Tours. C'eſt la demeure d'un Prince, qui ſe nomme Fondaiſiono. En ſortant de Jodo, on paſſe encore ſur un Pont de deux cens pas, & ſoutenu par vingt arches, qui ſépare la ville d'un autre Fauxbourg. On laiſſe à droite, de l'autre côté de la riviere, un gros Bourg,

nommé *Udſij*, par l'excellence du Thé qui croît dans ſon Territoire, & qu'on réſerve pour l'uſage de l'Empereur. Deux heures de marche firent arriver les Hollandois à Fuſijmi, petite ville ouverte, dont la principale rue s'étend juſqu'à Meaco, & pourroit paſſer pour un de ſes Fauxbourgs.

KÆMPFER. 1691. Thé d'Udſij, le meilleur du Japon.

On étoit au premier jour du mois que les Japonois nomment Tſitatz, & qu'ils célebrent, comme un jour de Fête, par les viſites qu'ils rendent aux Temples, & par des promenades ou d'autres amuſemens. La rue, que les Hollandois ſuivirent pendant quatre heures entieres, avant que d'arriver à leur Hôtellerie de Meaco, ne ceſſa point de leur offrir une foule d'Habitans, qui prenoient l'air & qui cherchoient à ſe réjouir. Les femmes étoient bien miſes; avec des robes de différentes couleurs, à la maniere de Meaco, des voiles de ſoie pourpre ſur le front, & de grands chapeaux de paille, pour ſe défendre de l'ardeur du Soleil. On voyoit des eſpeces particulieres de Mendians, vêtus d'une maniere bouffonne, ou ridiculement maſqués. Les uns marchoient ſur des échaſſes de fer; d'autres portoient, ſur la tête, de grands pots remplis d'arbriſſeaux verds; d'autres chan-

KÆMPFER. 1691.

toient ; d'autres siffloient ; d'autres jouoient de la flute ; & d'autres frappoient sur de petites cloches. Différentes sortes de Farceurs amusoient le peuple, dans un grand nombre de boutiques ouvertes. Des Temples, bâtis sur le panchant des collines, étoient illuminés d'une variété de lampes ; & les Prêtres, battant les cloches avec des marteaux de fer, faisoient un bruit, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Kæmpfer remarqua sur un Autel, dans un Temple qui bordoit la rue, un grand Chien blanc. On lui dit que ce Temple étoit consacré au Patron des Chiens. Enfin les Hollandois descendans, à six heures du soir dans l'Hôtellerie qui appartient à leur Nation, firent annoncer leur arrivée aux principaux Officiers de Meaco, pour les disposer à recevoir leurs présens.

Ils furent admis, le jour suivant, à l'Audience du Président de Justice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures, à cinquante pas du Palais du Président, pour faire à pied ce qui leur restoit de chemin, & d'attendre à la porte du premier Corps-de-garde, qu'on eût donné avis de leur approche. Le Président ne leur fit pas

même l'honneur de paroître, & reçut leurs préſens par les mains de quelques Officiers. Ils trouverent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs, qui ſe firent voir, comme celui d'Oſacka, par des jalouſies. Cependant leur patience y fut miſe à d'autres épreuves. Après l'Audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux Dames, qui étoient dans une chambre voiſine, derriere un Paravent qu'on avoit percé de pluſieurs trous, de conſiderer leur figure & leur habillement. » Non ſeulement l'Ambaſſadeur fut obligé de montrer ſon chapeau, ſon épée, ſa montre, & pluſieurs autres choſes qu'il portoit ſur lui; mais on le pria d'ôter ſon manteau, pour laiſſer voir ſes habits devant & derriere (42). KÆMPFER. 1691.

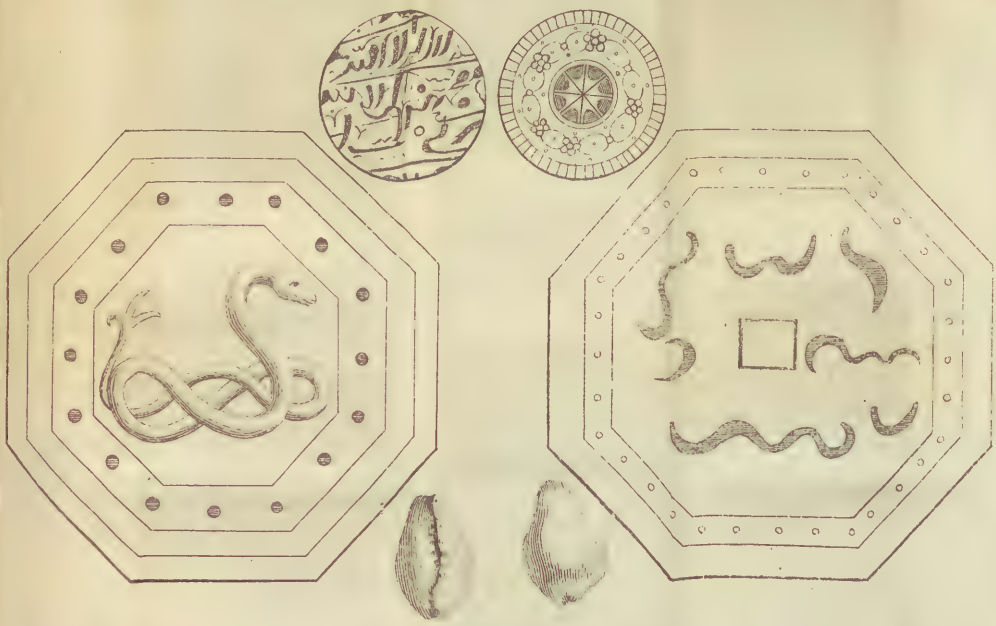
Les Hollandois paſſerent quatre jours à Meaco. Cette ville, dont Kæmpfer joint ici le plan, copié, dit-il, & réduit d'après une carte Japonoiſe, ſe nomme Meaco (43) ou Kio; nom qui ſignifie Ville, & qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du Dairi, ou de l'Empereur Eccléſiaſtique Héréditaire, on la regarde comme Deſcription de Meaco.

(42) Tome III, page 19.
(43) Kæmpfer écrit toujours Miaco.

KÆMPFER. 1691. la Capitale de l'Empire. Elle eſt ſituée dans la Province de Jamatto, au milieu d'une grande Plaine. Sa longueur, du Nord au Sud, eſt de trois quarts de lieues d'Allemagne ; & ſa largeur, d'une demi-lieue de l'Eſt à l'Oueſt. D'agréables Collines, dont elle eſt environnée, & quelques Montagnes, d'où ſortent quantité de petites rivieres & de fontaines, rendent ſa ſituation charmante. Du côté de l'Eſt, on voit, ſur le panchant d'une de ces Montagnes, un grand nombre de Temples, de Monaſteres & de Chapelles. Trois rivieres, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté ; & ſe réuniſſant au centre, on les paſſe ſur un beau Pont, d'environ deux cens pas de longueur. Enſuite, toutes ces eaux raſſemblées coulent à l'Oueſt. Le Palais du Dairi occupe un quartier Septentrional, compoſé de douze ou treize rues, qui ſont ſéparées du reſte de la ville par des murs & des foſſés. Dans la Partie Occidentale de Meaco, on voit un Château de pierres de taille, & bien fortifié, qui ſert de logement au Monarque ſéculier, lorſqu'il vient viſiter le Dairi. Les rues de la ville ſont étroites, mais réguliéres, & d'une longueur extraordinaire. Les maiſons n'ont que deux éta-

Palais du Dairi.

Monnoyes du Roy de Cheda et Pera.



Monnoyes d'Or et d'Argent des Roys d'Asem de Tipoura d'Arakan et du Pegu.

ges ; la plûpart sont de bois & d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toît, & tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu. KÆMPFER. 1691.

Meaco passe pour le Magasin général des Manufactures du Japon & de toutes sortes de marchandises. C'est le centre du Commerce de l'Empire (44). Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *Aratame*, on avoit compté à Meaco, quatre cens soixante-dix sept mille cinq cens cinquante sept Laïques, & cinquante deux mille cent soixante neuf Ecclésiastiques, sans y comprendre la Cour entiere du Dairi, qui est très nombreuse, & les Etrangers qui Commerce de Meaco.

(44) » On y rafine le » cuivre, on y bat mon- » noie, on y imprime des » Livres, on y fait, au » métier, les plus riches » étoffes à fleurs d'or & » d'argent. Les meilleures » teintures & les plus che- » res, les ciselures les plus » exquises, toutes sortes » d'instrumens de musique, » de peintures, de cabinets » vernissés, toutes sortes » d'ouvrages en or, & en » autres métaux, surtout » en acier, comme les la- » mes de la meilleur trem- » pe & autres armes, se » font à Meaco dans la » derniere perfection ; de » même que les plus riches » habits, toute sorte de » bijouterie, de Marion- » nettes, qui remuent la » tête d'elle-mêmes, & une » infinité d'autres curiosi- » tés. On ne peut rien sou- » haiter qui ne se trouve » dans cette ville, & l'on » n'y peut rien porter d'é- » tranger que ses Artistes » ne soient capables d'imi- » ter. Il y a peu de mai- » sons où il n'y ait quel- » que chose à vendre, & » j'avoue que je n'ai pû » comprendre d'où il peut » venir d'assez d'acheteurs » pour une si grande quan- » tité de marchandises. *Ibidem*, pages 21 & 22.

KÆMPFER. 1691.

s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Empire.

Assujettissement singulier des Hollandois.

Les Hollandois ne visiterent qu'à leur retour plusieurs beaux Temples, qui se présentent sur les Montagnes voisines de Meaco; mais un article si curieux doit être rapproché de cette Description, & l'exorde de l'Auteur mérite d'être rapporté dans ses termes. » C'est une Coutume établie depuis » long-temps, qu'à notre retour de la » Cour & le dernier jour de notre dé» part de Meaco, on nous accorde la » liberté de voir la splendeur & la ma» gnificence de ses Temples, qui sont les » Bâtimens Religieux les plus grands, » les plus agréables & les plus magni» fiques de l'Empire. On peut dire mê» me que cette Coutume a pris, par de» grés, une force de Loi. On nous » mena aux Temples, & nous devons » les voir, soit que nous le voulions » ou non; sans qu'on ait aucun égard » au desir, ni à la volonté, de l'Am» bassadeur & du Directeur de notre » Commerce (45).

Temple impérial de Tsugania.

Ces Edifices sont placés avec beaucoup d'art sur le panchant des Montagnes, qui environnent Meaco. Le premier qu'on fit voir aux Hollandois, fut

(45) *Ibidem*, page 126.

Monnoyes de la Chine et Royaume de Tunquin.

Lingots d'Argent du Japon qui passent pour Monnoye.

KÆMPFER. 1691.

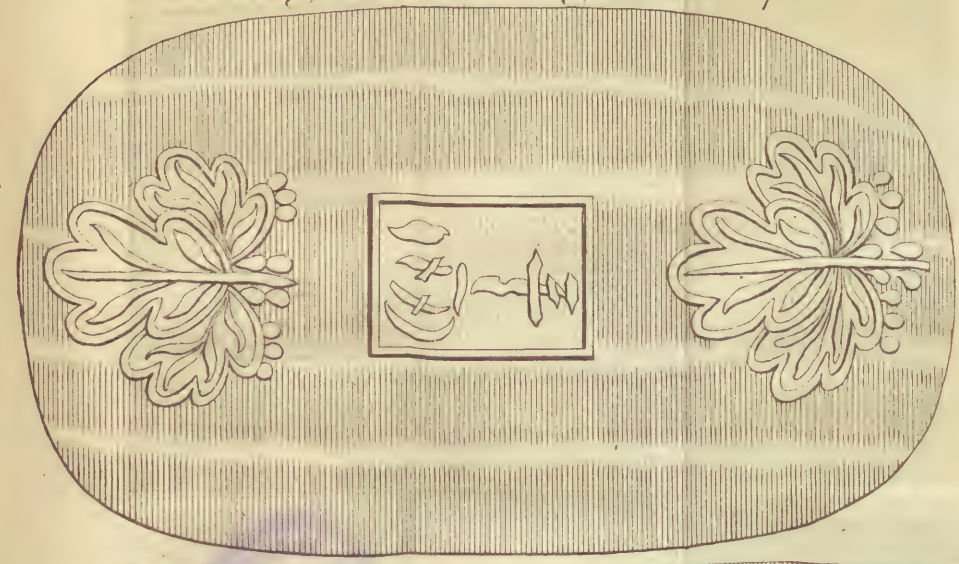
le Temple impérial de Tſugania. On s'y rend par une ſpacieuſe allée, qui regne pendant plus de mille pas le long de la Montagne, & dont la porte eſt grande & magnifique, avec un double toît recourbé, comme celui de tous les Temples & de toutes les Tours des Châteaux du Japon. Cette allée, couverte d'un beau ſable, eſt bordée des deux côtés par de hautes maiſons, qui ſont celles des Officiers du Temple. On entre, à l'extrêmité, ſur une grande terraſſe, entourée d'arbres & de buiſſons, après laquelle, paſſant entre deux magnifiques Bâtimens de bois, on monte par un très bel eſcalier, qui conduit dans un autre Bâtiment fort exhauſſé, dont le Frontiſpice a quelque choſe de plus éclatant & de plus majeſtueux que le Palais même de l'Empereur à Jedo. La galerie en eſt verniſſée avec beaucoup d'art, & les chambres ſont revêtues de nates très fines. Au milieu de la premiere ſalle, qui eſt fort grande, on voit une Chapelle, ou un petit Temple, qui contient une grande Idole, avec des cheveux friſés, environnée d'autres Idoles plus petites, & de divers ornemens. Les deux côtés de la ſalle offrent pluſieurs autres Chapelles, mais plus petites & moins ornées. De-là, on fit

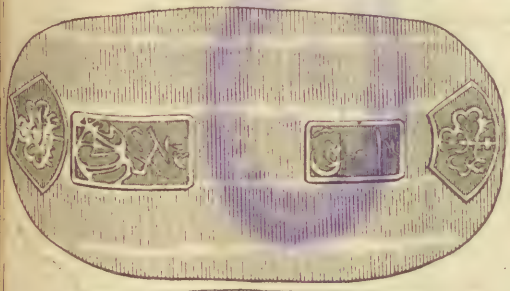
KÆMPFER. 1691.

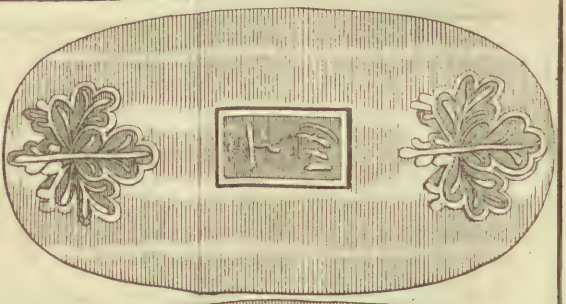
entrer les Hollandois dans deux appartemens particuliers, bâtis pour servir de logement à l'Empereur, lorsqu'il y est amené par sa dévotion. Ils sont élevés, suivant le langage du Pays, de deux nattes au-dessus de la grande salle, & les deux portes donnent passage à la vûe sur les Chapelles. Près de ces deux appartemens, qui sont au pied de la montagne, dont la perspective est charmante par elle-même, on trouve un petit jardin, où l'art a réuni toutes sortes d'agrémens. Les allées en sont couvertes d'un sable très pur. Plusieurs plantes rares, & divers arbrisseaux de la plus belle forme, entrelassés de pierres curieuses, ornent les compartimens du parterre. Mais rien n'y est plus charmant, pour les yeux, qu'un rang de petites collines, formées à l'imitation de la nature, & couvertes des plus belles plantes & des plus belles fleurs du Pays. Un clair ruisseau les traverse, avec un agréable murmure. D'espace en espace, il est couvert de petits Ponts, qui servent tout à la fois d'ornement & de communication pour les différentes parties du jardin. On conduisit les Hollandois à l'extrêmité de ce lieu délicieux, où le point de vûe forme une autre sorte de beauté. Ils sortirent par une porte

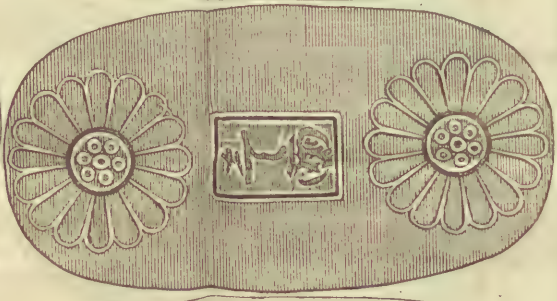
Délicieux Jardin.

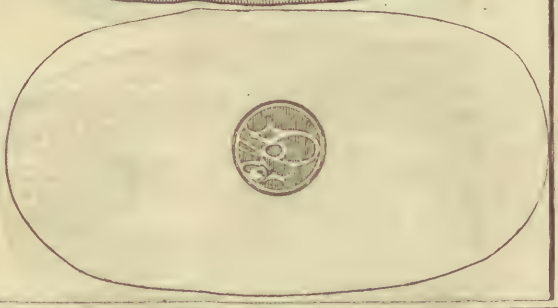
Monnoyes d'Or et d'Argent du Japon.











de derriere, qui les conduisit dans un petit Temple voisin, plus élevé de trente pas sur la montagne. C'est dans ce Temple que se conservent les noms des Empereur morts, écrits en caracteres d'or, sur une table entourée de sieges bas, où l'on voit divers papiers, qui contiennent des formules de prieres. De-là, deux jeunes Moines fort civils, qui servoient de guides aux Hollandois, leur firent prendre le chemin d'un autre Temple, séparé du précédent par une grande Place, dont la principale magnificence consiste dans ses quatre toits recourbés. Les poteaux, les colonnes, & les corniches, qui supportent les toits, sont peints de rouge & de jaune. On y voit, dans des niches vernissées, plusieurs Idoles, dont la principale est distinguée par un rideau qu'on tire devant elle, par un miroir rond, qui en est voisin, & par quelques troncs, couverts d'un treillis, où l'on reçoit les aumônes du Peuple. A peu de distance du même Temple, on mena les Hollandois dans un autre, qui n'en est pas fort différent, où ils furent reçus par une troupe de jeunes Moines, qui leur servirent du saki, des champignons, des féves rôties, des gâteaux, des fruits, des racines & des légumes.

KÆMPFER, 1691.

Temple où se gardent les noms des Empereurs morts

KEMPFER. 1691. Temple de Gibon ou des Fleurs.

Ils retournerent enſuite à la grande Place par laquelle ils étoient entrés, & dont ils n'avoient viſité qu'une partie, puiſqu'on les aſſura qu'elle contient vingt-ſept Temples dans ſon enceinte. Mais de-là, on les conduiſit au Temple de Gibon, ou des Fleurs, qui eſt à plus de mille pas des précédens. Le chemin eſt très agréable. Ce Temple eſt entouré de trente ou quarante Chapelles, réguliérement diſpoſées. La Cour eſt plantée de beaux arbres, entremêlés de boutiques, & d'eſpaces vuides où le Peuple s'exerce à tirer de l'arc. Le Temple même eſt un Bâtiment long & étroit, dont le milieu, qui eſt ſéparé du reſte par une galerie, contient une grande Idole, entourée de pluſieurs petites. La grande repréſente une jeune femme, de deux ou trois braſſes de longueur; & les petites ſont autant de jeunes gens qui s'empreſſent autour d'elle. On voit, au même lieu, la repréſentation d'un Navire Hollandois, avec des épées & d'autres armes Européennes. Une longue rue, qui ſe nomme la rue des Mendians & des lieux de débauche, mene de ce Temple à celui de Kiomids, où le premier objet qui ſe préſente eſt une Tour de ſept étages, dont le plus bas eſt élevé de quelques marches au-deſſus

du terrain. Le Temple eſt un peu plus loin, appuyé d'un côté par la Montagne, & ſoutenu de l'autre par de fort hauts piliers. On y trouve toujours une grande foule de Peuple. Un eſcalier de pierre, qui eſt aſſez proche de l'Edifice, mene par quatre-vingt cinq marches, à une fameuſe fontaine qui ſort du rocher en trois endroits, & dont on prétend que l'eau a la vertu d'inſpirer de la modeſtie & de la prudence. Elle ſe nomme Orevantaki. Les Hollandois la trouverent fort pure; mais, en ayant gouté, ils ne s'apperçurent point qu'elle différât de l'eau commune. Ils continuerent d'avancer le long de la Montagne, ſur une terraſſe artificielle; & paſſant par divers petits Temples, ils arriverent à l'entrée d'un grand, d'où la vûe eſt plus belle & plus curieuſe que l'Auteur ne peut le repréſenter. Toutes les Idoles de ce Temple ſont aſſiſes, & ſe tiennent par la main.

KÆMPFER. 1691.

Fontaine de Sageiſe.

Enfin les Hollandois furent conduits au Temple de Daibods, un des plus fameux du Japon, & peu éloigné du grand chemin de Fuſſimi. Il eſt bâti ſur une éminence: ſa Cour eſt entourée d'une haute muraille de fort grandes pierres de taille, ſur-tout celles de la façade, qui n'ont guére moins de deux

Temple de Daibods, ou des 33333 Idoles.

KÆMPFER. 1691.

braſſes en quarré. Le côté intérieur de cette muraille offre une grande galerie, ouverte du côté de la Cour, & couverte d'un toît qui eſt ſoutenu par deux rangs de colonnes. Kæmpfer en compta cinquante, de chaque côté de la porte. La porte même en a pluſieurs, avec un double toît recourbé pour ornement. Deux Statues de Heros, qui paroiſſent garder l'entrée, n'ont, pour habillement, qu'un morceau de draperie noire autour de la ceinture. Elles ſont hautes de quatre braſſes, bien proportionnées & placées ſur un pied d'eſtal d'une braſſe de hauteur. Le Temple ſe préſente au milieu de la cour, vis-à-vis de ces deux Statues. C'eſt le Bâtiment le plus exhauſſé que les Hollandois euſſent vû juſqu'alors au Japon. Il eſt couvert d'un double toît magnifique, dont le comble s'éleve au-deſſus de tous les Edifices de Meaco. Les piliers qui le ſoutiennent ſont au nombre de quatre-vingt ſeize. Ses portes forment des allées, ou des galeries, qui s'élevent juſque ſous le ſecond toît. L'intérieur de l'Edifice eſt entiérement ouvert au-deſſus du premier toît; c'eſt-à-dire, que le ſecond n'eſt porté que par un grand nombre de poutres & de montans, différemment diſpoſés, & peints en rouge.

Cependant

Cependant sa hauteur extraordinaire rend l'espace fort obscur. Au lieu de nattes, & contre l'usage commun, le rez-de-chaussée du Temple est couvert de grandes pieces quarrées de marbre. Les piliers ont au moins une brasse & demie de grosseur, & sont formés de l'assemblage de plusieurs solives, peintes en rouge comme celles du second toît. Dans un si vaste espace, on ne découvre point d'autre ornement que l'Idole, qui est toute dorée, & d'une grandeur incroiable. » Trois nattes » pourroient être aisément placées dans » la paume de sa main. Elle a de grandes oreilles, les cheveux frisés; & » sur la tête, une couronne, qu'on découvre par la fenêtre qui est sous le » premier toît. On lui voit, sur le » front, une grande tache sans dorure, » qui produit l'effet d'une mouche sur » le visage d'une femme. Les épaules » sont nues, la poitrine & le corps négligemment couverts d'une piece de » drap. Elle tient la main droite levée, » & la paume de la gauche appuyée sur » le ventre. Elle est assise à l'Indienne, » les jambes croisées, sur une fleur de » Tarate (46), soutenue par une autre

KÆMPFER. 1691.

Description de l'Idole.

(46) C'est la *Nymphæa Palustris maxima*, ou *Faba Ægyptiaca Prosp. Alpini.*

KÆMPFER. 1691.

» fleur dont les feuilles se relevent. Elle
» a le dos appuyé contre un ovale d'ou-
» vrage branchu, ou de filigrane à per-
» sonnages, orné de différentes petites
» Idoles de forme humaine, assises sur
» autant de fleurs de Tarate. Cet ovale
» est si grand, qu'il couvre quatre pi-
» liers; & l'Idole a tant de largeur,
» que ses épaules touchent d'un pilier
» à l'autre, quoique la distance soit
» de quatre brasses. Plus loin, les Hol-
» landois virent un autre Temple, dont
» l'Idole a quarante-six bras. Elle est
» environnée de seize Héros, vêtus de
» noir, plus grands que nature; & der-
» rière eux, de deux rangs d'Idoles
» dorées, à peu près de la même taille,
» chacune avec vingt bras. Les plus re-
» culées de ces Statues ont de longues
» houlettes. Les autres portent à la
» main des guirlandes & d'autres orne-
» mens. Elles sont suivies de plusieurs
» autres rangs d'Idoles, de différentes
» grandeurs, & dans un ordre, qui
» laisse toujours voir celles qui sont les
» plus éloignées. On prétend que leur
» nombre total monte à trente-trois
» mille trois cens trente-trois; ce qui
» a fait donner, à l'édifice, un nom
» Japonois, qui signifie Temple des
» 33333 Idoles (47).

(47) Pages 134 & précédentes

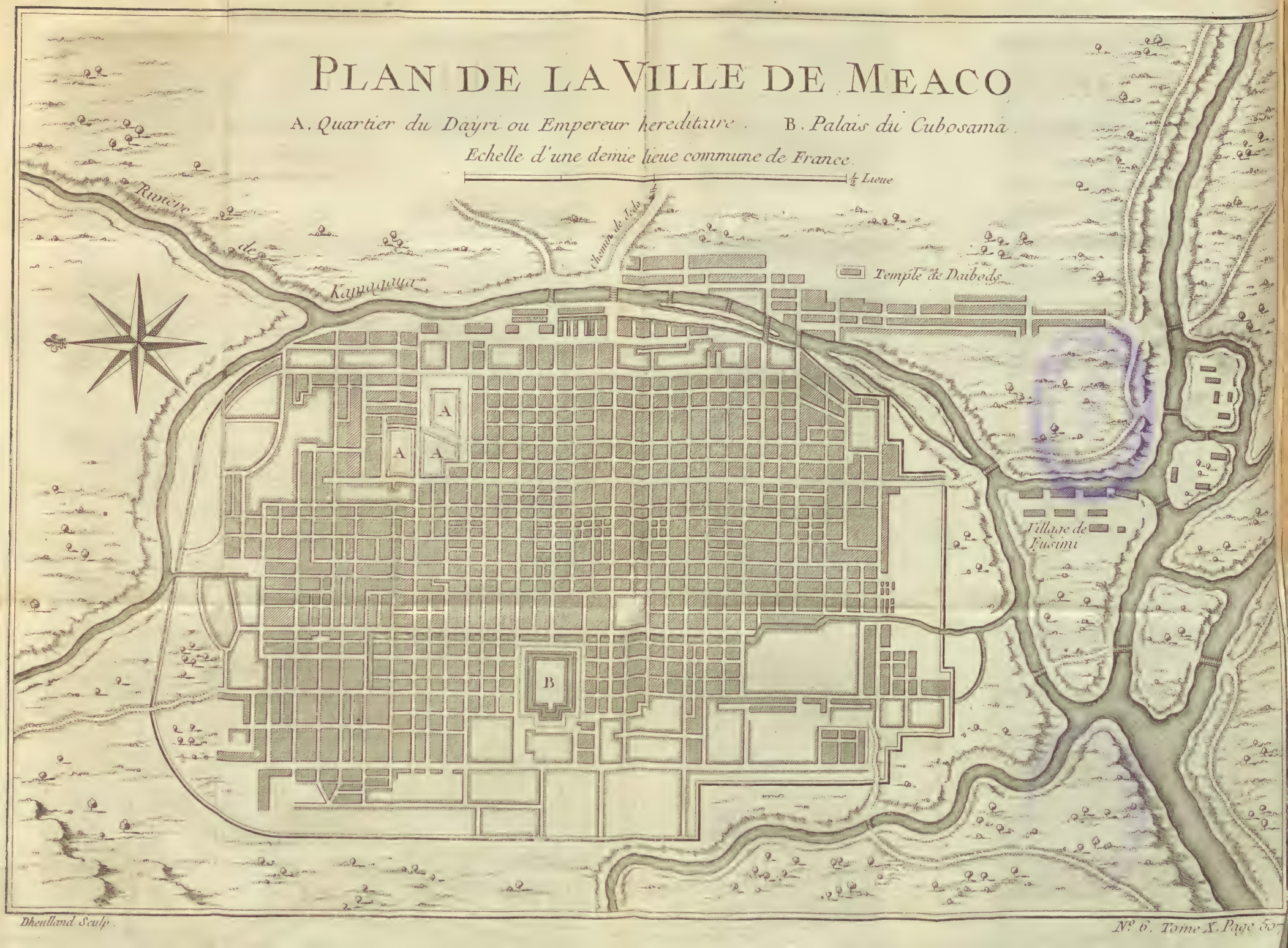
ils n'eulent fait que trois lieues Japonoises. Cette ville eſt compoſée d'une rue, en forme d'arc, où l'on ne comp-

PLAN DE LA VILLE DE MEACO

A. *Quartier du Dayri ou Empereur hereditaire.* B. *Palais du Cubosama.*

Echelle d'une demie lieue commune de France.

½ Lieue



Dheulland Sculp.

Les Hollandois partirent de Meaco le 2 de Mars ; & n'ayant pas employé moins d'une heure pour arriver à l'extrêmité d'un Fauxbourg qui se nomme Avattagus, ils traverserent ensuite, par un sentier fort étroit, une montagne, après laquelle ils trouverent, à une lieue de Meaco, les Villages de Finoka & de Jakodsieja. Le dernier s'étend jusqu'à celui de Jabunosa, dont le terroir produit le meilleur Tabac du Japon. A gauche de la route, on découvre un Monastere, nommé *Muro-Tai-Dai-Mosin*, précédé d'un magnifique Portail qui donne entrée dans l'avenue du Temple. Un quart de lieue plus loin, on arrive au village d'Ogivaki, composé d'une longue rue, d'environ cinq cens maisons, qui ne sont habitées que par des Serruriers, des Tourneurs en bois & en ivoire, des Ciseleurs, des Tireurs d'or & d'argent, & surtout par des Sculpteurs & des Peintres. A droite, on voit une haute montagne, qui se nomme Ottovano-Jamma, & qui étoit alors couverte de neige. Les Hollandois s'arrêterent cette nuit à Oitz, quoique dans tout le jour ils n'eussent fait que trois lieues Japonoises. Cette ville est composée d'une rue, en forme d'arc, où l'on ne comp-

KÆMPFER. 1691. Route de Meaco à Famamatz.

Ville & Lac d'Oitz.

KEMPFER. 1691.

te pas moins de mille maisons. Elle est située au bord d'un Lac d'eau douce, qui porte son nom; & faisant partie du Domaine Impérial, elle est gouvernée par un Officier de la Cour. Son Lac est étroit; mais il s'étend en longueur, au Nord, l'espace de cinquante ou soixante lieues Japonoises, jusqu'à la Province de Canga. Toutes les marchandises, qui viennent de cette Province à Meaco, descendent par eau jusqu'aux murs d'Oitz. Le Lac se décharge dans deux rivieres, dont l'une descend à Meaco, qu'elle traverse, & l'autre passe à Jodo & à Osacka, pour entrer dans la mer. On découvre, à peu de distance du même Lac, une haute & charmante montagne, nommée Jesan, ou Jiosan, qui est couverte de beaux arbres & de verdure jusqu'au sommet. Elle contenoit, dit-on, trois mille Temples, & par conséquent un prodigieux nombre de Moines. Sa situation, & l'opinion de sa sainteté, en firent un asyle pour les Habitans de Meaco, pendant la fureur des guerres civiles. Cependant l'Empereur Noburanga, qui joignoit, à beaucoup de haine pour tous les Ministres de la Religion, le ressentiment de quelques insultes qu'il avoit reçues des Habitans de

Montagne de Jesan & ses trois mille Temples.

cette montagne, s'en rendit Maître avec une armée nombreuse, détruisit les trois mille Temples, & massacra tous les Moines. Derriere la montagne de Jesan, à deux lieues du grand chemin, on voit les Firanotakies, autres montagnes qui s'étendent beaucoup sur la longueur du Lac d'Oitz, & derriere lesquelles il y a deux chemins, par où quelques Princes de l'Occident du Japon se rendent à la Cour. KÆMPFER. 1691.

Le 3, on fit treize lieues, jusqu'au village de Tsutsi-Jamena. En sortant d'Oitz, on arrive bientôt à l'agréable ville de Dsedsie, résidence de Fondasijro-Cami, Prince de Fœcatta. Ses rues sont d'une régularité singuliere. Le Château, qui est à l'extrêmité Septentrionale de la ville, est entouré d'un côté par le Lac d'Oitz. C'est un vaste & magnifique Bâtiment, orné de hautes tours quarrées, dont les toîts, au même nombre que les étages, sont d'un éclat surprenant. Un grand Temple du Dieu Umano-Gongin, qui est voisin du Château, orne encore la Perspective. Ici les grands chemins commencent à se trouver bordés de Sapins, qui ne cessent, jusqu'à Jedo, que dans quelques endroits coupés par des rochers, ou par un terrain trop sablo-

KÆMPFER. 1691.

neux. Les lieues ſont meſurées auſſi, avec beaucoup de régularité, par une butte ronde, & un arbre deſſus. On trouve, après Dſedſie, un village nommé Tſetta, Sjetſa, ou Setta, que la riviere de Jodegava traverſe en ſortant du Lac d'Oitz. Le double Pont qu'on a bâti ſur cette riviere, dans un endroit où elle eſt ſéparée par une petite Iſle, eſt le plus grand que l'Auteur ait vû au Japon. Il lui donne, dans ſa totalité, trois cens quarante pas de longueur, entre deux baluſtres, ornés de boules de cuivre jaune. Une lieue & demie plus loin, on paſſe par le village de Kuſatz, dans le Territoire duquel la nature produit cette célébre eſpece de Roſeau ou de Bambou, dont les racines ſervent à faire des cannes pour s'appuyer en marchant. Elles ſe nomment Fatſiku au Japon, quoiqu'elles ſoient portées en Europe ſous le nom de Rottang. Le prix en eſt ordinairement médiocre; mais elles deviennent quelquefois très cheres, lorſque le Seigneur du Pays défend d'en arracher pendant quelques années, de peur qu'une trop grande conſommation ne ſoit nuiſible à l'accroiſſement de la plante. Il s'en trouve dans d'autres Contrées; mais la racine en eſt ſi courte qu'on n'en peut

Pont le plus grand du Japon.

Roſeaux, de la racin deſquels on fait les cannes pour s'appuyer.

faire des cannes. Ici, le Fatsikù, ou le Rottang, jette des racines si profondes, que pour les tirer de la terre, on est obligé de faire de très grandes ouvertures. Une partie des Habitans de Kusatz n'a pas d'autre occupation ni d'autre Commerce. L'art de les préparer consiste à couper ce qu'il y a d'inutile aux deux bouts de la racine, avec un couteau d'une trempe particuliere. On coupe aussi les jeunes racines & les fibres autour des jointures, en laissant néanmoins leurs marques, qui sont de petits trous ronds autour de chaque jointure. Si les racines sont courbées, on employe le feu pour les redresser. On les lave ensuite, & l'on apporte beaucoup de soin à les nettoyer (48). KÆMPFER. 1691.

Un quart de lieue au-delà de Kusatz, on passe trois grands villages contigus, qui se nomment Mingava, Tebuira, & Minoki; ou, si l'on veut, trois rues consécutives d'un même village, qui sont distinguées par différens noms. Minoki est renommée par une poudre de singuliere vertu, qui n'a été découverte, & qui ne se fait que dans ce lieu. Les Japonois la nomment Wadferan, & la prennent intérieurement pour toutes sortes de Maladies, surtout Poudre célebre par ses vertus.

(48) Pages 32 & 33.

KÆMPFER. 1691.

pour une sorte de Colique, qui est particuliere à leur Pays (49). Un pauvre Habitant, qui passe pour le premier Inventeur de ce fameux remede, publia que le Dieu Jakusi, qui est l'Esculape des Japonois, lui étoit apparu en songe, & lui avoit offert différentes plantes qui croissent sur les montagnes voisines, en lui ordonnant d'en faire usage, pour le soulagement de ses Compatriotes. Cette Histoire ayant mis le remede en honneur, il en vendit beaucoup. Ses profits le mirent bientôt en état de faire bâtir une belle maison pour sa demeure, & vis-à-vis de sa boutique, une petite Chapelle, richement ornée, à l'honneur du Dieu qu'il reconnoissoit pour l'Auteur de sa fortune. Il plaça, dans ce Temple, la Statue de Jakusi, qu'on y voit debout, sur une fleur de Tarate dorée, & sous une grande coquille de Petoncle, qui lui

Histoire de sa découverte & de son Inventeur.

(49) Elle est faite du Putsju, espece amere de Costus, qui, après avoir été sechée & coupée grossiérement, est réduite en poudre. On met cette poudre dans des papiers de quatre doigts en quarré, sur lesquels on écrit en caracteres rouges & noirs, son nom, ses usages & ses vertus. Chaque paquet pese un peu plus de deux dragmes. On la donne, suivant l'âge & la disposition du Malade, en une, deux, ou trois doses, qui se prennent dans une tasse d'eau chaude. Dans les Maisons, où cette poudre se fait, on la vend préparée & bouillie dans l'eau. *Kæmpfer, ibid.* p. 33.

sert de couvrechef. La tête est entourée d'une couronne de raions. Il tient, dans la main droite, quelque Symbole que les Hollandois ne purent distinguer, & dans la gauche, un Sceptre, doré, comme toute la figure. Les Japonois, qui passent dans le village, manquent rarement de rendre hommage à cette Idole; les uns, avec une profonde révérence, les autres s'approchant du Temple, tête nue, dans une posture humiliée. Deux Parens de l'Inventeur, qui font leur demeure dans le même lieu, & qui ont continué le même Commerce, ne se sont pas moins distingués par leurs richesses & par leurs fondations (50). KÆMPFER. 1691.

En sortant de Minoki, on perd de vûe le Lac d'Oitz, qui est caché par des collines; & l'on arrive à six lieues de la ville du même nom, dans un grand village qui se nomme Islibe. A quelques lieues d'Islibe, on trouve la petite ville de Minakudsi, composée de trois longues rues fort irrégulieres, & célébre par ses Manufactures de Chapeaux, & de paniers de jonc. C'est un passage fort fréquenté par une foule de Pélerins, les uns à pied, d'autres à cheval, & deux ou trois sur la même monture. Pélerins d'Isje.

(50) *Ibid.*, page 342.

KÆMPFER. 1691. qui reviennent d'Isje, Temple célebre, à l'extrêmité méridionale de la Province du même nom. La plûpart portent le nom de leur pélerinage, celui du lieu de leur naissance, & leur propre nom, écrits sur leur chapeau, pour être reconnus dans toutes sortes d'accidens. La boëte qui contient leurs Indulgences, est attachée aussi au bord de leur chapeau, sur leur front; & de l'autre côté, ils ont un bouchon de paille, enveloppé dans du papier, pour tenir la boëte dans l'équilibre. Dsutsi Jamma fut le village où les Hollandois passerent la nuit, après une journée de douze lieues Japonoises.

Le 4, ils passerent la montagne de Dsutsika, pour arriver, par un chemin fort rude, à Sakanosta, village, à deux lieues de Dsutsi Jamma. La descente de cette montagne ne ressemble pas mal à celle d'un escalier à vis: ce sont de grandes marches, taillées sur le bord d'une profonde vallée, qui menent à une autre montagne voisine. On ne laisse pas de rencontrer, dans cette route, plusieurs Chapelles servies par des Moines, qui présentent aux Voyageurs quelque relique à baiser. Jakanosta est un autre village, le premier qu'on rencontre dans la Province d'Isje, près

Superstitions Japonoises.

duquel on vend, dans un petit Temple, des planches fort minces, où l'on grave des caracteres magiques, qui garantiſſent de toutes ſortes d'infirmités & de diſgraces. On trouve enſuite le village de Futzkaki. Plus loin, trois quarts d'heure de marche firent arriver les Hollandois à Sekinoſiſi. Ils n'avoient fait, à midi, qu'environ quatre lieues, mais, avant le ſoir, ils en firent ſept juſqu'à Jokaitz, où l'on trouve un chemin qui mene au Pélerinage d'Isje, éloigné de treize lieues. KÆMPFER. 1691.

Ils avoient paſſé, dans l'après midi, par Kamme-Jamma, ville aſſez grande, & ſituée ſur une éminence, où l'inégalité du terrain rend les rues fort irrégulieres. Une lieue plus loin, ils avoient traverſé le village de Munitſaya; & de-là, ſucceſſivement, ceux de Tsjono, de Tſijakus, Tſiertſuki, Ogevata & Finkava, dont le moindre eſt de deux cens maiſons. Le Pays eſt fort montagneux, juſqu'à deux lieues de Jokaitz, où il devient plus plat & plus fertile. Jokaitz eſt une aſſez grande ville, où les Etrangers ſont d'autant mieux traités, que la plûpart des Habitans vivent des ſervices qu'ils leur rendent. Entre pluſieurs Pélerins, que les Hollandois rencontrerent ce jour-là, ils admirerent Pélerinages de Jokaitz.

KÆMPFER. 1691.

une femme vêtue de soie, fort bien parée, & le visage couvert de fard, qui conduisoit un vieillard aveugle, & qui, marchant devant lui, demandoit effrontément l'aumône. Ils rencontrerent aussi plusieurs jeunes Bekunis, espece de Religieuses Mendiantes, qui abordent les Voyageurs en chantant, pour tirer d'eux quelques pieces d'argent. Elles s'arrêtent aussi long-temps qu'on le desire, sans faire payer leurs faveurs trop cher. La plûpart sont filles des Prêtres Montagnards, & se sont consacrées à ce genre de vie en se rasant la tête. Elles sont propres & bien vêtues. Leur coeffure est un voile de soie noire, sur un chapeau leger, pour défendre leur teint de l'ardeur du Soleil.

Filles plaisent à Kæmpfer.

Kæmpfer loue leur conduite, qui est, dit-il, également libre & modeste, & comme partagée entre l'effronterie & la pudeur. Il ajoute » qu'elles ont autant de beauté qu'on en puisse trouver dans les femmes du Pays; que » leur mendicité a moins l'air de l'indigence que d'une scène de Comédie; » que non-seulement elles attaquent la » bourse des Voyageurs, mais qu'elles » les attendrissent par leurs charmes; » que pour les distinguer des autres » Mendiantes, on les nomme Kamano-

» Kikurri, parce qu'elles vont toujours deux à deux; qu'elles ont leurs postes marqués sur les chemins voisins de Jokaitz; & que chaque année elles sont obligées de porter au Temple d'Isje, en forme de tribut, une certaine partie de ce qu'elles ramassent en mendiant (51). KÆMPFER, 1691.

La route du 5 fut d'abord à Oruano, qui n'est qu'à trois lieues de Jokaitz; & dans cet espace, on traverse dix villages & plusieurs rivieres. Oruano, qui se nomme aussi Kuana & Kfana, est une fort grande ville, la premiere de la Province d'Owari, & située sur une Baie de la mer du Midi. Son Château est bâti dans l'eau, du côté Méridional, & doit sa fondation à l'Empereur Gengoin, qui, haïssant les femmes, & surtout l'Impératrice son Epouse, y relegua cette Princesse, avec toutes les Dames de sa Cour. La grande riviere de Saijah se jette dans la mer, près d'un village du même nom, à trois lieues d'Oruano. Quatre lieues & demie plus loin, on trouve une autre ville nommée Mijah, dont le Château sert de logement à l'Empereur, lorsqu'il se rend à Meaco. Une longue rangée de maisons, qui s'étend l'espace de deux

Haine d'un Empereur Japonois pour les femmes.

(51) *Ibidem*, pages 39 & 40.

KÆMPFER. 1691.

lieues, depuis Mijah, finit à Nagaija, réſidence du Seigneur de la Province, dont le Château paſſe pour le troiſiéme de l'Empire, par ſa force & ſon étendue. Ce Prince eſt ſi reſpecté, que ſi les Hollandois le rencontrent en chemin, ils ſont obligés de mettre pied à terre, avec toute leur ſuite, & d'attendre dans une poſture humiliée qu'il ſoit paſſé. On viſite, à Mijah, quelques Temples où l'on garde précieuſement de vieux cimeterres, dont ſe ſervoient les Héros Japonois des anciens temps.

Temples des Cimeterres.

Kuſſadira, Narimuſi, Arimatſi & Imokava ſont de grands villages que les Hollandois traverſerent le lendemain, avant que d'arriver à Tſiva, ou Tſiriu, premiere ville de la Province de Mikava. Okaſaki, qu'on rencontre enſuite, eſt une autre ville de la même Province, arroſée par une riviere, qui prend ſa ſource dans les montagnes voiſines au Nord-Oueſt, d'où elle coule, avec beaucoup de rapidité, juſqu'à la mer. Fuſikava, petite ville, n'eſt qu'à une lieue & demie d'Okaſaki; & trois lieues & demie plus loin, on arrive dans une longue rue, bordée de belles maiſons & de magnifiques Hôtelleries. Cette unique rue compoſe une aſſez

grande ville, qui se nomme Akasaka. Le jour suivant, on fait sept lieues pour arriver au Bourg d'Aray, en passant par Goju, Khomra, Simosii, Josida & Sirosaka. Josida, ou Jostsiida, est une ville considérable, située sur une éminence, à cinq lieues d'Aray, & célebre par ses Manufactures d'Ouvrages d'acier. Siroasaka est un gros village, bâti sur le bord de la mer; d'où l'on commence à découvrir le sommet de la haute montagne de Fooſi, ou Fusino-Jama, dont la beauté cause de l'admiration. Aray n'est qu'une petite ville, ouverte & sans murailles, mais importante par le séjour des Commissaires Impériaux, qui sont établis pour visiter le bagage des Voyageurs, & surtout des Princes de l'Empire, auxquels il étoit alors défendu de faire passer des femmes & des armes. C'étoit une des Maximes politiques de l'Empereur regnant, pour s'assurer la paisible possession du trône. Les femmes & les filles des Princes étoient gardées à Jedo, Capitale de l'Empire, comme des cautions de la fidélité de leurs maris & de leurs peres (52). A l'égard des armes, il n'étoit permis, dans aucun lieu, d'en transporter une quantité considérable.

KÆMPFER. 1691.

Politique qui fait prendre les femmes & les filles pour cautions des hommes.

(52) *Ibidem*, page 47.

KÆMPFER. 1691. Les Hollandois furent assujettis à la visite des Commissaires ; après quoi traversant, dans une Barque Impériale, le Havre de Fawo, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, & sept lieues & demie de tour, ils descendirent à Migasacka, d'où l'on ne compte que trois lieues jusqu'à Fammamatz. Le Pays, qu'ils avoient traversé, étoit fort agréable, & bien cultivé, mais moins peuplé qu'ils ne s'y étoient attendus, en approchant de la Capitale. Fammamatz est une petite ville, dont les rues sont très régulieres, & qui est accompagnée d'un grand Château.

Riviere de Ten-Rijn. Le jour suivant, on arrive à deux lieues de cette ville, sur les bords de la grande riviere de Ten-Rijn, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de largeur, & dont la rapidité ne permet pas d'y bâtir des Ponts. On trouve ensuite une ville nommée Mitzedai, qui est suivie de celle de Mitzka. Plus loin, on passe un Pont de cinq cens pas, pour entrer dans Turkoro, d'où l'on se rend à Kakinga, ou Kakegava, qui en est à deux lieues. Nisijsacka est à la même distance de Kakinga ; & l'on y prend des Cangos pour traverser une montagne, jusqu'au village de Canaja, où l'on reprend des chevaux. Une lieue

plus loin, on rencontre la grande & fameuse riviere d'Osingava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, & se jette dans la mer une demie lieue au-dessous de ce passage. Il est impossible de la traverser à gué, après les grandes pluies; &, dans d'autres temps, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes, la rendent toujours fort dangereuse. Les Habitans des lieux voisins, qui connoissent parfaitement son lit, prennent un prix reglé pour aider les Voyageurs; & si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les Loix du pays punissent de mort tous ceux qui s'étoient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortege Hollandois; deux à chaque côté, pour lui soutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval; deux pour le tenir sous le ventre; quatre pour soutenir ceux de devant & se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treiziéme mene le cheval par la bride. Les Ecrivains

KÆMPFER. 1691. Riviere d'Osingava, & ses singularités.

Comment on la passe.

KÆMPFER. 1691.

du Japon, ſurtout les Poëtes, font ſouvent alluſion aux attributs ſinguliers de cette riviere (53).

Simada eſt une petite ville, à peu de diſtance, où les Hollandois paſſerent la nuit. Le pays eſt montagneux & ſtérile. On eut, le lendemain, les montagnes à gauche; & l'on découvroit la mer à droite, au travers de pluſieurs champs, entourés d'arbriſſeaux qui portent le Thé. Après avoir paſſé pluſieurs villages, on retomba dans les embarras du jour précédent, pour traverſer une riviere fort rapide, qui baigne les murs de Fuſii-Jodo. De là, paſſant à la vûe d'un fameux Château, nommé Fanunkaſijo, on eut, pendant deux ou trois lieues, un très mauvais chemin, par des montagnes & des rochers, où la riviere de Fuſijodo prend ſa ſource: mais on retrouva la Plaine, vers la petite ville de Muſiko; & dans une demie heure de marche, on arriva ſur le bord d'une grande riviere, qui, traverſant Abikava, ſe jette dans la mer, à peu de diſtance, par trois embouchures.

On ne compte pas plus d'un quart de lieue de cette riviere à Suruga (54),

(53) *Ibidem*, page 51.

(54) Quelques-uns la nomment Sumpu; & d'autres Fuſiju, du nom de ſon Château.

Capitale de la Province du même nom. C'eſt une ville ouverte, dont les rues ſont larges, régulieres & remplies de belles boutiques. On y fait du papier, des étoffes à fleurs, des boëtes, d'autres uſtenciles de roſeaux entrelaſſés, & toute ſorte de vaiſſelle verniſſée. On y bat monnoie, comme à Jedo & à Meaco. Le Château, qui eſt au côté Septentrional de la ville, avoit été conſumé par le feu depuis quelques années; & l'on attribuoit cet accident à la fiente de pigeon, qui s'étant ramaſſée longtemps au plus haut étage de la tour, y avoit pris feu par ſa propre chaleur. Kæmpfer ſe loue de la Jeuneſſe de cette ville, qui lui parut bien élevée; parce qu'en voyant paſſer les Hollandois, elle ne leur fit pas d'inſultes, comme dans les autres villes (55).

KÆMPFER. 1691.

Fiente de Pigeon qui prend feu d'elle même.

A trois lieues de Suruga, ils paſſerent dans un village, nommé Jeſeri, & ſitué ſur une profonde riviere, près de la Baye de Totomina. On jette ſur cette riviere une grande quantité d'un bois fort dur, qui s'appelle bois de Jeſeri, & qui deſcend juſqu'à la mer, d'où il ſe tranſporte dans toutes les Iſles

Bois de Jeſeri.

(55) On croit après eux, *Tooſin*, *Bai*, *Bai*. L'Auteur n'explique point ces trois mots.

KÆMPFER. 1691. du Japon. L'Empereur fait entretenir, dans un Port voisin, quelques Vaisseaux de guerre pour la défense de la Baye ; vis-à-vis, sur une haute montagne, est la fameuse Forteresse de Kuno, ou de Kone, que les Japonois croient imprenable, & qui servoit anciennement à garder les trésors de l'Empereur. Kæmpfer observa, dans cette route, plusieurs plantes rares, & différentes sortes d'arbres entés, qui portent de grandes fleurs. Le grand chemin, surtout aux environs de Suruga, étoit couvert de Bikunis, ou de jeunes Religieuses Mendiantes, qui divertissent les Voyageurs par leurs Chansons ; de Jammabos, ou de Prêtres des Montagnes, qui adressent de longues harangues aux Passans, & qui les terminent par un bruit effroyable de trompettes & d'anneaux de fer ; & de Pelerins, qui vont au Temple d'Isje, ou qui en reviennent.

Kiomids. Le 10 de Mars, on passa par Kiomids (56), petite ville, à une lieue & demie

(56) Kiomids est une petite Ville d'environ vingt maisons, située au pied d'une montagne couverte de sapins. La Ville étant peu éloignée de la Mer, ses Habitans tirent leur sel des sables des Côtes, après y avoir versé de l'eau de Mer à différentes reprises. On fait le même commerce dans les Villages voisins, le long de la Côte, jusqu'à Kambura. On fait

de Jeseri, & par Jostivara, qui en est à sept lieues & demie, pour arriver le soir à Misijma. Cette journée, qui est de douze lieues, donna beaucoup d'occupation à la curiosité de Kæmpfer. Il vit, à Kiomids, un exemple de corruption, qu'il croit unique au monde. Ensuite, après avoir passé les Montagnes de Tatai, & la riviere de Jumatz, pour se rendre à Cambara, qui n'en est qu'à une lieue & demie, il fallut quitter la Côte du Golfe, & tourner au Nord vers la grande riviere de Fudsikava, qu'on rencontre une lieue & demie plus loin, au village d'Ikabutz, seul endroit où l'on puisse la traverser. Elle a sa source sur la haute Montagne de Fudsi, ou Fusi, qui est à sept grandes lieues Japonoises de ce village, vers le Nord-Est; & croissant, dans son cours, par la jonction de plusieurs autres rivieres, elle se divise en deux bras, pour se jetter dans le

KÆMPFER, 1691.

Riviere de Fudsikava.

aussi, à Kiomids, un ciment renommé, dont le principal ingrédient est la résine, tirée des sapins qui croissent dans la montagne voisine. Il se vend en petits morceaux, pliés dans des écorces d'arbres, ou dans des feuilles de roseaux. On monte de la Ville, par un escalier de pierre, sur la montagne, où l'on trouve un Temple nommé Kiromisira, célébre par plusieurs Histoires fabuleuses; mais encore plus par sa charmante situation. *Ibidem*, page 55.

KÆMPFER. 1691. Golfe de Totomina. On ne la passe qu'avec beaucoup de peine & de danger, dans des Bateaux plats, dont le fond est de planches si minces, qu'en passant sur un banc de sable ou sur un rocher, elles cédent, & le Bateau glisse dessus. C'est de l'autre côté de cette riviere, qu'après une heure & demie de marche, on se rendit à Jostivara; ville la plus voisine de la Montagne de Fudsi, quoiqu'elle en soit à six lieues. On compte six autres lieues, du pied de cette Montagne au sommet. Kæmpfer, prenant la direction avec son compas, observa qu'elle portoit cinq degrés du Nord à l'Est. Elle est d'une hauteur incroiable; & les Montagnes voisines ne paroissant que des collines en comparaison, elle ne ressemble pas mal au Pic de Ténerife. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au Voyage des Hollandois, elle ne fut pas d'un petit secours à Kæmpfer, pour dresser la Carte de leur route. Il croit devoir s'attacher à sa description, parce qu'elle passe, avec justice, pour une des plus belles Montagnes du Globe terrestre. Sa base est grande; & se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle est revêtue de neige, pen-

Description de la Montagne de Fudsi.

dant la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'Eté en faſſent fondre la plus grande partie, il en reſte toujours aſſez pour couvrir entiérement le ſommet. On y voit, près de ſa cime, un trou fort profond, qui vomiſſoit anciennement des flammes & de la fumée; mais cette éruption a ceſſé, depuis qu'il s'eſt élevé, au-deſſus, une eſpece de petite colline ou de butte. A preſent, les endroits plats du ſommet ſont couverts d'eau. Cependant les floccons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, font juger encore que la Montagne eſt enveloppée d'un voile de nuages & de fumée. Comme l'air eſt rarement calme dans les parties ſupérieures, la dévotion y conduit le Peuple, pour y rendre hommage au Dieu des Vents. On emploie trois jours à monter; mais on peut deſcendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on gliſſe ſur la neige en Hyver, & ſur le ſable dans la belle ſaiſon. Les Jammabos, ou les Prêtres de la Montagne, ſont conſacrés au culte de l'Eole Japonois. Leur mot du guet eſt Fudſi Jamma, qu'ils répetent ſans ceſſe en mendiant. Cette fameuſe Montagne exerce ſouvent les Poëtes &

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691. les Peintres du Japon (57).

Misijma. Misijma, où les Hollandois passerent la nuit, étoit célebre autrefois par ses Temples & ses Chapelles, dont on racontoit beaucoup d'Histoires fabuleuses; mais un incendie, qui consuma la ville entiere, en 1686, ne lui laisse aujourd'hui que l'avantage d'être située sur trois rivieres, & d'avoir un grand nombre de Ponts. On n'avoit rebâti qu'un seul Temple, dont Kæmpfer a donné la description dans son second Voyage à la Cour.

Le Dimanche 11 de Mars, on traversa la Montagne de Fakone, au sommet de laquelle on trouve une Pyramide, qui fait la division des Provinces d'Idsu & de Sagami, à l'entrée des Etats d'Odovara. De-là, descendant l'espace d'une heure, on arriva à Togitz, qui se nomme aussi Fakone, du nom de la Montagne. Cette Place est située sur un Lac, d'une demie lieue de largeur, & long d'une lieue, du Sud au Nord. Du côté Oriental, s'éleve une haute Montagne, terminée en pointe, au pied de laquelle est le village de Motto Fakone; & plus loin, entre Motto Fakone & Togitz, celui

Lac de Fakone.

(57) *Ibidem*, pages 58 & 59.

de

de Dsoogassima. Le pays voisin produit quantité de cedres, les plus beaux du Japon ; mais l'air y est si froid & si pesant, que les Etrangers ne peuvent s'y arrêter long-temps, sans en ressentir les mauvaises qualités. A l'extrêmité de Togitz, dans un lieu où le chemin s'étrecit, on trouve une Garde impériale, comme celle d'Aray, pour arrêter les femmes & les armes ; avec cette différence, que les recherches sont ici plus rigoureuses, parce que Togitz est comme une clef de la Capitale de l'Empire, & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la Cour. Si l'on soupçonne qu'entre les Passans il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement ; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près des Corps-de-garde, Kæmpfer fut arrêté par son étonnement, à la vûe de cinq Chapelles, & d'autant de Prêtres, qui poussoient des hurlemens effroiables, en battant sur de petites cloches plattes. Mais il fut encore plus surpris, lorsqu'ayant vû tous les Japonois du Cortege jetter des pieces de monnoie dans les Chapelles, & recevoir en échange un papier, qu'ils portoient respectueusement sur le rivage du Lac, pour

KÆMPFER, 1691.

Passage où l'on visite les femmes.

Purgatoire des Japonois.

KÆMPFER, 1691.

le jetter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faisoit aller sûrement au fond, on lui eût expliqué le motif de cet étrange usage. Le Lac de Fakone passe, au Japon, pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans; & l'on croit qu'ils y sont tourmentés, jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des Passans. Les Prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement, aussi-tôt que les noms des Dieux & des Saints, qui sont écrits sur le papier, qu'on vend dans les Chapelles, commencent à s'effacer; & qu'ils sont entiérement délivrés, lorsque l'eau fait disparoître ces caracteres. L'endroit particulier, où l'on prétend que les ames des enfans sont retenues, se nomme Sainokavara. Il est marqué par un monceau de pierres: & loin d'accuser les Prêtres d'imposture, Kæmpfer paroît persuadé qu'ils en ont la même opinion que le Peuple, parce qu'il en vit plusieurs qui achetoient des papiers, & qui les jettoient d'aussi bonne foi (58).

Curiosités d'un Temple de Fakone.

Dans une des Chapelles, on montroit plusieurs curiosités (59), telles que des sabres d'anciens Héros, dont on y racontoit les glorieux exploits; deux

(58) *Ibidem*, page 65. (59) Page 66.

belles branches de corail ; deux cornes de licorne, d'une merveilleuse grandeur ; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf ; un habit d'étoffe d'ama, comme les Anges en portent au Ciel, & qui leur donne le pouvoir de voler ; le peigne de Joritomo, premier Monarque séculier du Japon, avec ses armoiries dessus ; la cloche de Kobidais, Fondateur d'une Secte célebre, & une Lettre écrite de la propre main de Takamine. Ainsi tous les Peuples du Monde ont leurs chimeres, dont la source est dans la nature humaine, puisqu'elles se sont trouvées à peu près les mêmes dans des pays fort éloignés les uns des autres, & qui n'avoient jamais eu de communication. KÆMPFER. 1691.

De Togitz, les Hollandois continuerent de descendre, pendant une lieue, tantôt sur le penchant, tantôt au pied de la montagne de Firango, d'où ils arriverent à la vûe de la haute & fameuse montagne de Coma-Jamma. Ils laisserent, à gauche, une Cascade fort remarquable. Le Lac de Fakone, étant environné de montagnes, n'a point d'autre issue que trois ouvertures, qu'il se fait par celle de Firango ; & toutes ces eaux, rassemblées sur le

KÆMPFER. 1691.

penchant de cette montagne, forment un spectacle singulier dans leur chûte. Ensuite se resserrant dans un lit commun, avec plusieurs ruisseaux qui s'y joignent, elles composent une grande riviere, qui, rencontrant des rochers & des précipices, traverse la vallée jusqu'à la mer, avec un bruit terrible. On est dédommagé de la difficulté du chemin, par la beauté des points de vûe. La mer se presente à l'Est, au bout d'une chaîne de montagnes. Kæmpfer, toujours ardent à s'instruire, observa, dans ces lieux sauvages, une admirable diversité d'arbres, de plantes & de fleurs. Les Médecins du Japon attribuent des vertus singulieres aux plantes de ces montagnes, & les font recueillir avec soin. » Ils estiment beaucoup une fort » belle espece d'adiante ou de capillaire, dont les tiges & les côtes sont d'un » pourpre brun, & qui n'est connue, » au Japon, que sous le nom de *Fac-* » *kona-Kſa*, qui signifie plante de » Fakone. Comme elle croît en abon- » dance, & que personne n'ignore ses » vertus, il n'y a point de Voyageurs » qui ne s'arrêtent pour en cueillir sa » provision.

Plantes fort estimées des Médecins du Japon.

Après avoir passé par Jumotta, par Kaetama, ou Kasamatz, & devant plu-

sieurs Temples célébres, les Hollandois arriverent à Odovara, pour y passer la nuit. Cette ville est bien fortifiée. On y prépare le Catechu parfumé (60), dont on fait des pilules, de petites Idoles, des fleurs, & d'autres figures. Les femmes en font beaucoup d'usage, dans la persuasion qu'elle affermit les dents & qu'elle donne de la douceur à l'haleine. Kæmpfer observe que c'est un jus épaissi, que les Hollandois & les Chinois portent au Japon; & qu'après la préparation qu'il reçoit dans les villes de Meaco, d'Odovara, où il est mêlé avec de l'ambre, du camphre & d'autres ingrédiens, ils le rachetent, pour le transporter dans d'autres lieux (61).

KÆMPFER, 1691.

Catechu ou Cachou.

Le 12, on passa la riviere de Sakava, qui, sans avoir plus de trois pieds de profondeur, est si dangereuse, lorsqu'elle est enflée par les pluies, que, pour arrêter ses ravages, on a fait, à grand prix, des digues aussi longues que ses bords. Sakava, Kooſi, Magigava, Misava, Kojisa, Firatza & Bansju ou Bandaju, sont autant de gros villages, qu'on traverse avant que d'arriver dans une grande plaine, dont la vûe ne peut découvrir les extrêmités, parce qu'elle

Plaine de Jedo.

(60) Ou *Terra Japonica*, qu'on nomme vulgairement *Cachou*.

(61) *Ibidem*, page 65.

KEMPFER. 1691.

s'étend jusqu'à Jedo. On trouve ensuite trois autres villages, nommés Marzija, Nango & Kavanda, qui conduisent à celui de Jootsuia. On voit près des Côtes, vis-à-vis de Kavanda, un rocher qui sort de la mer, en forme de pyramide; & plus loin, directement au Sud, la fameuse Isle de Kamakura, dont le nôm signifie Côtes. Elle paroît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les Seigneurs disgraciés; & rarement sont-ils rappellés, lorsque leur malheur les y condamne. Les Côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues, pour hâler les Bateaux, dans lesquels on y transporte les Prisonniers ou des provisions. Une lieue au-delà de Jootsuia, on passe par Fusisava, ville arrosée d'une riviere, où l'on perd la vûe de la mer, qu'on ne retrouve que six lieues plus loin, à Fodogaï, pour ne la plus perdre jusqu'à Jedo. Fodogaï est sur le rivage même, à l'embouchure d'une riviere, qui forme un Port assez sûr. Le Pays, qu'on avoit traversé pendant tout le jour, étoit également fertile & peuplé; il se termine par un petit nombre de Collines, d'où l'on découvre une suite continuelle de villes & de villages, & d'où l'on

Isle de Kamakura, exil des Grands.

ne compte plus que six lieues jusqu'à Jedo. KÆMPFER. 1691.

Le Mardi 13, continuant de marcher par un pays fort peuplé, dont les Places les plus remarquables sont Tsisi, ou Tsisiku, Kanagava, Kavasaki & Rokingo, les Hollandois arriverent à Tsusunomori, lieu célébre par l'abondance de coquillages & de plantes marines qui s'y trouvent. Kæmpfer y observa comment les Japonois préparent l'algue de mer, pour en faire un aliment. » Ils choisissent deux plantes prin- » cipales, qui croissent sur les coquil- » les; l'une verte & déliée; l'autre, » rougeâtre & plus large. Ils les met- » tent en pieces, ils les épluchent; & » chaque espece est jettée dans une cuve » d'eau fraîche, où elle est bien lavée. » Ensuite, étendant la verte sur une » piece de bois, on la hache en parties » fort menues, comme du tabac. On » la lave encore; on la met dans un » crible de bois, long de deux pieds, » où l'on verse de l'eau fraîche. Lors- » qu'elle y a séjourné quelque temps, » on l'en retire, avec une espece de » peigne; & la pressant de la main, on » en fait une pâte épaisse, dont on ex- » prime l'eau, pour la faire sécher plus » facilement au Soleil. L'espece rouge

Préparation de l'Algue de Mer pour la Table.

KÆMPFER. 1691.

» n'étant pas si commune que la verte, » on ne la met pas en morceaux ; mais » la préparation en est d'ailleurs la même, & l'on en fait aussi une espece » de gâteaux, que les Japonois aiment » beaucoup (62).

Sinagava, premier Fauxbourg de Jedo.

Sinagava, qui se présente une demie lieue au-delà de Tsusunomori, est un Fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale, ou touche du moins au véritable Fauxbourg, comme Fudsimi touche à celui de Meaco. En y entrant, la Place des Exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux, & d'autres animaux carnassiers, qui se repaissent de ces misérables restes. Sinagava est composé d'une rue longue & irréguliere, qui a la mer à droite, & une colline à gauche, sur laquelle on découvre quelques beaux Temples. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandois s'arrêterent dans une Hôtellerie, où la pleine vûe de la ville, & de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de Bâtimens, de toutes sortes de gran-

Lieu des exécutions.

(62) *Ibidem*, pages 73 & 74.

deur & de figure, offre une des plus belles perſpectives du Monde. On leur dit que la beauté de ce ſpectacle attiroit ſouvent, dans le même lieu, des perſonnes d'une condition diſtinguée. Il leur reſtoit un quart de lieue, pour arriver à l'entrée du Fauxbourg de Jedo, qui n'eſt qu'une continuation de Sinagava, dont il eſt ſéparé par un ſimple Corps-de-garde. La mer, en cet endroit, s'approche ſi fort de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maiſons entre la colline & le chemin. Il regne quelque-temps le long de la Côte; mais, venant enſuite à s'élargir, il forme pluſieurs rues irrégulieres, d'une longueur conſidérable. Après une demie heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la foule du Peuple, & le tumulte, firent comprendre aux Hollandois, qu'ils étoient entrés dans la ville. Ils traverſerent un Marché, d'où prenant par une grande rue, qui coupe un peu irréguliérement Jedo du Sud au Nord, ils paſſerent pluſieurs Ponts magnifiques, entre leſquels ils en diſtinguerent un de quarante-deux braſſes de longueur, célébre, parce qu'il eſt le centre commun d'où l'on meſure les chemins & la diſtance des lieux dans toute l'éten-

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois arrivent à Jedo.

Leurs premieres obſervations.

KÆMPFER. 1691. due de l'Empire. Ils virent plusieurs rues, qui aboutissent à la grande; & leur admiration fut particuliérement excitée par la foule incroyable du Peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne cessoient pas de rencontrer, & par la riche parure des Dames, qui passoient continuellement dans leurs Chaises & leurs Palanquins. Ils ne se lassoient pas de voir aussi, la variété des Boutiques qui bordent les rues, & l'étallage de toutes sortes d'échantillons & de modéles, avec un drap noir suspendu, pour la commodité, ou pour le faste. Ils ne s'apperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; » apparemment, observe Kæmpfer, parce qu'un si petit train » n'avoit rien d'admirable pour les Habitans d'une ville si peuplée, séjour » d'un puissant Monarque, où l'on est » accoutumé à des spectacles plus pom- » peux «. La marche fut d'une lieue entiere, dans la grande rue, jusqu'à l'Hôtellerie ordinaire de la Nation Hollandoise.

Rigueur avec laquelle ils sont traités.

L'Ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux Ministres des affaires étrangeres. Le premier ordre, qu'on lui fit signifier, fut de se tenir renfermé dans

sa chambre, lui & tous ses gens; avec défense, au Bugio, de laisser approcher d'eux d'autres Japonois que leurs Domestiques. Kæmpfer murmure un peu de cette rigueur. » On devoit croire, » dit-il, nos appartemens assez éloignés » de la rue, puisque c'étoit le plus haut » étage du derriere de la maison, où il » n'y avoit d'entrée qu'un passage étroit, » qu'on auroit pû fermer à la clef, si » cette précaution avoit paru nécessaire. » Il y avoit deux portes, l'une en bas » & l'autre au haut de l'escalier; & les » chambres étoient fermées de trois côtés. La mienne n'avoit qu'une seule » fenêtre étroite, au travers de laquelle » j'avois assez de peine à voir le Soleil » en plein midi (63). KÆMPFER. 1691.

Il se passa près de quinze jours avant que l'Ambassadeur pût obtenir sa premiere Audience; & la captivité des Hollandois diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jetter, de leurs fenêtres dans la rue, le moindre papier sur lequel il y eût des caracteres de l'Europe (64). Cependant il paroît que Kæm-

(63) *Ibid.* page 86.

(64) Page 87. Cette défiance venoit peut-être d'un incendie, qui avoit brûlé plus de quatre mille Maisons avant l'arrivée des Hollandois, & qui se renouvella plusieurs fois pendant leur séjour dans la ville.

KÆMPFER, 1691.

pfer eut l'adreſſe de ménager aſſez les Gardes, pour ſe procurer la liberté de viſiter la ville, & d'en faire une deſcription d'autant plus curieuſe, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité (65).

Deſcription de Jedo, ſéjour de l'Empereur.

Des cinq grandes villes de Commerce, qui appartiennent au Domaine impérial, Jedo paſſe pour la premiere. Elle eſt tout à la fois la Capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'eſt le ſéjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, qui compoſent la Cour; & la multitude de ſes Habitans eſt preſqu'incroiable. Elle eſt ſituée, ſuivant l'obſervation de Kæmpfer, à trente-cinq degrés trente-deux minutes de latitude, dans une grande Plaine de la Province de Mucſaſi, au fond d'une Baye fort poiſſonneuſe, qui a, du côté droit, en allant vers la mer, Kamakura & la Province d'Idſu; & du côté gauche, les Provinces d'Ava & de Kudſu. La face de Jedo, qui regarde la mer, a la figure d'un croiſſant. Les Japonois lui donnent ſept lieues dē long, cinq de large, & vingt de circonféren-

Sa ſituation.

(65) Il le donne pour fidélement copié & réduit, d'après un grand plan de quatre pieds & demi de long, & d'autant de large, fait par les Japonois mêmes, & qui a été dépoſé entre les mains de M. le Chevalier Slonne. On le joint ici.

PLAN DE JEDO,

A. *Palais de l'Empereur.*

B. *Niponbas ou le Pont du Japon.*

Echelle d'une lieue ou 2500 Toises

$\frac{1}{4}$ $\frac{1}{2}$ 1 L.

ce. Elle n'eſt pas entourée de murs; mais pluſieurs foſſés qui l'environnent, & de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de réſiſtance, peuvent ſervir avantageuſement à la défendre. Une grande riviere, qui a ſa ſource au Couchant, la traverſe & ſe jette dans le Port; tandis qu'un de ſes bras va ſervir de foſſé au Château, & ſe jette auſſi dans le Port par cinq embouchures, dont chacune offre un Pont magnifique. KÆMPFER. 1691.

Jedo n'eſt pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'eſt arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans pluſieurs quartiers, des rues ſi régulieres qu'elles ſe coupent à angles droits. Elle doit cet embelliſſement aux incendies, qui y réduiſent ſouvent en cendre un grand nombre de maiſons. Les nouvelles rues peuvent être diſpoſées ſur le plan des Propriétaires du terrain. En général, les maiſons de Jedo ſont baſſes & petites, comme dans tout le reſte de l'Empire. La plûpart ſont bâties de bois de ſapin, avec un leger enduit d'argile. L'intérieur eſt le même qu'à Meaco; c'eſt-à-dire, diviſé en appartemens avec des Paravents de papier, les murs re- Ses Edifices.

KÆMPFER. 1691. b

vêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, & les toîts couverts de bardeaux ou de coupeaux de bois. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec des matieres ſi combuſtibles, le feu y faſſe tant de ravage. Chaque maiſon doit avoir, ſous le toît ou deſſus, une cuve pleine d'eau, avec les inſtrumens néceſſaires pour l'employer. Cette précaution ſuffit ſouvent, pour éteindre le feu dans une maiſon particuliere; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie, qui a déja fait du progrès. Les Japonois ne connoiſſent point alors d'autre remede, que d'abattre les maiſons voiſines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des Compagnies inſtituées dans cette vûe, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun pour les défendre de la flamme, & des crocs de fer.

Précautions contre l'incendie.

Tous les quartiers de la ville ſont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monaſteres, de Temples, & d'autres Bâtimens religieux, qui en occupent les plus belles parties. Mais les logemens des Moines ne ſont différens de ceux des Laïques, que par quelques marches pour y monter, & par le voiſinage d'un Temple ou d'une

Logemens des Moines.

Chapelle, ou du moins, de quelque grande Salle, ornée de plusieurs Autels avec leurs Idoles. Les Palais des Grands sont de superbes édifices, comme on doit se l'imaginer de tant de Princes & de Puissans Seigneurs (66), qui font leur demeure ordinaire dans la Capitale de l'Empire. Ils sont séparés des maisons particulieres par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées. Mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, & sans ces autres marques d'autorité, qu'on voit aux Châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

KÆMPFER. 1691.

Palais des Grands.

Jedo, suivant l'expression de Kæmpfer, est un séminaire d'Artistes, de Marchands & d'Artisans; ce qui n'empêche point, dit-il, que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire. » Il en apporte, pour » raison, le concours infini du Peuple, » des Moines oisifs, & des Courtisans, » avec la difficulté du transport pour les » provisions.

Cherté des vivres.

Le Château, ou le Palais de l'Empereur, est situé presqu'au milieu de la ville. Sa figure est irréguliere. On lui

Château de Jedo, ou Palais de l'Empereur du Japon.

(66) *Voyez* la Description, dans l'Article suivant.

KÆMPFER. 1691.

donne cinq lieues de tour. Il eſt compoſé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux Châteaux extérieurs. Le troiſiéme, qui fait le centre, & qui eſt proprement la demeure du Monarque, eſt flanqué de deux autres Châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands Jardins derriere l'appartement Impérial. Chacun de ces Châteaux eſt entouré de foſſés & de murs. Le premier occupe un grand terrain, qui environne le ſecond, & une partie du Palais Impérial. Il contient tant de rues, de foſſés & de canaux, qu'il fut difficile à Kæmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'eſt dans ce Château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le ſecond Château occupe moins d'eſpace & fait face au troiſiéme; mais il eſt ſéparé des deux autres, par des murs, des foſſés, des pont-levis, & de groſſes portes. La Garde en eſt plus nombreuſe que celle du premier. Il contient les ſuperbes Palais de quelques-uns des plus puiſſans Princes de l'Empire, des Conſeillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne, enfin de tous les Seigneurs qui ſont appellés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empe-

KÆMPFER. 1691.

leur. Le Château, qui mérite proprement le nom de Palais Impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres. Il est entouré d'une épaisse muraille de pierre de taille, flanquée de Bastions, qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, soutient plusieurs Bâtimens longs, & des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce sont des pierres de taille, d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier & sans crampons de fer; afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder au choc & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du Palais, s'éleve une tour quarrée plus haute que tout le reste des Bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toît, & si richement ornée, que de loin elle donne, à tout le Château, un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toîts recourbés, avec des dragons dorés au sommet & aux angles, qui couvrent tous les autres Bâtimens, produisent le même effet. Le second Château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est

KÆMPFER. 1691.

entouré, comme le premier, de fossés larges & profonds, & de très hauts murs, avec une seule porte & un pont, qui communique au troisiéme. C'est dans le premier & le second, qu'on éleve les enfans de l'Empereur. Tous ces Châteaux, ou ces Palais, n'ont qu'un étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisiéme a plusieurs longues galeries, & de grandes salles, qui peuvent être divisées avec des Paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la Salle des mille Nattes, sert uniquement aux grandes assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangeres; mais il y a diverses autres Salles d'Audience (67). Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'Architecture du pays. Les plat-fonds, les solives & les colonnes sont de bois de Cedre, de Camphre ou de Jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de Sculpture. La plûpart des bas reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beau-

Ornemens intérieurs.

(67) Kæmpfer parle plus bas de la Salle des cent Nattes.

coup d'art. Le plancher eſt couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reſte, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le Palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le tréſor Impérial, dans un Bâtiment dont les toits ſont de cuivre & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement ſouterrain, qui a pour plat-fond un grand réſervoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorſqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonois ſont perſuadés que cette barriere eſt impénétrable au feu du Ciel. Mais Kæmpfer avertit que ne l'ayant pas vûe, il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui (68).

KÆMPFER. 1691.

Appartement pour ſe garantir du Tonnerre.

Enfin le jour de l'Audience fut marqué au 29 de Mars, qui eſt le dernier du ſecond mois des Japonois. Quoique ce fut un des jours ordinaires où l'Empereur étoit accoutumé de la donner, Kæmpfer avoue qu'on n'auroit pas penſé ſitôt à dépêcher les Hollandois, ſi le Favori de l'Empereur, qui devoit donner une fête à ce Monarque, & qui avoit beſoin de temps pour ſes préparatifs, n'eût été bien aiſe de ſe déli-

Comment les Hollandois obtiennent Audience.

(68) Page 85.

KÆMPFER. 1691.

vrer d'eux. Ce Seigneur, qui se nommoit Makino-Bingo, avoit été Gouverneur de l'Empereur, & s'étoit maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'Ambassadeur Hollandois de se tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre, de bonne heure, à la Cour, & de se tenir dans la Salle des Gardes jusqu'à ce qu'il fût appellé (69). Le récit de cette Audience est d'autant plus curieux, que non-seulement il peut servir à faire juger comment les Hollandois sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations de l'Europe; mais que l'Auteur, accusant Montanus de fausseté dans le célebre Ouvrage qu'il a publié (70), & passant lui-même pour un Observateur exact & sincere, son témoignage est le seul, sur lequel on puisse se former une juste idée de la Cour & des cérémonies du Japon. Ne changeons, à son récit, que ce qui demande un peu de réformation dans le style.

Raisons qui la rendent curieuse.

Relation de la marche Hollandoise.

» Le 29 de Mars, qui étoit un Jeudi,

(69) Page 90. Makino Bingo étoit Président du Conseil d'Etat.

(70) Ambassades mémorables des Hollandois aux Empereurs du Japon. *Voy.* dans la Description, l'opinion qu'on en doit prendre.

» les préſens deſtinés pour ſa Majeſté Impériale furent envoyés à la Cour. » Ils y devoient être rangés ſur des » tables de bois, dans la Salle des mille » Nattes, où l'Empereur en devoit faire la revûe. Nous ſuivimes, auſſitôt, avec un petit équipage, couverts » d'un manteau de ſoie noir. Nous » étions accompagnés des trois Intendans des Gouverneurs de Nangaſaki, » d'un Commis du Bugio, de deux » Meſſagers de Nangaſaki, & d'un fils » de l'Interprête, tous à pied. Nous » étions quatre à cheval, tous à la queue » l'un de l'autre; trois Hollandois & » notre Interprête. Chacun de nos chevaux étoit conduit par un Valet, qui » tenoit la bride, & qui marchoit à la » droite. C'eſt le côté par lequel on » monte à cheval & l'on en deſcend, » à la maniere du Pays. Autrefois nous » avions deux Valets pour chaque cheval; mais nous avons ſupprimé cet » uſage, comme une dépenſe inutile. » Notre Ambaſſadeur, que les Japonois » nomment le Capitaine, venoit après » nous dans un Norimon, ſuivi de notre ancien Interprête, qui étoit porté » dans un Cango. Nos Domeſtiques » fermoient la marche à pied. Ce fut » dans cet ordre que nous nous rendi-

KÆMPFER. 1691.

KEMPFER. 1691.

» mes au Château, par une demie heu-
» re de marche. Nous entrâmes dans
» la premiere clôture par un grand Pont
» bordé d'une baluſtrade, ſur laquelle
» régne une ſuite de boules de cuivre.
» La riviere, qui paſſe deſſous, eſt
» large, & coule vers le Nord, autour
» du Château. On y voyoit alors un
» grand nombre de Bateaux & des Bar-
» ques. Nous trouvâmes, au bout du
» Pont, deux portes fortifiées, entre
» leſquelles nous vîmes une petite Gar-
» de. Après avoir paſſé la ſeconde por-
» te, nous entrâmes dans une grande
» Place, où la Garde étoit plus nom-
» breuſe. La Salle d'armes nous parut
» tapiſſée de drap. Les piques étoient
» debout, à l'entrée; mais le dedans
» étoit revêtu d'armes dorées, de fuſils
» verniſſés, de boucliers, d'arcs, de
» fleches & de carquois, rangés avec
» beaucoup d'ordre & de goût. Les Sol-
» dats ſe tenoient aſſis à terre, les jambes
» croiſées, tous vêtus de ſoie noire, &
» chacun avec deux ſabres à ſon ceintu-
» ron. On nous fit traverſer entiére-
» ment la premiere clôture, entre les
» Palais des Princes & des Grands de
» l'Empire, qui rempliſſent l'intérieur
» de ce premier Château. Le ſecond,
» où nous arrivâmes, ne nous parut dif-

» férent du premier, que par la ſtructu- KÆMPFER. 1691.
» re des portes & des Palais, qui eſt
» plus magnifique. On nous y fit laiſ-
» ſer notre Norimon, notre Cango,
» nos chevaux & nos Valets, pour nous
» conduire, par un long pont de pier-
» re, au Fonmatz, qui eſt la demeure
» de l'Empereur. Après avoir paſſé ce
» pont, nous traverſâmes un double
» Baſtion, ſuivi de deux portes forti-
» fiées, par leſquelles nous entrâmes
» dans une rue irréguliere, bordée, des
» deux côtés, d'une fort haute murail-
» le. Nous arrivâmes au Fiakninban,
» c'eſt-à-dire, à la grande Garde du
» Château, qui eſt au bout de cette
» rue, près de la derniere porte, qui
» conduit au Palais. On nous ordon-
» na d'attendre, dans la Salle des Gar-
» des, que le grand Conſeil d'Etat fût
» aſſemblé; temps auquel nous devions
» être introduits. Les deux Capitaines
» de la Garde nous offrirent civilement
» du thé & du tabac à fumer; & quel-
» ques autres Gentilshommes vinrent
» nous tenir compagnie. Nous n'atten-
» dîmes pas moins d'une heure; & dans
» l'intervalle nous vîmes entrer, au
» Palais, pluſieurs Conſeillers d'Etat,
» les uns à pied, d'autres portés dans
» leurs Norimons. Enfin nous fumes

KÆMPFER. 1691. » conduits par deux magnifiques portes, au travers d'une grande Place » quarrée, juſqu'à l'entrée du Palais. » L'eſpace, entre la ſeconde porte & » le frontiſpice du Palais, étoit rempli d'une foule de Courtiſans & d'un » grand nombre de Gardes. De-là on » monte, par deux eſcaliers, dans une » ſpacieuſe Salle, qui eſt à la droite » de l'entrée, où toutes les perſonnes, » qui doivent être admiſes à l'Audience de l'Empereur, ou des Conſeillers d'Etat, attendent qu'on les introduiſe. Cette Salle eſt non-ſeulement fort grande, mais extrêmement exhauſſée; ce qui n'empêche pas » qu'elle ne ſoit aſſez ſombre, lorſ- » qu'on y a mis tous les Paravents, » parce qu'elle ne reçoit du jour que » des fenêtres d'enhaut d'une chambre » voiſine. Elle eſt d'ailleurs richement » meublée à la maniere du pays; & le » mêlange de ſes piliers dorés, qui s'é- » levent entre les Paravents, forme un » coup d'œil fort agréable. Nous y attendimes encore, l'eſpace d'une heure, que l'Empereur fût venu s'aſſeoir » dans la Salle de l'Audience. Alors » trois Officiers conduiſirent notre Ambaſſadeur devant ſa Majeſté, & nous » laiſſerent dans la premiere Salle où

» nous

» nous étions. Auſſi-tôt qu'il fut entré, » ils crierent à haute voix, *Hollanda Capitaine*. C'étoit le ſignal, pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il » ſe traîna, ſuivant l'uſage, avec les » mains & les genoux, à l'endroit qui » lui fut montré, entre les préſens, » qui étoient rangés d'un côté, & l'endroit où l'Empereur étoit aſſis; là, » s'étant mis à genoux, il ſe courba vers » la terre, juſqu'à la toucher du front. » Enſuite il recula comme une écreviſſe, c'eſt-à-dire, en ſe traînant en arriere ſur les mains & ſur les pieds, » ſans avoir ouvert la bouche pour prononcer un ſeul mot. Il ne ſe paſſe rien » de plus aux Audiences que nous obtenons de ce puiſſant Monarque; & » l'on n'obſerve pas plus de cérémonie, » dans les Audiences qu'il donne aux » plus grands Princes de l'Empire. On » les appelle, à haute voix, par leur » nom; ils s'avancent, en rampant; & » lorſqu'ils ont frappé la terre du front, » ils ſe retirent de même. KÆMPFER. 1691.

» La Salle d'Audience, nommée autrement la Salle des cent Nattes, ne » reſſemble en rien à celle qui eſt décrite & repréſentée par Montanus. Le » trône élevé, les degrés, par leſquels » on y monte, les tapis, dont il les Montanus accuſé d'exagération.

KÆMPFER. 1691.

» ſuppoſe couverts, les magnifiques
» colonnes entre leſquelles il dit que
» les Princes de l'Empire ſe proſter-
» nent devant le Monarque, & d'autres
» peintures, n'ont de fondement que
» dans ſon imagination. Tout ce qu'on
» voit dans cette Salle, eſt réellement
» curieux & riche, mais beaucoup plus
» ſimple qu'il ne le repréſente. Au ſe-
» cond Voyage que nous fimes à la
» Cour, on eut la bonté de nous faire
» voir la Salle; ce qui me donna oc-
» caſion d'en tirer un plan, qui n'é-
» toit pas difficile à compoſer. Il ſuffi-
» ſoit de ſe faire dire le nombre des
» nattes, des colonnes, des paravents,
» & des fenêtres. Son plancher eſt cou-
» vert en effet de cent nattes, toutes
» de la même grandeur; d'où lui vient
» le nom de *Sen-Sio-Siki*, qui ſignifie
» Salle de cent Nattes. Elle eſt ouver-
» te, d'un côté, vers une petite cour,
» d'où elle reçoit ſa lumiere. Du côté
» oppoſé, elle ſe joint à deux autres
» chambres; l'une, qui ſert aux Au-
» diences des Conſeillers d'Etat; l'au-
» tre, plus petite, plus enfoncée & plus
» haute d'une marche, où l'Empereur
» eſt aſſis, les jambes croiſées ſur un
» petit nombre de tapis. Il n'eſt pas
» aiſé de le voir dans cette ſituation,

Il eſt démenti par le témoignage oculaire de Kæmpfer.

KÆMPFER. 1691.

» parce que le jour ne donne pas juſ-
» qu'au lieu qui lui ſert de trône ; ſans
» compter que l'Audience eſt fort cour-
» te, & que ceux, qu'il y admet, ſont
» dans une poſture trop humble, pour
» trouver le moyen de l'enviſager. Cette
» cérémonie, d'ailleurs, eſt d'une Ma-
» jeſté qui inſpire beaucoup de reſpect.
» Il y regne un ſilence ſurprenant, par-
» mi les Conſeillers d'Etat, les Prin-
» ces & les Seigneurs de l'Empire, qui
» ſont en grand nombre, les Gentils-
» hommes de la Chambre Impériale,
» & d'autres grands Officiers, qui for-
» ment une double haie dans la Salle,
» ſur toutes les avenues, aſſis dans un
» bel ordre, avec leurs habits de céré-
» monie (71).

Changemens fâcheux pour les Hollandois.

Autrefois, l'Ambaſſadeur Hollandois en étoit quitte pour rendre l'hommage ; & peu de jours après, on lui liſoit certains Réglemens (72), qu'il promettoit d'obſerver, après quoi il étoit envoyé à Nangaſaki. Mais depuis plus de vingt ans (73), l'Ambaſſadeur & les Hollandois qui l'accompagnent à Jedo, ſont conduits plus loin dans le Palais, pour donner à l'Impératrice,

(71) Pages 96 & précédentes.

(72) *Voyez* la Deſcription.

(73) A compter de 1691, qui eſt la datte de l'Auteur.

KÆMPFER. 1691. aux Princeſſes & aux Dames de la Cour, l'amuſement de les voir. Dans cette ſeconde Audience, l'Empereur & les Dames ſe tiennent derriere des Paravents & des Jalouſies; mais les Conſeillers d'Etat, & les autres Officiers de la Cour, ſont aſſis à découvert. Kæmpfer peint cette ſcene biſarre, avec beaucoup de naiveté.

Ils ſont donnés en ſpectacle à la Cour du Japon.

» Après la cérémonie de l'hommage, l'Empereur ſe retira dans ſon appartement & nous fumes appellés » avec l'Ambaſſadeur. On nous fit traverſer pluſieurs appartemens, pour » nous rendre dans une galerie fort dorée, où nous attendimes un quart-» d'heure. Enſuite, traverſant pluſieurs » autres galeries, nous arrivâmes dans » une grande chambre, où l'on nous » pria de nous aſſeoir. Pluſieurs hommes raſés, qui étoient les Médecins » de l'Empereur, des Officiers de cuiſine & des Eccléſiaſtiques, vinrent » nous demander nos noms & notre » âge. Mais on tira bientôt des paravents devant nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous paſſâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduiſit enſuite » par d'autres galeries plus obſcures, » qui étoient bordées d'une file non in-

» terrompue de Gardes du Corps. Après eux, plus près de l'appartement de » l'Empereur, la file étoit continuée par » plusieurs grands Officiers de la Cou- » ronne, qui faisoient face à la Salle » où nous étions attendus. Ces Offi- » ciers avoient leurs habits de cérémo- » nie, étoient assis sur leurs talons, & » la tête courbée. La Salle consistoit en » divers compartimens, qui regar- » doient vers l'espace du milieu, dont » quelques-uns étoient ouverts, & les » autres fermés par des paravents & des » jalousies. Les uns étoient de quinze » nattes, d'autres, de dix-huit, & d'une » natte plus hauts ou plus bas, suivant » la qualité des personnes qui les occu- » poient. L'espace du milieu étoit sans » nattes, & par conséquent le plus bas, » parce qu'on les en avoit ôtées. Ce fut » sur le plancher de cet espace, qu'on » nous ordonna de nous asseoir. L'Em- » pereur & l'Impératrice étoient assis à » notre droite, derriere des jalousies. » J'eus deux fois l'occasion de voir l'Im- » pératrice, au travers des ouvertures. » Elle me parut belle; le teint brun, » les yeux noirs & pleins de feu; son » âge d'environ trente-six ans; & la » proportion de sa tête, qui étoit assez » grosse, me fit juger qu'elle étoit d'une

KÆMPE. 1691.

Comment on les place dans la Salle de la seconde Audience.

KÆMPFER. 1691.

» taille fort haute. J'entends, par le
» nom de Jalousies, une sorte de ta-
» pisserie très fine, composée de roseaux
» fendus & revêtue par derriere d'une
» soie transparente, avec des ouvertu-
» res, de la largeur de la main, qui
» laissent un passage libre aux regards.
» On les peint de diverses figures, pour
» l'ornement, ou plutôt, pour mieux
» cacher ceux qui sont derriere; quoi-
» qu'indépendamment des peintures,
» il soit difficile de voir les personnes
» d'un peu loin, surtout si le derriere
» n'est point éclairé.

Maniere dont l'Empereur & les Dames sont placées.

» L'Empereur lui-même étoit dans
» un lieu si obscur, que nous aurions
» eu peine à l'appercevoir, si sa voix
» ne l'eût fait découvrir. Il parloit néan-
» moins si bas, qu'il sembloit vouloir
» garder l'incognito. Les Princesses du
» sang & les Dames de la Cour étoient
» vis-à-vis de nous, derriere d'autres
» jalousies. Je m'apperçus qu'on y avoit
» mis des cornets de papier, entre les
» cannes, pour élargir les ouvertures,
» & rendre le passage plus libre à la vûe.
» Je comptai environ trente de ces cor-
» nets; ce qui me fit juger que les Da-
» mes étoient au même nombre. Ma-
» kino-Bengo étoit assis seul, sur une
» natte élevée, dans un lieu découvert

» à notre droite, c'eſt-à-dire du côté de » de l'Empereur. A notre gauche, dans » un autre compartiment, étoient aſ- » ſis les Conſeillers d'Etat, du premier » & du ſecond Ordre. La galerie, der- » riere nous, s'étoit remplie des prin- » cipaux Officiers de la Cour & des » Gentilshommes de la Chambre Im- » périale. Une autre galerie, qui con- » duiſoit au compartiment de l'Empe- » reur, étoit occupée par les enfans des » Princes, par les Pages de ſa Majeſté, » & par quelques Prêtres, qui ſe ca- » choient pour nous obſerver. Telle » étoit la diſpoſition du Théâtre, où » nous devions jouer notre rolle (74). KÆMPFER. 1691.

Comment les Hollandois parlent à l'Empereur.

» Notre premier Interprête s'aſſit un » peu au-deſſus de nous, pour enten- » tendre plus facilement les demandes » & les réponſes; & nous primes nos » places à ſa gauche, tous à la file, » après nous être avancés, en nous traî- » nant & nous proſternant, du côté des » jalouſies de l'Empereur. Alors Bengo » nous dit, de la part de ce Monarque, » qu'il nous voyoit volontiers. L'In- » terprête, qui nous répéta ce compli- » ment, rendit auſſi la réponſe de no- » tre Ambaſſadeur. Elle conſiſtoit dans » un très humble remerciment, de la

(74) Page 98.

KAEMPFER. 1691.

» bonté que l'Empereur avoit eue, de
» nous accorder la liberté du Commer-
» ce. L'Interprête se prosternoit à cha-
» que explication, & parloit assez haut
» pour être entendu de l'Empereur :
» mais tout ce qui sortoit de la bouche
» du Monarque, passoit par celle de
» Bengo, comme si ses paroles eussent
» été trop précieuses & trop sacrées,
» pour être reçues immédiatement par
» des Officiers inférieurs. Après les
» premiers complimens, l'acte, qui sui-
» vit cette solemnité, devint une vraie
» farce (75).

Questions qu'on leur fait, & leurs réponses.

» On nous fit mille questions ridi-
» cules. Premiérement, on voulut sça-
» voir notre âge & notre nom : chacun
» de nous reçut ordre de l'écrire sur
» un morceau de papier, avec une écri-
» toire d'Europe, que nous avions ap-
» portée pour cette occasion. On nous
» dit ensuite de remettre le papier &
» l'écritoire à Bengo, qui les mit en-
» tre les mains de l'Empereur, par un
» trou de la jalousie. Alors on deman-
» da au Capitaine, ou à l'Ambassa-
» deur, quelle étoit la distance de Hol-
» lande à Batavia, & de Batavia au Ja-
» pon ; & lequel avoit le plus de pou-
» voir, du Directeur général de la Com-

(75) Page 99.

» pagnie Hollandoise, ou du Prince de Hollande ? Voici les questions qu'on » me fit particuliérement ; quelles » étoient les maladies extérieures ou » internes, que je croyois les plus dangereuses & les plus difficiles à guérir ? » Quelle étoit ma méthode, pour les » ulceres & les apostumes intérieures ? » Si les Médecins d'Europe ne cherchoient point quelque remède pour » rendre les hommes immortels, comme les Médecins Chinois en faisoient » leur étude depuis plusieurs siécles ? » Si nous avions fait quelque progrès » dans cette recherche, & quel étoit le » meilleur remède de l'Europe pour » prolonger la vie ? Je répondis à cette » derniere question, que nos Médecins » avoient découvert une liqueur spiritueuse, qui pouvoit entretenir, dans » le corps, la fluidité des liqueurs, & » donner de la force aux esprits. Cette » réponse, ayant paru trop vague, on » me pressa de faire connoître le nom » de cet excellent remède. Comme je » sçavois que tout ce qui est en estime » au Japon, reçoit des noms fort longs » & fort emphatiques, je répondis que » c'étoit le *Sal Volatile Oleosum Sylvii.* » Ce nom fut écrit derriere la jalousie, & l'on me le fit répéter plusieurs

KÆMPFER. 1691.

Remedes pour prolonger la vie.

KRMPFER. 1691.

» fois. On voulut sçavoir, ensuite, » quel étoit l'Inventeur du remède, » & de quel Pays il étoit. Je répondis » que c'étoit le Professeur Sylvius en » Hollande. On me demanda aussi-tôt » si je le pouvois composer; sur quoi » l'Ambassadeur me dit de répondre, » non; mais je répondis affirmative- » ment, en ajoutant néanmoins que je » ne le pouvois pas au Japon. On me » demanda si je le pouvois à Batavia. » Oui, répondis-je encore; & l'Empe- » reur donna ordre qu'il lui fût envoyé, » par les premiers Vaisseaux qui vien- » droient au Japon.

Les Hollandois amusent la Cour par des singeries.

» Ce Prince, qui s'étoit tenu jus- » qu'alors assez loin de nous, s'appro- » cha vers notre droite, & s'assit der- » riere les jalousies, aussi près qu'il lui » fût possible. Il nous fit ordonner suc- » cessivement d'ôter nos manteaux, de » nous tenir debout, de marcher, de » nous arrêter, de nous complimenter » les uns les autres, de sauter, de faire » les ivrognes, d'écorcher la Langue » Japonoise, de lire en Hollandois, de » peindre, de chanter, de danser, de » mettre & d'ôter nos manteaux. Nous » exécutâmes chacun de ces ordres, & » je joignis à ma danse une chanson » amoureuse en Allemand. Ce fut de

» cette maniere, & par quantité d'au- KÆMPFER. 1691.
» tres singeries, que nous eumes la pa-
» tience de divertir l'Empereur & tou-
» te sa Cour (76).

» Cependant l'Ambassadeur est dis-
» pensé de cette comique représenta-
» tion. L'honneur qu'il a de représen-
» ter ses Maîtres, le met à couvert de
» toutes sortes d'indécences & de pro-
» positions injurieuses. D'ailleurs il fit
» paroître assez de gravité, dans son air
» & dans sa conduite, pour faire com-
» prendre aux Japonois que des ordres
» si bouffons lui plairoient peu (77).
» Cette scéne finit par un dîner, qu'on Dîner qu'on fert aux Hollandois.

(76) Page 101.

(77) Kæmpfer ne laisse pas de convenir, (page 190) qu'avant le second Voyage de l'Ambassadeur à la Cour, on l'obligea d'ôter aussi son manteau & de faire l'exercice dans la chambre. L'Empereur avoit été si content des Hollandois, au premier Voyage, qu'en les revoyant pour la seconde fois, il leur fit ordonner, sans perdre de temps, » d'ôter » leurs manteaux, de se » tenir debout, de mar- » cher, de tournoier, de » danser, de chanter, de » se faire des complimens » entr'eux, de se fâcher, » de s'inviter à dîner, d'en- » trer en conversation, de » discourir familiérement » comme un pere fait avec » son fils, de montrer » comment deux amis, ou » un mari & une femme » s'entretiennent, ou pren- » nent congé l'un de l'au- » tre; de jouer avec des » enfans, de les porter sur » leurs bras, d'ôter leurs » chapeaux & leurs perru- » ques, &c. *Pages* 181 & *suivantes*. On a vû dans la Relation de Mendez-Pinto, au neuviéme Tome de ce Recueil, que les Japonois sont eux mêmes d'assez bons Comédiens, & que le goût des farces regne parmi les Grands, qui ne se croyent pas deshonorés d'en être les Acteurs.

KÆMPFER. 1691.

» ſervit devant chacun de nous, ſur » de petites tables couvertes de mets à » la Japonoiſe; avec de petits bâtons » d'ivoire, qui nous tinrent lieu de » couteaux & de fourchettes (78). En- » ſuite, deux Officiers nous reconduiſi- » rent dans la premiere Anti cham- » bre, où nous prîmes congé d'eux.

(78) Kæmpfer ne paroît pas content de la bonne chere Impériale. Il ſe plaint, dans un autre endroit (page 187), que le dîner ne répondoit pas à la magnificence d'un ſi puiſſant Monarque. Voici la deſcription qu'il fait d'un de ces repas. Sur chaque table, on plaça ſes mets ſuivans: 1°. Deux petits pains creux, parſemés de graine de Seſame. 2°. Un morceau de ſucre blanc, rafiné comme s'il eût été raié. 3°. Cinq Kainokis, confits: ce ſont des noiaux de l'arbre Kai, qui reſſemblent aſſez à nos amandes. 4°. Une tranche de gâteau, quarrée & platte. 5°. Deux gâteaux faits de fleur de farine & de miel, en forme d'entonnoir, bis & épais, mais un peu durs, qui avoient d'un côté l'empreinte d'un Soleil ou d'une roſe, & de l'autre, celle du Dairi Tſiap, c'eſt-à-dire, les armoiries du Dairi, qui ſont la feuille & la fleur d'un grand arbre, nommé Kiri. La fleur reſſemble aſſez à celle du Glouteron, & la feuille à celle du Digitalis. 6°. Deux tranches quarrées d'un gâteau fait de fine farine de fèves & de ſucre, d'un rouge brun & caſſant. 7°. Deux autres tranches d'un autre gâteau de fine farine de riz, jaune & dur. 8°. Deux tranches d'un autre gâteau, dont la mie étoit d'une pâte entiérement différente de celle de la croute. 9°. Un grand Mangue, bouilli & rempli de farine de pois, mêlée de ſucre, qu'on auroit priſe pour de la Theriaque. 10°. Deux petits Mangues de la groſſeur ordinaire, apprêtés de la même maniere. Les Hollandois goûterent un peu de tout; après quoi, l'Interprête eut ordre d'emporter le reſte. Il en eut ſa charge. On lui donna, pour la porter, du papier & des planches. *Pages* 191 & 192.

KÆMPFER. 1691.

L'Ambaſſadeur employa les jours ſuivans, à faire ſes viſites aux Miniſtres & aux principaux Conſeillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup de civilité, » par les Intendans & les Se-» crétaires (79), qui le régalerent de » thé, de tabac & de confitures. Les » Chambres, où il étoit admis, étoient » remplies, derriere les paravents & » les jalouſies, d'une nombreuſe aſ-» ſemblée, qui ſouhaitoit beaucoup de » voir faire aux Hollandois leur exer-» cice comique. Ils n'eurent pas tou-» jours cette complaiſance; mais ils » chanterent & danſerent dans plu-» ſieurs Maiſons, lorſqu'ils étoient ſa-» tisfaits de l'accueil qu'ils y avoient » reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, » qu'on leur faiſoit boire avec un peu » d'excès, leur montoient trop à la tête. Cette facilité à ſervir comme de jouet chez les Grands, & l'embarras où ils ſe trouvoient dans les rues, pour ſe dégager de la foule du Peuple, donnent une ſinguliere idée de leur Ambaſſade. Cependant ils témoignoient quelque impatience pour ſe retirer, lorſqu'ils croioient s'appercevoir qu'ils étoient peu reſpectés. Nous nous regardions, dit Kæmpfer, non comme des Mar-

Ils rendent diverſes viſites aux Seigneurs de la Cour.

Ils y ſont traités peu ſérieuſement.

(79) Page 102.

KÆMPFER. 1691.

chands envoyés pour le trafic, mais comme des Ambaſſadeurs, qui devoient être traités honorablement (80).

Dans une viſite qu'ils rendirent au Seigneur Tſuſimano Cami, on leur ſervit un dîner compoſé des mets ſuivans : du poiſſon bouilli dans une fort bonne ſauce ; des huîtres bouillies, & ſervies dans la coquille, avec du vinaigre ; diverſes petites tranches d'oye rôties ; du poiſſon frit, & des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire étoit exquiſe. Après le feſtin, on ſouhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta deux Cartes géographiques, dont l'une étoit ſans les noms des pays, mais d'ailleurs aſſez bien deſſinée, & ſuivant toute apparence, d'après une Carte de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, de forme ovale, dont les noms étoient marqués avec les Kattakanna Japonois, qui ſont une ſorte de caracteres. Kæmpfer ſaiſit cette occaſion, pour obſerver la maniere dont les Japonois repreſentent les pays qui ſont au Nord de leur Empire. Au-delà du Japon, & vis-à-vis des deux grands Promontoires Septentrionaux d'Osju, il remarqua l'Iſle de Jeſogaſima. Au-

On leur montre deux Cartes géographiques.

Obſervations de Kæmpfer ſur ces Cartes.

(80) Pages 106 & précédentes.

delà de cette Isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes Provinces, dont un tiers s'avançoit au-delà du cercle Polaire, & couroit à l'Est beaucoup plus loin que les Côtes les plus orientales du Japon. Ce pays étoit representé avec un grand Golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amerique, & le Golfe étoit à peu près de forme quarrée. Il n'y avoit qu'un passage entre le même pays & l'Amerique; & dans ce passage, il y avoit une petite Isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avoit une autre Isle, de forme longue, qui touchant presque de ses deux extrêmités les deux Continens, c'est-à-dire, celui de Jesso, à l'Oueſt, & celui de l'Amerique, à l'Est, formoit ainsi le passage au Nord. C'étoit à peu près de même, qu'on avoit representé toutes les Terres inconnues du Pole Antarctique, qui étoient marquées comme des Isles (81). KÆMPFER. 1691.

De quantité d'autres circonstances, que Kæmpfer prit le même soin de recueillir, dans les deux Voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste une qu'on se reprocheroit d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Articles qu'on lit à l'Ambassadeur.

(81) Page 193.

KÆMPFER. 1691.

Hollandois. L'Ambaſſadeur, après avoir reçu ſon Audience de congé, fut appellé devant les Conſeillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le Commerce. Ils portoient, entr'autres Articles (82) : que les Hollandois n'inquiéteroient aucun Navire ni Bateau des Chinois, ou des Liquans ; qu'ils n'ameneroient, au Japon, dans leurs Vaiſſeaux, aucun Portugais, ou Prêtre ; & qu'à ces conditions on leur accordoit un Commerce libre. Après cette cérémonie, on fit préſent, à l'Ambaſſadeur, de trente robes, étalées dans le même lieu, ſur trois planches. On y joignit ce qui ſe nomme une Lettre de Fortune, & qui eſt un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambaſſadeur fut obligé de ſe proſterner quatre fois ; & pour marquer ſon reſpect, il mit le bout d'une des robes ſur ſa tête.

Préſens de l'Empereur.

Formalités pour les préſens des Seigneurs.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à ſon logement, pluſieurs Seigneurs de la Cour lui envoyerent auſſi un préſent de robes. Quelques-uns des Meſſagers laiſſerent leur fardeau à l'Hôtellerie Hollandoiſe. D'autres attendirent le retour de l'Am-

(82) Cette matiere ſera plus étendue dans la Deſcription.

baſſadeur, pour le remettre entre ſes mains. La réception de ces préſens ſe fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, marchoient devant, avec les robes, qu'ils portoient dans des caiſſes. Un d'entr'eux portoit la planche ſur laquelle les robes devoient être étalées, & la Lettre de Fortune, qui eſt un aſſemblage de cordons plats, entrelaſſés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de ſoie, de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devoit offrir les robes étoit introduit dans l'appartement de l'Ambaſſadeur; & s'aſſeiant vis-à-vis de lui, à quelque diſtance, il lui faiſoit ce compliment : » Un tel Seigneur, » mon Maître, vous félicite d'avoir eu » votre Audience de congé, & un beau » temps, ce qui eſt *Médithe*, c'eſt-à-dire, » fort heureux. « Vos préſens lui ayant été fort agréables, il ſouhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes. En finiſſant, il donna, à l'Interprête, une grande feuille de papier, qui contenoit, en grands caracteres, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambaſſadeur, à qui l'Interprête remettoit cette feuille, la tenoit ſur ſa tête, pour

KÆMPFER. 1691.

Lettre de Fortune.

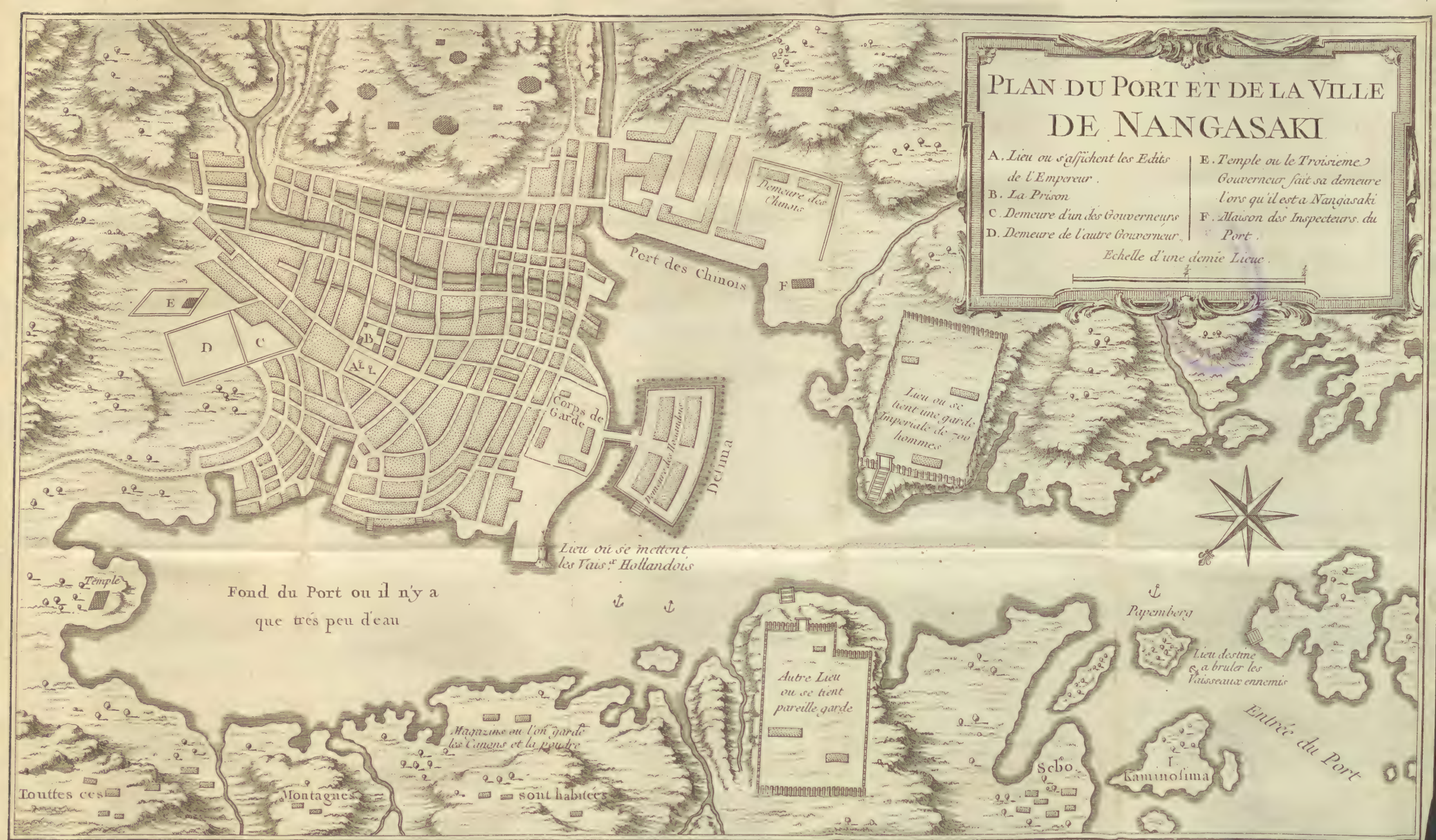
KÆMPFER. 1691.

témoigner ſon reſpect. Tous les Spectateurs demeuroient dans un profond ſilence, les uns aſſis, d'autres à genoux. On avoit appris, à l'Ambaſſadeur, le compliment qu'il devoit faire en réponſe ; il le répétoit dans ces termes, avec une profonde inclination : » Je remercie très humblement le Seigneur, » votre Maître, de ſes ſoins pour nous » procurer une Audience prompte & » favorable. Je le ſupplie de continuer » ſes bons offices aux Hollandois. Je » lui rends graces auſſi de ſon précieux » préſent, & je ne manquerai point » d'en informer mes Maîtres de Batavia. Après ces complimens, on apportoit du tabac pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie (83).

Compliment du Meſſager, & réponſe de l'Ambaſſadeur.

Le retour des Hollandois à leur petite Iſle de Deſima, & leur ſecond Voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne ſe jettera point dans d'inutiles répétitions pour les ſuivre. Mais, pendant dix mois, qui ſe paſſerent entre les deux Voyages, Kæmpfer employa tous ſes ſoins à prendre une parfaite connoiſſance de la ville de Nangaſaki, dont il donne une curieuſe Deſcription.

(83) Pages 195 & précédentes.



Pheulland Sculp.

KÆMPFER. 1691.

§ III.

Description particuliere de Nangasaki.

Description de Nangasaki.

CETTE ville, une des cinq Places maritimes, ou commerçantes de l'Empire (84), est située à l'extrémité orientale de l'Isle de Kiusju, dans un terrein presque stérile, entre des rochers escarpés & de hautes montagnes, éloigné de l'Isle de Nipon, qui est presqu'entiérement fermée pour le Commerce à toutes les Nations Etrangeres. Nangasaki (85) est médiocrement peuplée de Marchands & de riches Citoyens. La plûpart de ses Habitans sont des Artisans, mêlés d'une populace du plus bas ordre. Cependant sa situation commode, & la sûreté de son Port, en font le rendez-vous commun des Nations Etrangeres, qui ont la liberté de commercer au Japon. Dans certains jours de l'année, les Marchands Japo-

Comment son Port est devenu le seul ouvert aux Etrangers.

(84) Les quatre autres sont Meaco, dans la Province de Jamatyre; Jedo, dans la Province de Musasi; Osacka, dans la Province de Setz; & Sakai, dans la Province de Jassumi; toutes quatre dans la grande Isle de Nipon. *Voyez* la Description générale.

(85) On suit ici l'usage de notre Langue, qui est d'écrire Nangasaki, quoique Kæmpfer assure qu'il faut écrire Nagasaki, mais que quelquefois, dit-il, on prononce Nangasaki. *Tome II, pages* 85.

KÆMPFER. 1691.

nois s'y rendent de toutes les parties de l'Empire. Ce Privilege, ou cette faveur singuliere, n'est accordé depuis long-temps qu'aux Chinois & aux Hollandois; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution, qui acheva de détruire, en 1638, le Christianisme dans toutes ces Isles, l'Empereur établit, entre plusieurs Loix nouvelles, que le Port de Nangasaki seroit le seul ouvert aux Etrangers; & que si quelque Navire étoit forcé par les tempêtes, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelque autre endroit de l'Empire, personne n'auroit la permission de descendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continueroit le Voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte des Gardes-Côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce Port, le Capitaine rendroit compte, au Gouverneur, des raisons qui lui auroient fait prendre une autre route.

Forme & qualités du Port.

Le Port commence au Nord de la ville. Son entrée est fort étroite, & n'a que peu de brasses de profondeur, sur un fond de sable. La Mer y reçoit quelques Rivieres, qui descendent des Montagnes. Ensuite s'élargissant, il devient plus profond; & lorsque sa largeur est

d'environ une demi-lieue, il tourne au Sud-Oueſt pendant l'eſpace d'une lieue, le long d'une Côte élevée. Il ne ceſſe point alors d'avoir environ un quart de lieue de largeur, juſqu'à l'Iſle de Taka-Jama, ou Taka-Boko, qui forme une haute Montagne. Les Hollandois la nomment Papenberg. Tous les Vaiſſeaux de leur Nation, qui doivent faire voile de Nangaſaki à Batavia, jettent l'ancre ordinairement près de cette Iſle, pour attendre l'occaſion de ſortir du Havre, au travers de quantité de bancs de ſable, de bas-fonds & de rochers, qui rendent le paſſage de ce Détroit également dangereux & difficile. Ils doivent gouverner à l'Oueſt, laiſſant la terre du côté droit, & paſſant entre de petites Iſles pour arriver à la pleine Mer. Kæmpfer a fait remarquer, à ſon arrivée, que toutes les Côtes du Havre ſont garnies de Baſtions, mais la plûpart ſans artillerie. Il fut aſſuré, pendant ſon ſéjour à Deſima, que les deux Gardes impériales, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre, à une demi-lieue de la ville, ſont chacune de ſept cens hommes, en y comprenant néanmoins ceux qui ſont en faction dans les Barques de garde, pour empêcher les Navires étrangers de jetter l'ancre, ſans

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691. en avoir obtenu la permiſſion. Près de Papenberg, où commence proprement le Port, on rencontre une petite Iſle, où le dernier Navire Portugais, envoyé de Macao au Japon, fut brûlé avec toutes ſes marchandiſes. Il ſe trouve rarement moins de cinquante Bâtimens Japonois dans le Port, ſans compter un grand nombre de petites Barques & de Bateaux pour la pêche. A l'égard des Vaiſſeaux étrangers, ſi l'on excepte quelques mois de l'hyver, il eſt rare auſſi qu'il y en ait moins de trente, la plûpart Chinois. Les Navires Hollandois n'y ſéjournent jamais plus de trois mois en Automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Oueſt, avec lequel ils ſont venus, tourne réguliérement au Nord. C'eſt la Mouſſon du Nord-Eſt, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs Ports. Le lieu ordinaire du mouillage eſt au bout de la Baye, à une portée de mouſquet de la ville. Il eſt commandé par les deux Gardes impériales. On y jette l'ancre ſur une argile molle, à ſix braſſes de profondeur, dans la haute marée, & à quatre & demie lorſqu'elle eſt baſſe (86).

Nombre de Vaiſſeaux qui s'y trouvent.

Situation de la ville. La poſition de la ville eſt au trente-deuxiéme degrés trente-ſix minutes de

(86) Tome II, page 79.

latitude du Nord, & à cent cinquante-un degrés de longitude. Elle eſt placée au fond du Port, dans l'endroit où il a plus de largeur, & où, tournant au Nord, il forme un rivage en demi-cercle. Auſſi repreſent-elle, dans ſa forme, un Croiſſant, qui tire un peu ſur celle d'un triangle. Elle eſt bâtie ſur le rivage même, dans une étroite vallée, qui s'enfonce vers l'Eſt, & qui eſt formée par l'ouverture des montagnes voiſines. Sa longueur eſt de trois quarts de lieue, à peu près ſur la même largeur. La rue principale & la plus large, s'étend dans toute la longueur de la vallée. Les montagnes, qui l'environnent, ne ſont pas fort hautes; mais la plûpart ſont roides; & leur verdure, qui n'eſt pas interrompue juſqu'au ſommet, forme un point de vûe très agréable. Derriere la ville, ſur le panchant des montagnes, on voit pluſieurs Temples magnifiques, ornés de beaux jardins & de terraſſes. Au-deſſus, on trouve une infinité de Sépultures; & la perſpective eſt fermée, plus loin, par d'autres montagnes beaucoup plus hautes, mais fertiles & bien cultivées. Cette diſpoſition enchanta les yeux de Kæmpfer (87). Il nomme quelques lieux remarquables

KÆMPFER. 1691.

Ses environs.

(87) Page 80.

KÆMPFER. 1691.

aux environs. Fukafori eſt un agréable village, au Sud-Oueſt, à deux petites lieues d'Allemagne de la ville, avec un petit Fort où réſide un Bugio, qui gouverne ce Canton pour le Prince de Fiſen. Ce lieu fournit du bois de chauffage à la ville. Aſſez près du même village, on trouve un grand Lac, auquel on attribue cette vertu ſinguliere, que, tout entouré qu'il eſt d'arbres, on ne voit jamais, ſur l'eau, de feuilles ni d'ordures. Les Japonois font honneur de cette propriété, au Genie, Protecteur du Lac; & leur reſpect va ſi loin, qu'il eſt défendu d'y pêcher ſous de rigoureuſes peines. Au Nord de Nangaſaki eſt la ville d'Omura, Domaine d'un Prince du même nom, & ſituée ſur un Golfe qui en tire auſſi le ſien. Quelques lieues plus loin, on trouve à l'Eſt, ſur la Baye de Simara, la ville d'Iſafai, qui appartient au Prince de Fiſen.

D'où elle tire ſon nom, & comment elle s'eſt agrandie.

Nangaſaki doit ſon nom à ſes anciens Seigneurs, qui l'ont poſſédée de pere en fils, avec tout ſon diſtrict, depuis Nangaſaki Kotavi, premier de ce nom, juſqu'à Nangaſaki Sijn Seijemont, pendant douze générations. On montre encore, derriere la ville, au ſommet d'une colline, les maſures de leur

leur ancienne demeure. Le dernier Seigneur de cette Race étant mort sans enfans, la ville & ses dépendances tomberent sous la possession du Prince d'Omura. Kæmpfer compte environ deux cens ans, depuis cette révolution. Nangasaki n'étoit qu'un misérable Hameau, qui servoit de retraite à quelques Pêcheurs : on l'appelloit Fuca-Irije, c'est-à-dire la longue Baye, pour le distinguer du village de Fucafori, qui signifie long Etang. Le nouveau Seigneur de Fuca-Irije changea ce nom pour celui de Nangasaki, à l'honneur des anciens Maîtres ; & ses soins en firent insensiblement un gros Bourg, jusqu'à la premiere arrivée des Portugais au Japon. Cette Nation jouit, pendant quelque temps de la liberté du Commerce, aux mêmes conditions que les Chinois, qui négocioient dans ces Isles. On ne leur avoit assigné aucun Port particulier. Ils avoient la liberté de s'arrêter dans les lieux qu'ils trouvoient les plus commodes. Leurs premiers établissemens furent dans la Province de Fisen, à Fakuda, village de l'Isle de Firando, vers l'entrée du Havre de Nangasaki, qui étoit alors sous la protection du Prince d'Omura. Le second fut au village de Fucafori. Dans ces deux lieux,

KÆMPFER, 1691.

KÆMPFER, 1691.

& dans plusieurs autres où ils continuerent de s'établir, leurs soins s'étant partagés entre le Commerce & la propagation de l'Evangile, ils réussirent avec tant de bonheur, que le Prince d'Omura se déclara ouvertement pour la Religion Chrétienne, & les pressa de venir s'établir à Nangasaki. Ce Bourg étoit devenu si considérable, qu'il contenoit déja vingt-trois rues. Elles composent aujourd'hui la partie de la ville, qui se nomme Utsimatz, c'est-à-dire le Centre. Aussi-tôt que les Portugais y furent les Maîtres, la commodité du Havre y attira, pour le Commerce, un grand nombre de Japonois & de Chinois, qui prirent le parti de s'y arrêter. La vieille ville ne suffisant pas pour les contenir, on bâtit de nouvelles rues, qui furent distinguées par les noms des Provinces & des Villes, d'où leurs principaux Habitans étoient venus. Telles sont celles de Bemgomatz, Jedomatz, Kabasimamatz, Firandomatz, Omuramatz & Simabaramatz. Ainsi Nangasaki devint, par degrés, une Ville fort grande & fort peuplée. Mais l'Empereur s'allarma bientôt, de voir une Place de cette importance entre les mains des Etrangers; & prenant occasion de quelques mécon-

Les Portugais s'y établissent.

Ils en sont chassés, & la ville devient un Domaine de l'Empereur.

centemens qu'il reçut des Portugais, non-seulement il leur en ôta la possession, mais il dépouilla le Prince d'Omura, de sa Juriſdiction & de ſes revenus, qui furent annexés au Domaine de l'Empire (88). KÆMPFER. 1691.

La ville de Nangaſaki eſt ouverte, comme la plûpart des autres villes du Japon. Elle eſt ſans Château, ſans murailles, ſans fortifications & ſans aucune défenſe. Trois rivieres, d'une fort belle eau, qui ont leur ſource dans les montagnes voiſines, ſe réuniſſent à l'entrée de la ville, pour la traverſer de l'Eſt à l'Oueſt. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine aſſez d'eau pour arroſer les champs de riz & pour faire tourner quelques moulins; mais, dans la ſaiſon des pluies, elles groſſiſſent, juſqu'à devenir capables d'entraîner des maiſons. Toute la ville eſt diviſée en deux parties; celle d'Utſimatz, ou la partie intérieure, qui eſt compoſée aujourd'hui de vingt-ſix rues; & celle, qui ſe nomme Sottomatz, ou ville extérieure, qu'on peut regarder comme les Fauxbourgs, & qui contient ſoixante & une rues. La plûpart ſont irrégulieres, étroites & mal propres. Les unes montent, d'au- Diſpoſition intérieure de Nangaſaki.

(88) Page 85 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

tres descendent. Quelques-unes des plus roides sont composées de marches de pierre, pour rendre le chemin plus commode. Elles sont séparées, l'une de l'autre, par deux portes de bois, une à chaque bout, qui se ferment toutes les nuits, & souvent pendant le jour, lorsque cette précaution est nécessaire. Chacune a, comme Jedo, Meaco & la plûpart des grandes Villes, son réservoir d'eau, avec tous ses instrumens qui peuvent être employés contre le feu. L'Echelle, qui sert à monter dans ce lieu, est sous la direction de l'Officier qui commande dans la rue. Jamais les rues du Japon ne sont d'une excessive longueur. Elles ne sont pas toutes d'un Tsio Japonois, qui est la mesure de soixante kins ou brasses, quoiqu'elles aient emprunté leur nom de cette mesure. A l'égard du nombre des Maisons, il est rarement de plus de soixante dans une rue. Celles du Peuple sont de misérables Bâtimens. Elles sont petites, basses; & rarement de plus d'un étage, à Nangasaki. L'ameublement est tel qu'on l'a représenté dans la Description de Meaco; c'est-à-dire un lambris, tapissé de papier peint; des nattes d'un tissu fort épais, sur le plancher; des paravents de papier, qui divisent

les chambres ; & peu d'autres uſtenciles, que ceux qui ſont néceſſaires pour les beſoins journaliers de la cuiſine. Chaque Maiſon, a par derriere, une cour de décharge, ordinairement aſſez grande pour contenir quelques plantes agréables & curieuſes, qu'on y entretient avec ſoin. Les Maiſons des perſonnes riches ſont beaucoup mieux diſpoſées. Elles ont deux étages, avec une avant-cour, & un jardin par derriere. KÆMPFER. 1691.

Mais les Edifices remarquables de Nangaſaki, ſont ceux qui portent le nom de Janagura. Ils appartiennent à l'Empereur. On en diſtingue cinq principaux, qui ſont de grands Bâtimens de bois, dans la partie Septentrionale de la ville, & près du rivage, où l'on garde trois grandes Jonques Impériales, c'eſt à-dire trois Vaiſſeaux de Guerre, avec tous leurs agrets. 2°. Le *Ten-Siogura*, ou le Magaſin à poudre, ſitué auſſi ſur le rivage, vis-à-vis de la ville ; mais on en fait peu d'uſage, depuis qu'une juſte précaution a fait bâtir, ſur une colline voiſine, de grandes voutes où l'on garde la poudre. 3°. Les Palais des trois Gouverneurs, qui ſont dans l'enceinte de la ville. Ils occupent un terrain conſidérable & plus élevé que celui des autres rues. Les Edifices Edifices publics, nommés Janagura.

KÆMPFER. 1691.

en ſont propres, uniformes, & d'égale hauteur. On entre, dans les cours, par des portes fortifiées & bien gardées.

Hôtels des Seigneurs.

4°. Outre ces Palais, qu'on peut nommer des Bâtimens publics, la ville eſt embellie d'environ vingt Hôtels, des Dai-Mio & des Sio-Mio. Le premier de ces deux noms eſt celui des Grands du premier Ordre, & l'autre, de ceux d'un moindre rang. Ce ſont les Seigneurs des principales Terres de Kiusju, qu'on nomme auſſi Saikokf, c'eſt-à-dire, Pays Occidental, où la Ville de Nangaſaki eſt ſituée. Quoiqu'ils n'y viennent pas ſouvent, quelques-uns de leurs Officiers y réſident toujours, pour veiller aux intérêts de leurs Maîtres.

Quartier des Etrangers.

Les Etrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers ſéparés, où ils ſont obſervés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres Orientaux, qui profeſſent la même Religion, & qui négocient ſous le même nom, ſont établis derriere la ville, ſur une éminence. Leur quartier eſt entouré d'une muraille, & porte le nom de Jakuin, c'eſt-à-dire, Jardin de Médecine, parce qu'autrefois on y en voyoit un. Il ſe nomme auſſi Dſiuſensju, nom tiré des Obſervateurs qui ſont employés, ſur les collines, à donner

avis, aux Gouverneurs, des Vaisseaux étrangers qu'ils voyent arriver dans le Port. KÆMPFER. 1691.

On a déja fait remarquer que les Hollandois ont leur habitation dans une petite Isle, qui se nomme Desima, c'est-à-dire l'Isle avancée, ou située devant la ville. Les Japonois la nomment quelquefois aussi Desimamatz, c'est-à-dire rue de l'Isle de devant, parce qu'elle est comptée au nombre des rues de Nangasaki, & sujette aux mêmes Réglemens. Elle est fort proche de la ville, entre des rochers & des sables, au milieu desquels elle a été élevée par art, à la hauteur d'une demie toise au-dessus de la pleine marée; & ses fondemens, hauts d'environ deux toises, sont de pierre de taille. Kæmpfer la compare à un éventail, dont on auroit coupé le manche. C'est un quarré oblong, dont les deux grands côtés sont des segmens de cercle. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre, de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonois ont un bon Corps-de-garde, avec des Soldats sans cesse en faction. Au côté Septentrional sont deux grosses portes, qu'on nomme les Portes d'eau; & qu'on n'ouvre jamais, que pour charger & décharger les Vaisseaux Isle de Desima, ou Quartier des Hollandois.

KÆMPFER. 1691. Hollandois, à la vûe d'un certain nombre de Commissaires nommés par les Gouverneurs. Toute l'Isle est entourée de planches de sapin, médiocrement exhaussées, & couvertes d'un petit toît, dont le sommet est bordé d'un double rang de piques, en forme de cheval de frise; foible défense, observe Kæmpfer, dans un cas d'attaque. A quelques pas des bords, & dans l'eau, les Japonois ont planté treize poteaux fort élevés, avec de petites planches au sommet, qui contiennent, en grands caracteres, une défense à toutes sortes de Vaisseaux & de Bateaux, de passer les poteaux & d'approcher de l'Isle. Devant le Pont, du côté de la Ville, on voit un autre pilier, de pierre de taille, où l'on affiche les Edits de l'Empereur, & les ordres des Gouverneurs. Mais on lit constamment, sur deux planches, un ordre qui concerne la Garde; avec un autre, qui regarde les Officiers de Desima, & tous ceux que leurs affaires obligent d'entrer dans l'Isle ou d'en sortir.

On donne, à l'Isle de Desima, six cens pieds de longueur & deux mille quatre cens de largeur. Kæmpfer, a trouvé, dit-il, en la mesurant avec soin, que sa largeur est de quatre-vingt-

deux pas communs, & sa plus grande longueur de deux cens trente-six. Elle est coupée, dans sa longueur, par une large rue; mais on en peut faire le tour, par un petit chemin, qui regne le long des planches, dont elle est environnée, & qui peut être fermé dans le besoin. Les eaux des goutieres s'écoulent dans la mer par des tuiaux étroits & recourbés, auxquels on a donné cette forme, pour empêcher que rien ne sorte de l'Isle en cachette. La rue est bordée de Maisons, dans toute sa longueur. Elles ont été bâties aux dépens de quelques Habitans de Nangasaki, auxquels les Hollandois doivent encore, ou à leurs Héritiers, en vertu du Contrat primitif, une rente annuelle de six mille cinq cens Siumomes; prix qui excéde, suivant Kæmpfer, le capital de la valeur réelle. Elles sont bâties de bois, surtout de sapin; à deux étages, dont le plus bas sert de Magasin. Les autres Bâtimens de l'Isle sont trois Corps-de-garde, un à chaque bout de l'Isle, & le troisiéme au milieu; un lieu proche de l'entrée, où l'on tient les instrumens nécessaires pour éteindre le feu; & de petits puits, qu'on a creusés pour le même usage. Toute l'eau, dont on se sert dans les Maisons, vient de la ri-

KÆMPFER. 1691.

KÆMPFER. 1691.

viere qui traverſe la ville, par des tuiaux de Bambous, & ſe jette dans un Réſervoir commun; mais cette commodité eſt un article que les Hollandois payent à part. La Compagnie des Indes a fait bâtir à ſes frais, derriere la grande rue, une Maiſon deſtinée à la vente de ſes marchandiſes, & deux Magaſins, à l'épreuve du feu; une grande cuiſine; une Maiſon pour les Directeurs de ſon Commerce; une Maiſon pour les Interprêtes, qui ne ſont employés que dans le temps des ventes; un Jardin de plaiſance; un Bain & quelques autres commodités. L'Ottona, ou le Chef Japonois de la rue, y occupe une Maiſon commode, avec un Jardin. On a laiſſé une place vuide, où l'on éleve des Boutiques pendant que les Navires Hollandois ſont dans le Port.

Kæmpfer compta ſoixante-deux Temples dans la ville & aux dehors; cinq des Siaſia, conſacrés aux anciennes Idoles du pays; ſept de Jammabos, qui ſont les Prêtres des Montagnes; & cinquante à l'honneur des Idoles étrangeres, dont le culte s'eſt introduit au Japon. Vingt-neuf des derniers ſont hors de la ville, ſur le penchant des collines; & ne ſervent pas moins au

divertissement public qu'aux exercices de la Religion ; ils sont accompagnés de Jardins agréables, de belles allées, & de grands appartemens. Ce sont les plus beaux édifices de Nangasaki, par l'agrément de leur situation, qui leur donne une vûe libre sur la Ville & sur le Port. Kæmpfer s'étend beaucoup sur la description de ces Temples & de leur culte ; mais remettant quelques-unes de ses observations à l'Article général des Religions Japonoises, on ne s'attache ici qu'aux Temples des Chinois, qui appartiennent à cette Description, comme une des principales singularités de Nangasaki. KÆMPFER. 1691.

Les Chinois y ont trois Temples, également remarquables par la beauté de leur structure, & par le nombre des Prêtres, ou des Moines, qui sont entretenus pour le service des Autels. Ils sont proprement de la Secte de Sen, quoiqu'ils soient ornés d'Idoles & d'Images Chinoises, de grandeur naturelle. On voit, dans les cours, de beaux arcs de triomphe & divers autres ornemens d'une forme étrangere. Les Chinois, & d'autres Marchands qui trafiquent sous leur nom, quoique leur langage soit différent, ont fondé ces Temples après l'extirpation totale du Chri- Temples Chinois de Nangasaki.

KÆMPFER. 1691.

stianisme, pour y exercer librement leur culte, & pour y déposer les Idoles de leurs Navires. Aussi-tôt qu'ils sont entrés dans le Port de Nangasaki, les Idoles sont portées à terre, & placées dans des Chapelles, qu'on a bâties exprès au voisinage du grand Temple. Cette cérémonie se fait avec des formalités singulieres, au bruit des tymbales & des tambours. Elles sont répétées, lorsqu'au départ des Jonques, on y reconduit les Idoles.

Leur visage.

Singularités de leur Fondation.

Ces Temples, ou ces Monasteres, portent le nom du Pays, ou de la Province de leurs Fondateurs, avec une épithete qui exprime leur richesse. Le plus grand se nomme Nankindira, c'est-à-dire, Temple de la ville de Nanquin. C'est le premier qui fut bâti au Japon. On ajoute, à ce nom, celui de Koofukusi, qui signifie, Temple de l'Opulence établie. 2°. Tsiaksjudira est le Temple du pays d'Aimoi, par lequel il faut entendre, suivant Kæmpfer, les Provinces méridionales de l'Empire de la Chine. Les Chinois qui habitent l'Isle Formose, & qui sont établis dans d'autres pays éloignés de la Chine, dépendent de ce Temple. Le Matsusi, ou le Monastere subordonné, est sous la direction du Supérieur du

grand Temple. L'épithete, ou le second nom de ce Temple, eſt Fukuſi, c'eſt-à-dire, Temple des Riches. 3°. Fokſiu-Dira eſt le Temple des pays Septentrionaux. Il fut fondé par les Chinois des Parties Septentrionales, qui continuent d'en dépendre. Son autre nom eſt Fuku-ſaiſi; c'eſt-à-dire, Temple des richeſſes & des offrandes. KÆMPFER. 1691.

Les trois Monaſteres n'étoient anciennement habités que par des Prêtres Chinois, entretenus aux dépens de leur ſeule Nation. Mais depuis qu'on a fermé l'Empire, & que les Réglemens ſont devenus fort ſéveres pour les Marchands Etrangers, on ne ſouffre, dans chaque Monaſtere, que deux Chinois de naiſſance, qui tirent leur entretien de la contribution volontaire de leurs Compatriotes, & des droits qui leur reviennent de leurs prieres. Si ces libéralités ne ſuffiſent pas, ils attendent le reſte de la bonté de l'Empereur. Les trois Supérieurs relevent immédiatement d'un Général pris de leur Corps, dont la réſidence eſt près de Meaco, ſur la Montagne d'Obaku. Ce Chef du Paganiſme étranger prend la qualité de troiſiéme Succeſſeur du Siege d'Ingen, dont Kæmpfer raconte l'Hiſtoire.

KÆMPFER. 1691. Pontife des Chinois au Japon.

Ingen étoit Souverain Pontife de la Chine, & vingt-huitiéme Successeur de Saika, Fondateur de sa Religion. Un zéle ardent pour la propagation de cette Secte, sa tendresse pour les Moines de la même Foi, qui demeuroient dans les trois Monasteres de Nangasaki, & le desir d'assurer cet Etablissement contre les attaques de Mukurrokokus, nom que les Sectaires donnent aux Chrétiens & à tous les Adversaires de leurs opinions, l'obligerent de résigner sa Dignité entre les mains d'un Successeur, & de passer au Japon, pour y établir un premier Siege de cette Doctrine. Il y fut reçu avec toutes sortes de respect. L'Empereur lui offrit, pour son séjour, la montagne d'Obaku. Quelques miracles, qu'il fit presqu'en arrivant, augmenterent l'opinion de sa sainteté. Cependant il ne put persuader à tout le Clergé Japonois, qui étoit alors divisé, d'embrasser ses principes, & de le reconnoître pour Chef. Il eut, pour Successeur, un autre Chinois, nommé Okussi, qui fut remplacé par un Japonois, sous le titre de Supérieur de la Montagne d'Obaku, & de Général des trois Monasteres Chinois de Nangasaki (89).

(89) Pages 161 & précédentes.

KÆMPFER. 1691. Lieux publics de débauche.

Kæmpfer imite ici les Japonois, dit-il, en paſſant, des Temples, aux Lieux de débauche. Il donne une idée fort ſinguliere de cet infâme Quartier. C'eſt, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maiſons; toutes habitées par des Courtiſanes. Il ſe nomme Kaſiematz. Sa ſituation eſt ſur une éminence. Il conſiſte en deux grandes rues. Dans toute l'Iſle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonois nomment *Mariam*; l'un, dans la Province de Tſikuſen, & celui de Nangaſaki. Cette Iſle produit les plus belles femmes du Japon, à l'exception, néanmoins, de celles de Meaco, qui les ſurpaſſent encore. Kæmpfer aſſure que les Habitans de Nangaſaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorſqu'elles ont quelques agrémens. Elles ſont achetées fort jeunes par les Adminiſtrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir juſqu'à trente dans la même Maiſon. Elles y ſont fort bien logées. On les forme ſoigneuſement à danſer, à jouer des inſtrumens, à faire des billets tendres; & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profeſſion. Le prix de leurs faveurs eſt fixé par les Loix. Celles, qui ſe diſtinguent par

KÆMPFER. 1691. des qualités extraordinaires, ſont logées & vêtues avec diſtinction. Une des plus mépriſables doit veiller, pendant la nuit dans une loge, à la porte de chaque maiſon, pour la commodité des Paſſans ; le payement eſt la plus petite monnoie du Pays. Celles, qui ſe conduiſent mal, ſont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plûpart de ces filles ſe marient, après le temps de leur ſervice. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occaſion, qu'elles ont été bien élevées ; & l'opprobre de leur jeuneſſe ne tombe que ſur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Auſſi rien n'eſt-il ſi mépriſé que cette eſpece d'hommes. Quoiqu'ils amaſſent des biens conſidérables, ils ne ſont jamais reçus dans la ſociété des honnêtes gens. On leur donne l'odieux nom de Katſava, qui ſignifie l'ordure du Peuple. Ils ſont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonois ; & dans l'exécution des Criminels, ils ſont obligés d'envoyer leurs Domeſtiques, pour aſſiſter les Miniſtres de la Juſtice (90).

Gokuja, qui ſignifie l'Enfer, eſt le

(90) Page 89 & précédentes.

nom de la Prison publique. C'est un Edifice, au centre de la ville, qui consiste dans un grand nombre de petites chambres séparées, où l'on renferme, non-seulement ceux qui ont commis des crimes, mais encore ceux qui sont soupçonnés de professer la Religion Chrétienne. Observons, pour relever l'importance de cet Article, que cinquante trois ans après l'extirpation du Christianisme au Japon, Kæmpfer nous apprend qu'il en reste encore d'assez fortes traces, pour s'attirer l'attention du Gouvernement. Pendant qu'il étoit à Nangasaki, on comptoit plus de cinquante Chrétiens dans cette prison (91), hommes, femmes & enfans. De temps en temps, on y en amenoit quelques autres. En 1688, on en avoit arrêté trois. » Ces pauvres gens, pour em- » ployer les termes de Kæmpfer, sont » fort ignorans sur la Religion Chré- » tienne. Ils n'en sçavent guéres que » le nom de notre Sauveur, & celui de » sa bienheureuse Mere. Cependant » ils y sont attachés avec tant de zéle, » qu'ils aiment mieux mourir misera-

Kæmpfer. 1691.

Chrétiens qui sont encore dans les prisons de Nangasaki.

Comment ils y sont traités.

(91) On sait que Nangasaki & le Pays de Bungo, étoient des lieux où la Foi Chrétienne avoit fait de grands progrès avant les persécutions, & qui furent arrosés par le sang d'un grand nombre de Martyrs.

KÆMPFER. 1691.

» blement en prison, que de racheter
» leur liberté par l'abjuration, à laquel-
» le on les sollicite souvent. Il arriva,
» pour la premiere fois, en 1692, que
» trois de ces Prisonniers envoyerent
» de l'argent aux Temples Idolâtres;
» Les Prêtres ne voulurent point le re-
» cevoir, sans la participation & le
» consentement du Gouverneur, qui
» n'osa décider sur un point si délicat,
» avant que d'avoir reçu des instruc-
» tions de la Cour. Les Chrétiens Ja-
» ponois ne sont pas aujourd'hui con-
» damnés à mort, avec l'ancienne ri-
» gueur. On a quelque égard pour leur
» simplicité. Ils sont seulement con-
» damnés à finir leur misérable vie dans
» cet Enfer temporel, d'où ils ne sor-
» tent que pour être menés, de deux
» en deux mois, au Palais des Gou-
» verneurs; moins pour y être traités
» rigoureusement, que pour être pres-
» sés de déclarer d'autres Chrétiens.
» Toute la consolation, qu'on leur ac-
» corde, est d'être tirés de leurs don-
» jons, deux fois l'année, pour se faire
» appliquer le Caustique du Moxa, sui-
» vant l'usage du Pays; six fois, pour se
» baigner dans la citerne de la Prison;
» & six fois encore, pour faire un tour
» de promenade, dans une grande &

» ſpacieuſe cour, qui eſt hors de leur » enceinte. Ils paſſent le reſte du temps » à filer de la laine & du chanvre, » pour ourler les nattes. Ils raccom- » modent leurs habits avec des aiguil- » les de Bambous, parce qu'il ne leur » eſt pas permis d'en avoir de fer. Quel- » ques uns s'exercent à d'autres petits » ouvrages. L'argent, qu'ils gagnent » par leur travail & leur induſtrie, ne » leur eſt pas ôté. Ils en font part, fran- » chement & ſans réſerve, à leurs fem- » mes & à leurs enfans, qui ſont dans » la même Priſon, mais dans des lieux » ſéparés; de ce qui leur reſte, ils com- » poſent une liqueur, nommée Ama- » Saki, qui eſt une de leurs plus gran- » des délices. Le Gouverneur leur don- » ne, tous les ans, une natte pour ſe » coucher; & depuis peu de temps, » quelques-uns d'entr'eux ont obtenu » la permiſſion de ſe ſervir d'un petit » couteau, pour leurs ouvrages. Ils re- » çoivent quelquefois des habits, de » leurs amis de Bungo; ce pays conſer- » ve un petit nombre de Chrétiens, » qui l'étant plutôt de nom que de fait, » jouiſſent là-deſſus de quelque liberté, » mais qui ont à ſubir un examen très » rigoureux & de rudes cenſures (92).

KÆMPFER. 1691.

(92) Pages 90 & 91.

KÆMPFER. 1691.

Quoique tout ce qui concerne l'ordre établi dans les rues, & les autres parties de la Police, ſoit renvoyé à l'Article général du Gouvernement, on ne croit pas devoir détacher de cette Deſcription, un uſage, qui ſe renouvelle tous les ans à Nangaſaki, depuis plus d'un ſiécle, & qui marque à quel point l'Enfer a ſoulevé les Japonois contre la Foi Chrétienne. C'eſt une cruelle Inquiſition, pour découvrir ceux qui peuvent avoir conſervé quelques ſentimens Chrétiens, accompagnée d'une cérémonie déteſtable, & dont l'Hiſtoire de l'Egliſe ne fournit point d'autre exemple. Elle ne s'exerce qu'à Nangaſaki & dans quelques lieux voiſins, où le Chriſtianiſme étoit autrefois le plus floriſſant (93).

Acte d'abjuration du Chriſtianiſme, qui ſe fait tous les ans à Nangaſaki.

Au dernier mois de chaque année, le Nitzio-Goſi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito Aratame; c'eſt-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les Habitans de chaque Maiſon, avec la datte & le lieu de leur naiſſance, leur profeſſion & leur Religion. Après avoir achevé cette liſte, qui comprend les deux Sexes & tous les âges,

(93) *Voyez* dans la Deſcription générale, l'Article du Commerce, où l'on rapportera ce qui regarde les Hollandois.

on attend le second jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le Jefumi. C'eſt un acte ſolemnel d'abjuration du Chriſtianiſme, dans lequel on foule aux pieds l'Image de Notre-Sauveur attaché à la Croix, & celle de ſa Sainte Mere, ou de quelque autre Saint. Kæmpfer en rapporte les circonſtances. » Ceux qui ſont chargés de cette infernale exécution, » commencent, dit-il, de deux côtés différens, & continuent d'aller de maiſon en maiſon. Ils parcourent ainſi » cinq ou ſix rues par jour. Les Officiers, qui doivent être préſens, ſont » l'Ottona, ou le Chef de la rue, ſes » trois Ooqueni-Oja, qui ſont ſes Commis, le Fitſia ou le Greffier, le Nitzi-Goſi ou le Meſſager, & deux Monbans, c'eſt-à-dire, deux Archers du » Guet, qui portent les Images. Ces » Figures ſont de cuivre jaune, de la » longueur d'un pied, & ſe gardent » dans une boete pour cet uſage. Voici » l'ordre de l'abjuration. Les Inquiſiteurs ſont aſſis ſur une natte. Ils font » appeller, dans la chambre, toutes » les perſonnes dont la liſte contient » les noms, c'eſt-à-dire, le Chef de » Famille, ſa Femme, ſes Enfans, avec » les Domeſtiques de l'un & de l'autre

KÆMPFER, 1691.

KÆMPFER. 1691.

» Sexe, tous les Locataires de la mai-
» ſon; & quelquefois auſſi les plus pro-
» ches voiſins, dont les maiſons ne
» ſont pas aſſez grandes pour la céré-
» monie. On place les Images ſur le
» plancher nud : après quoi le Jefumi-
» Tſie, qui eſt le Sécretaire de l'Inqui-
» ſition, prend la liſte, lit les noms,
» & ſomme chacun ſucceſſivement, à
» meſure qu'il paroît, de mettre le pied
» ſur les Images. Les enfans, qui ne
» ſont pas en état de marcher, ſont
» ſoutenus par leurs meres, qui leur
» font toucher les Images avec les pieds.
» Enſuite, le Chef de Famille met ſon
» ſceau ſur la liſte, pour ſervir de cer-
» tificat, devant le Gouverneur, que
» le Jefumi s'eſt fait dans ſa Maiſon.
» Lorſque les Inquiſiteurs ont parcouru
» toutes les Maiſons de la Ville, il fou-
» lent eux-mêmes aux pieds les Ima-
» ges; & ſe ſervant mutuellement de
» témoins, ils confirment leurs Certi-
» ficats reſpectifs en y appoſant leurs
» ſceaux. Si quelqu'un meurt, dans le
» cours de l'année, ſa Famille doit
» prier ceux de qui dépendent la Mai-
» ſon, d'aſſiſter à ſon lit de mort, pour
» rendre témoignage, non-ſeulement
» qu'il eſt mort naturellement, mais
» encore qu'il n'étoit pas Chrétien. Ils

» examinent le corps. Ils cherchent » également s'il n'y a point quelque » signe de violence, ou quelque marque de la Religion Chrétienne ; & » les funérailles ne peuvent se faire » qu'après qu'ils ont donné leur Certificat, accompagné de leur sceau » (94). KÆMPFER. 1691.

Kæmpfer ne nous apprend, de son retour, que son embarquement avec l'Amiral Pompus, qui mit à la voile, du Port de Nangasaki, le 31 d'Octobre 1692 (95).

(94) Pages 128 & 129. (95) Tome I, page 230.

Fin du Tome XXXIXe.

2 13/34

UNIVERSIDAD DE SEVILLA

600718927

2285973333

213

HISTOIR
DES
VOYAGE

TOME XXXIX

34

colorchecker CLASSIC
calibrite
mm